



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

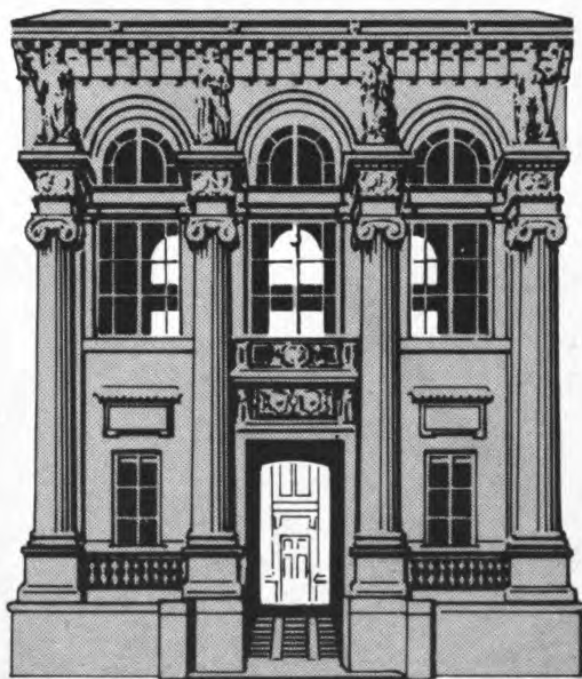
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



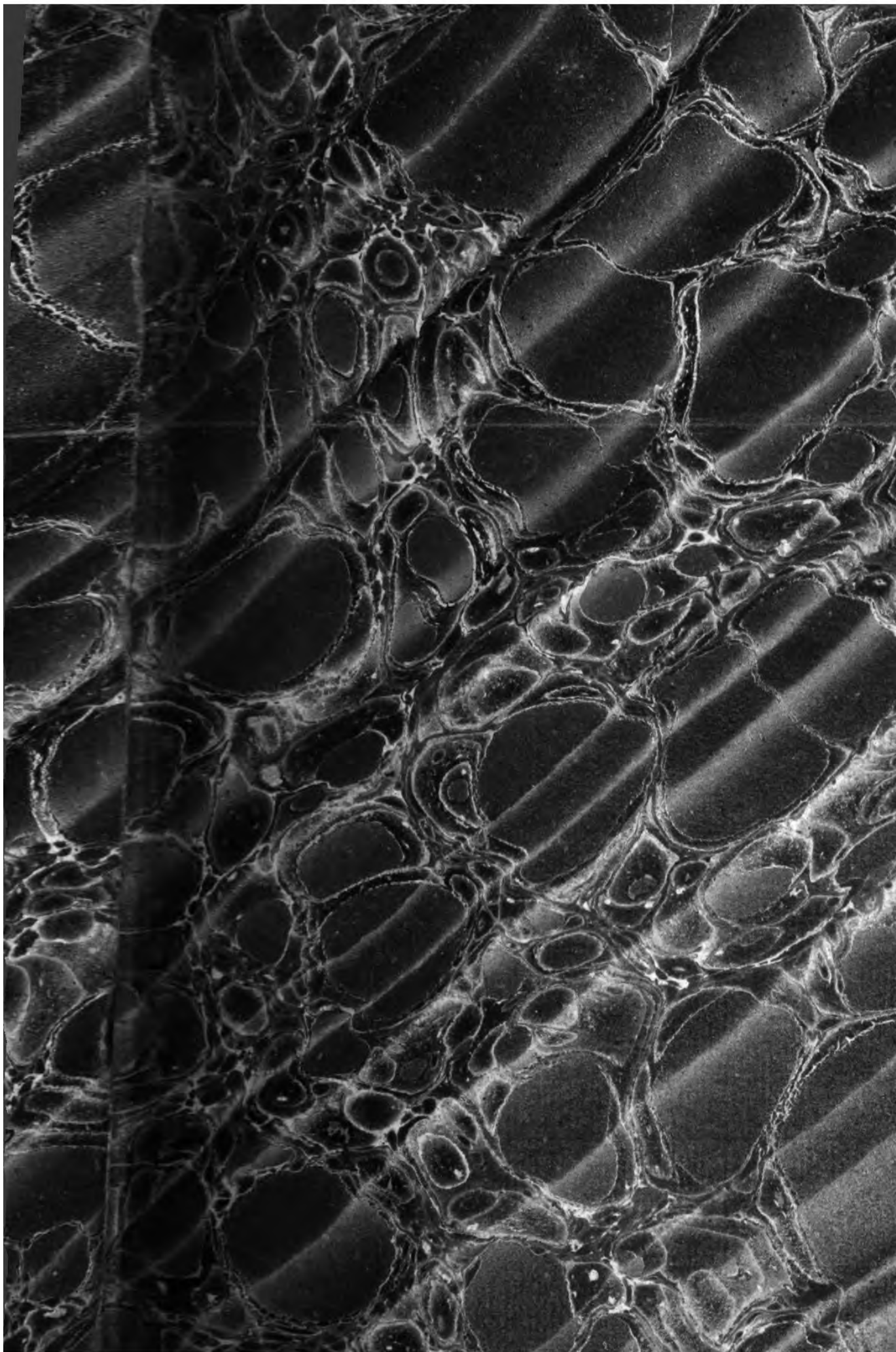
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

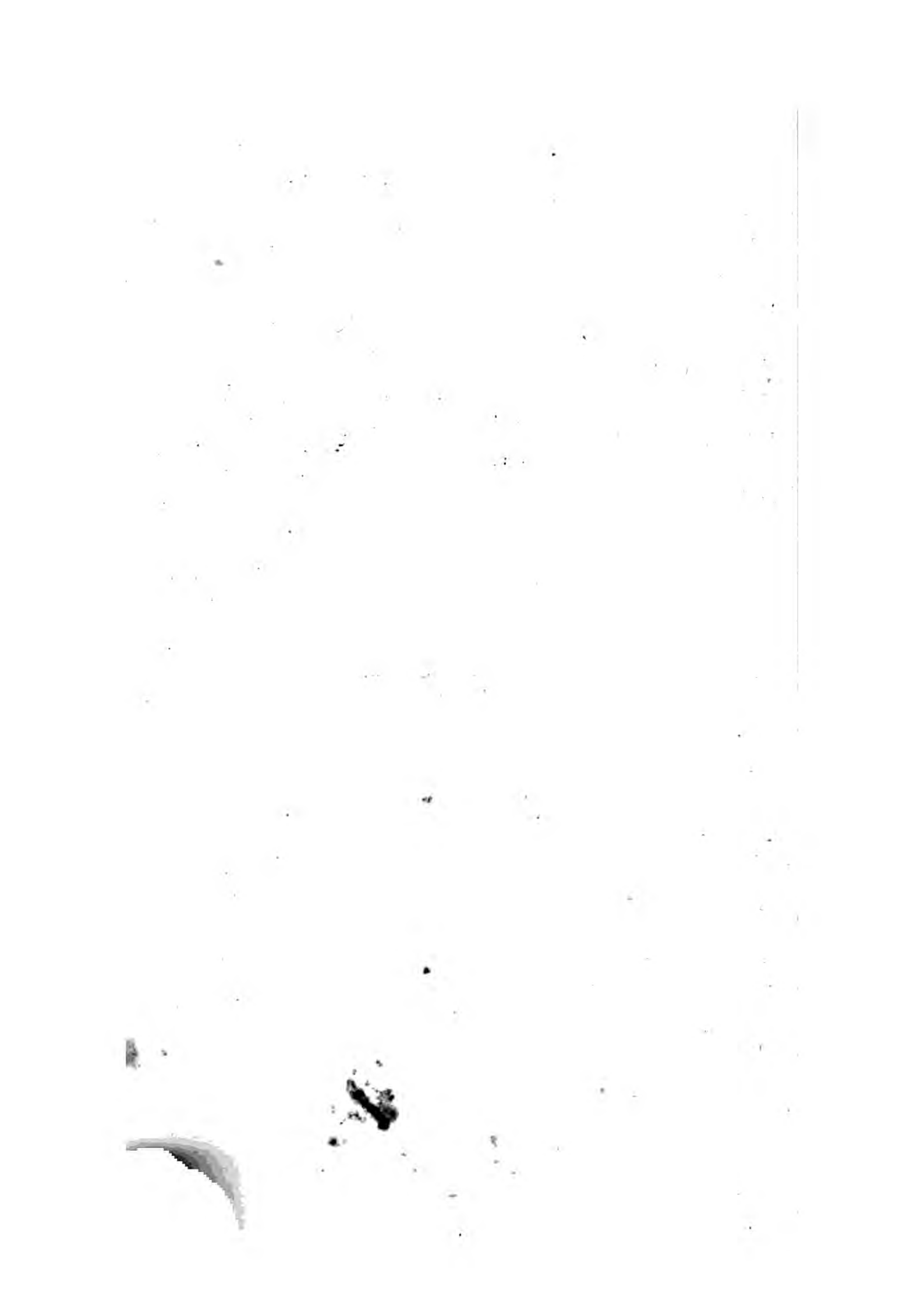


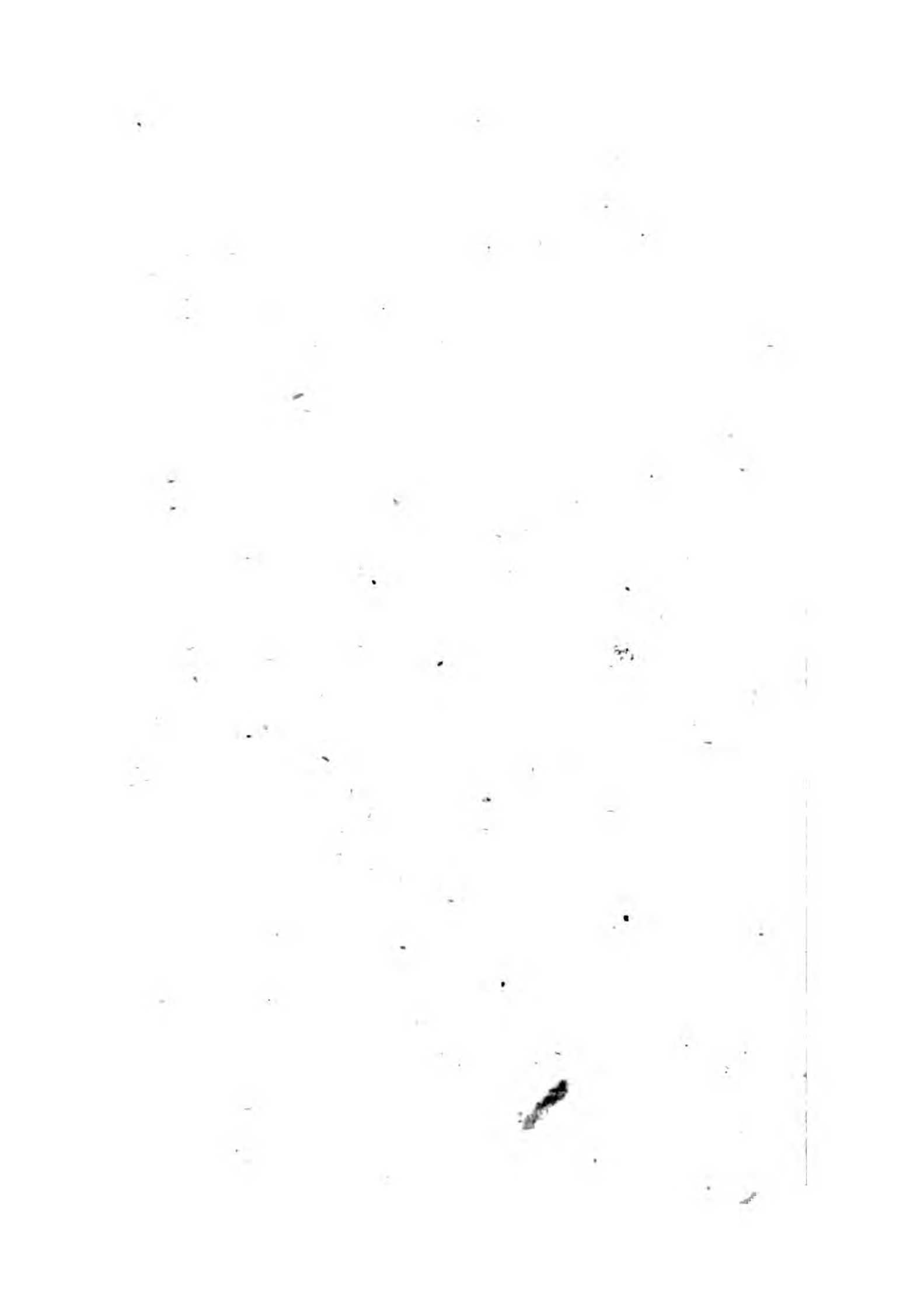
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

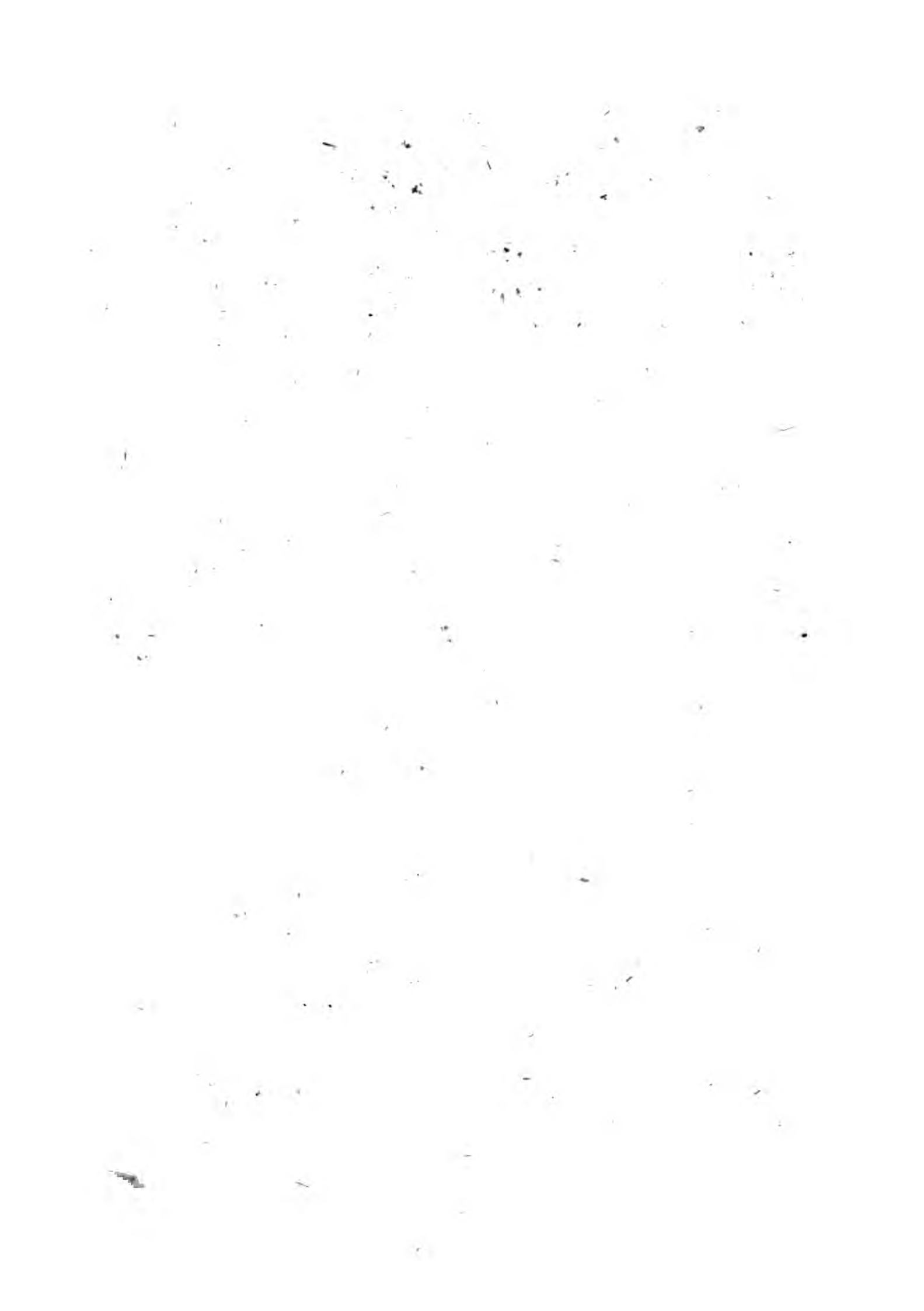


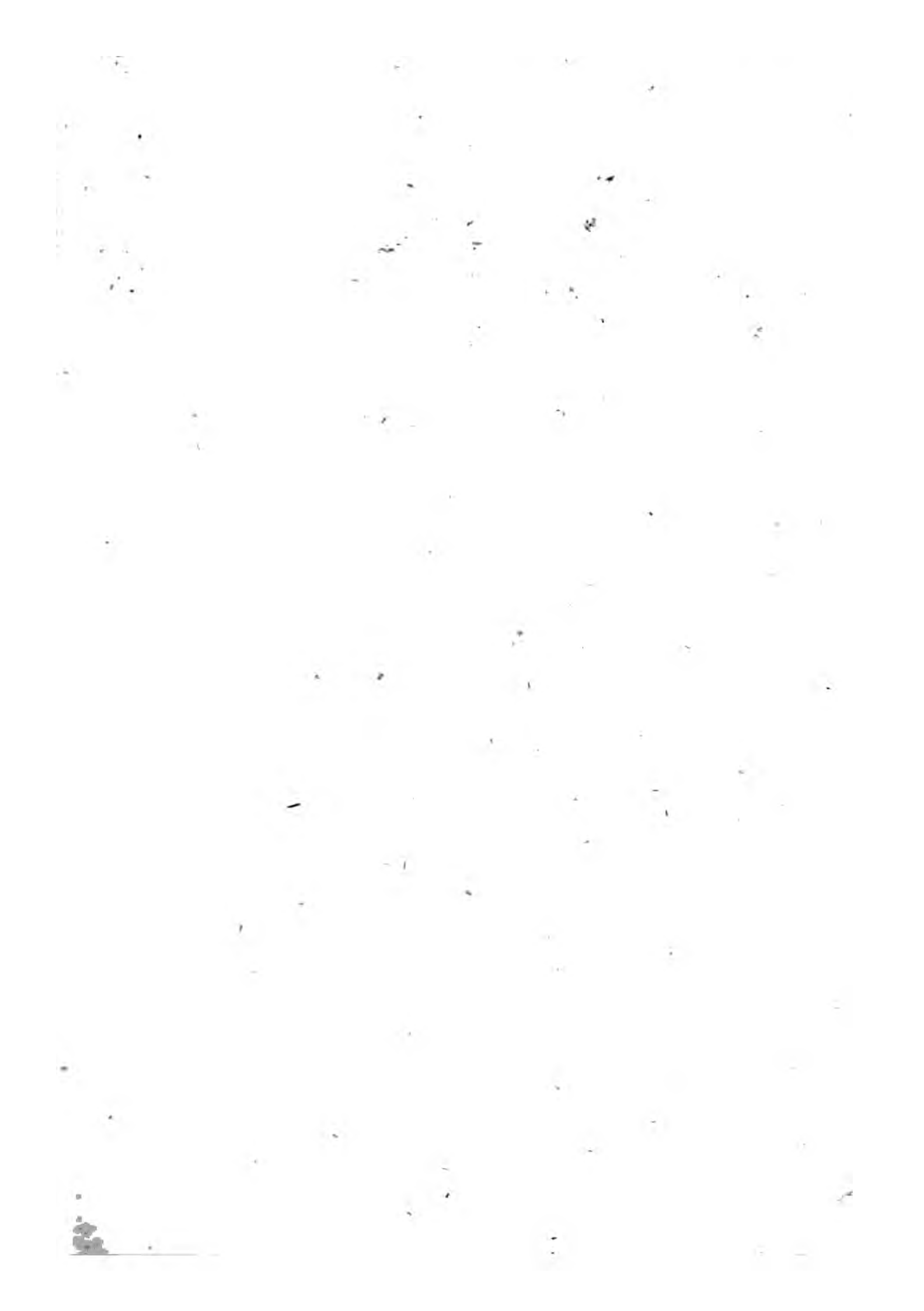
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. III A. 1461

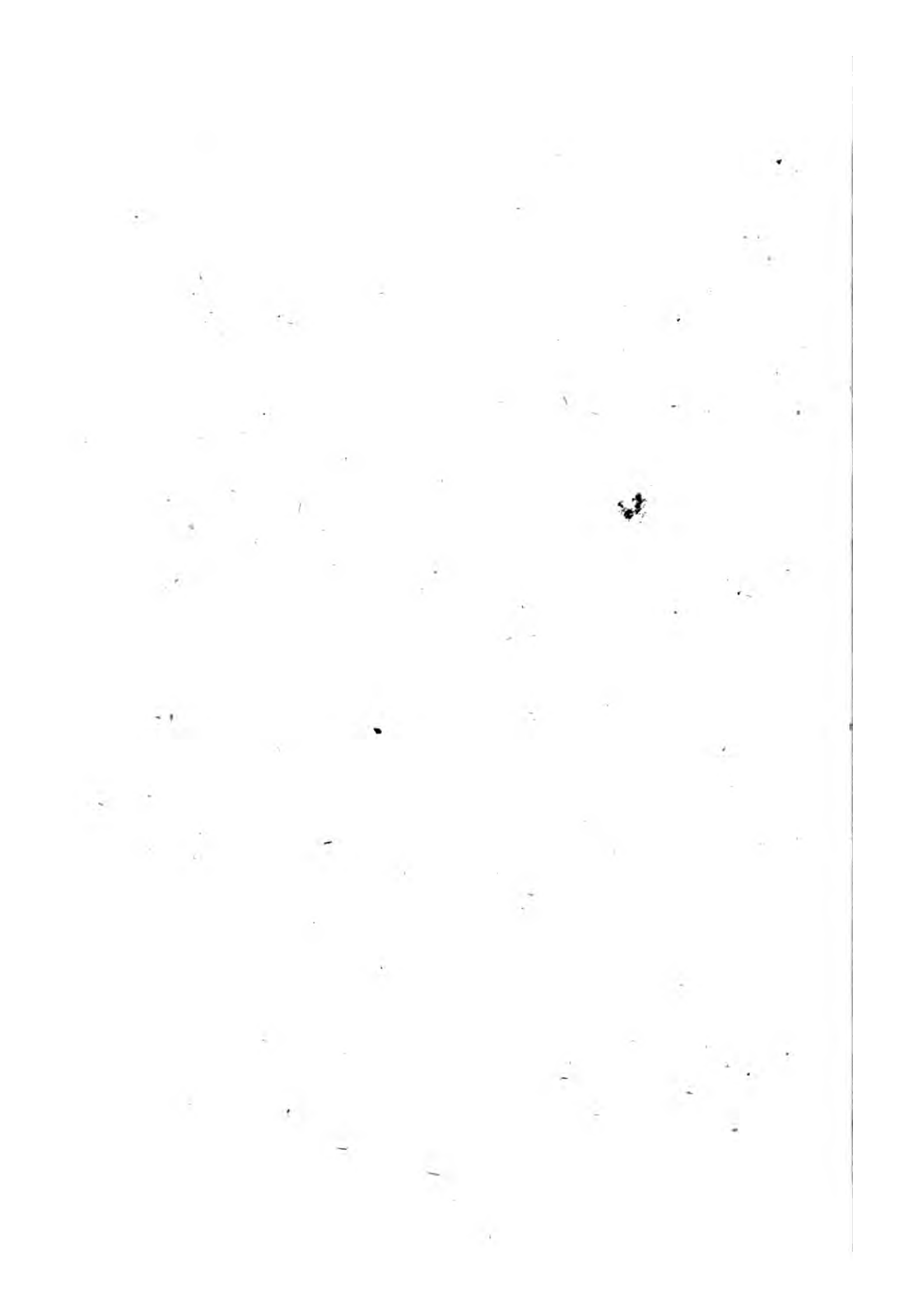












OEUVRES COMPLÈTES

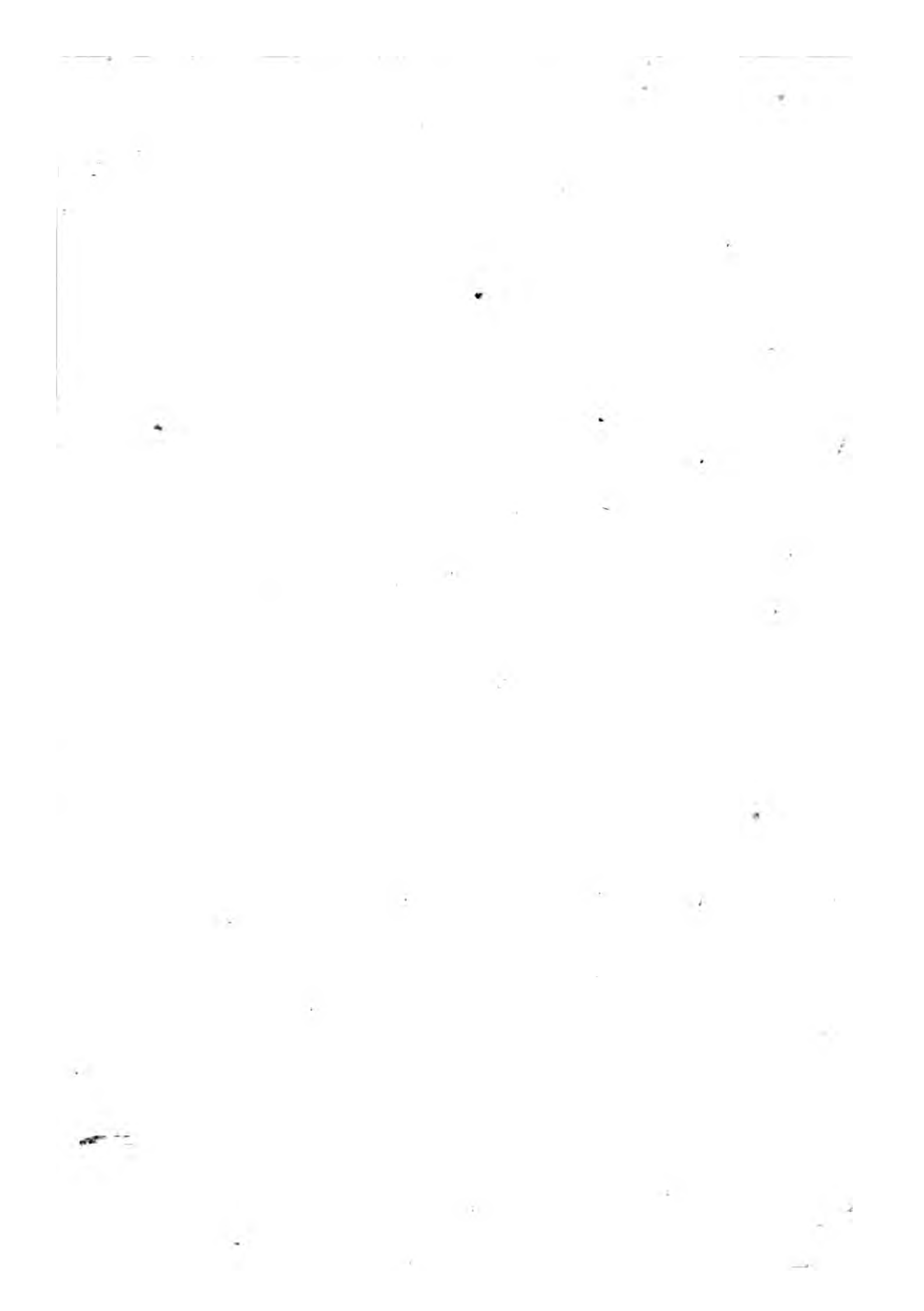
DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME III.

LES BORDS-VA-MOÛRE
TOME III

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N° 38.





*Et le vieux prisonnier de la haute Tourelle;
Respire-t-il encore à travers les barreaux ?*

La Vallée de la Scarpe.

POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 199.

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.



TAYLOR INSTITUTION

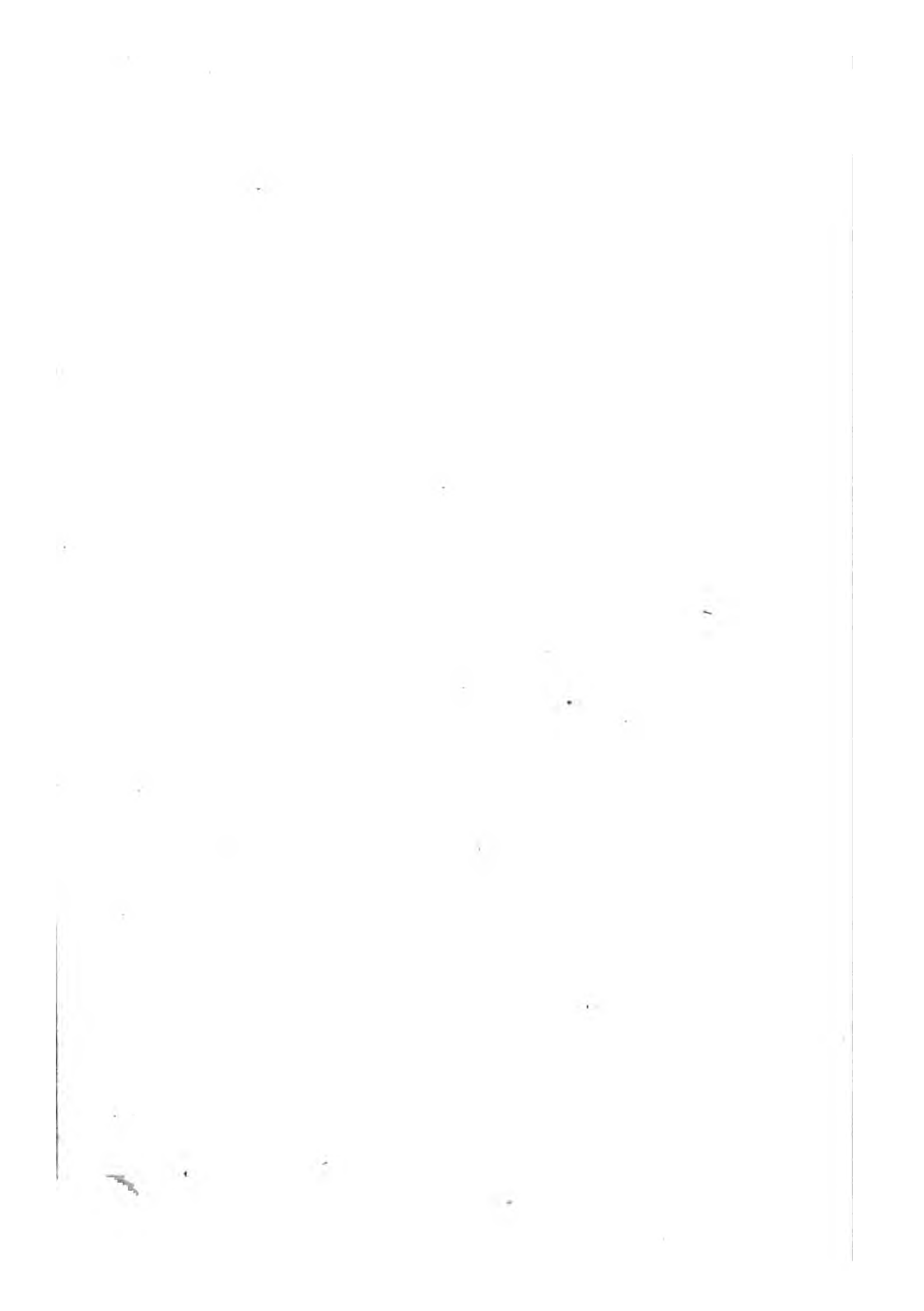
UNIVERSITY
OF OXFORD

24 JUN 1994

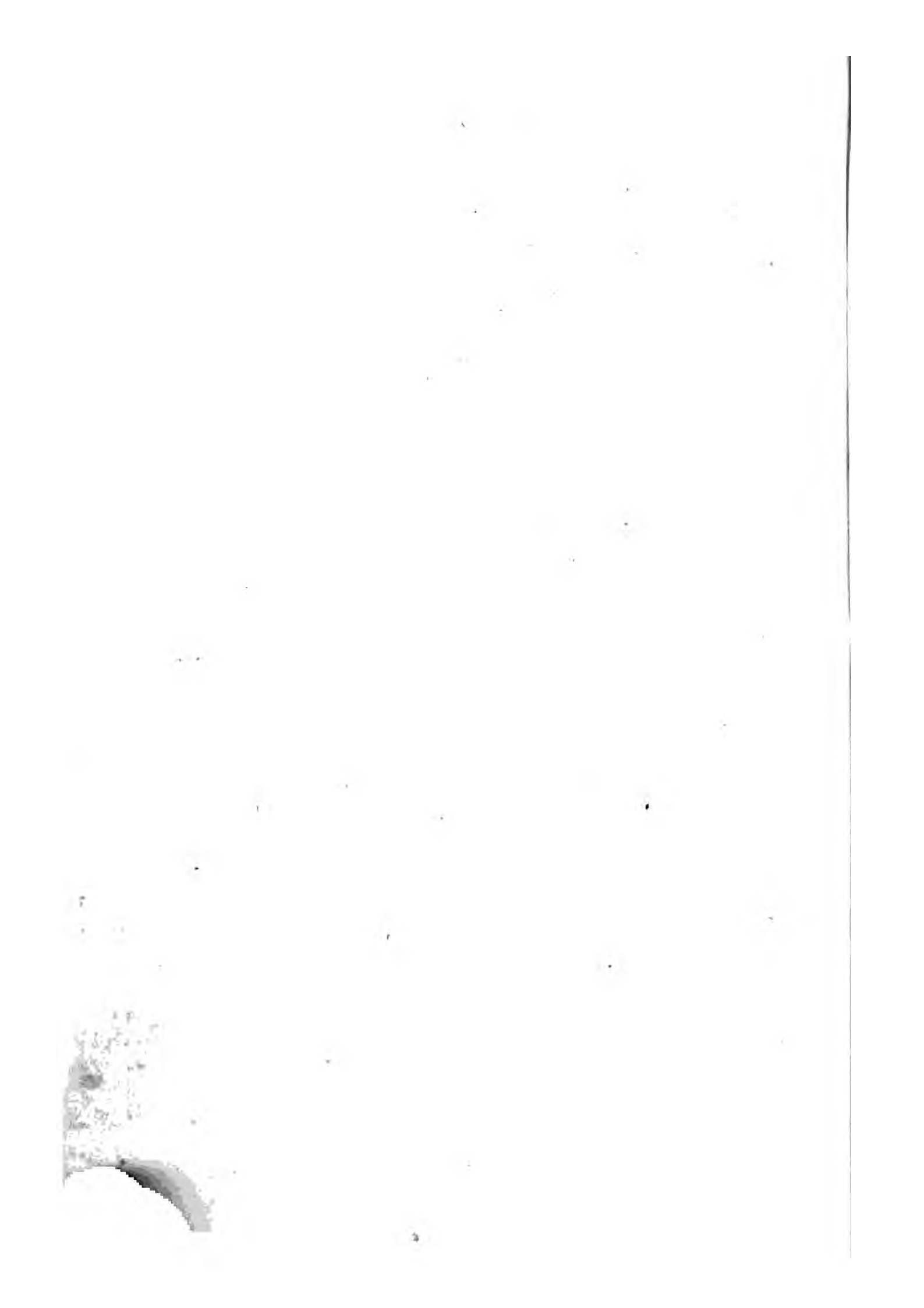
LIBRARY

POÉSIES

DIVERSES.



LA
PREMIÈRE HEURE
DE L'ANNÉE.



LA
PREMIÈRE HEURE
DE L'ANNÉE.



MINUIT ! l'année expire ; et l'année est éclosé.
Une reine nouvelle entre dans l'univers :
Reine enfant, dans ses mains que de hochets divers !
Que son sceptre est léger sur l'enfant qui repose !
Je voudrais l'être encor pour te voir plus long-temps ,
Pour sentir ton berceau près de ma frêle vie ,
Pour enchaîner ma trame à tes premiers instans,
Pour être de toi seul et charmée et suivie !

Au doux frémissement dont l'air est agité,
Aux ardentes lueurs que la lampe a jeté,
On dirait que le ciel entr'ouvre ma demeure ;
La jeune Année y tinte ; et, d'un vœu tourmenté,
Tu reviens avec moi goûter sa première heure !
D'une aile palpitante elle étend les ressorts ;
Ses jours, déjà comptés, couvent sous sa ceinture.
Qu'ils soient riches de fleurs, nos faciles trésors,
Nos parfums, seul encens dont j'aime la culture !

Après tant de contrainte, ô toi qui m'es rendu,
Dans le désordre heureux de la foule écoulée,
Que ta ruse est charmante ! et que j'en suis troublée !
Minuit nous frappe ensemble, et je n'ai rien perdu !
J'enlace dans tes bras à la fois deux années ;
Une chaîne de plus serre nos destinées !
Quel bonheur ! je la vois naître dans ton regard :
En l'écoutant venir tes vœux m'ont embrasée ;

DIVERSES.

7

J'ai salué du cœur ta rêveuse pensée ;
Et la force me manque à te dire : Il est tard.

Il n'est pas tard : Minuit ! Le timbre vibre encore ;
Écoute : c'est l'adieu d'un si doux souvenir !
Écoute : c'est l'espoir d'un si doux avenir !
Du temps pour les cœurs purs que la voix est sonore !
Comme il est plein d'amour en passant près de toi !
Il compte nos soupirs..... Entends-tu comme moi ?
Ce qu'il t'a révélé voudras-tu me l'apprendre ?
Oui, viens ! d'autres que toi ne me font rien comprendre.
On croit mes jours troublés d'un triste égarement,
Et tu les as comblés d'espérance et de joie ;
Mais, pour oser répandre un si cher sentiment,
Il faut que je te parle , il faut que je te voie.
Dans tes bras je sais tout ; et demain tu viendras ;
Laisse-moi donc ce soir me sauver de tes bras.
Quand je t'attends, demain, c'est le nom de la vie ;

C'est le ciel sans mourir ; et tu réponds : Demain !
Tes yeux parlent sur moi , ta main est dans ma main ;
Ne promets rien de plus à mon ame ravie.
Que demander ? J'existe et j'aime ! Ah ! sans remord ,
Reprends... si tu le peux , ton ame trop charmée :
Que faire d'un serment quand on se sent aimée ?
Quand on cesse de l'être , empêche-t-il la mort ?

Du feu de tes baisers ne sèche pas mes larmes.
Je te la dois cette heure où nous vivons tout bas :
Je ne donnerais pas ses furtives alarmes
Pour l'éternité même où tu ne sera pas :
Ne promets rien de plus ; forte est la destinée !
Va chercher le repos , il n'est pas en ce lieu ;
Va ! nous n'arrêtons pas la diligente année,
Par nos semblans d'adieux qui prolongent l'adieu.
Aime-la ! que demain sa couronne éphémère
Touche tes yeux fermés sous son premier sommeil !

Qu'elle apporte à ton cœur , dans le plus frais réveil ,
Un souvenir d'enfance , un baiser de ta mère !
Ta mère ! et puis ta gloire , et puis..... pas un regret.
Moi , si je n'ai plus d'heure à cette heure pareille ,
Que son doux souvenir , penché vers mon oreille ,
Jusqu'à mon dernier jour m'en reparle en secret !

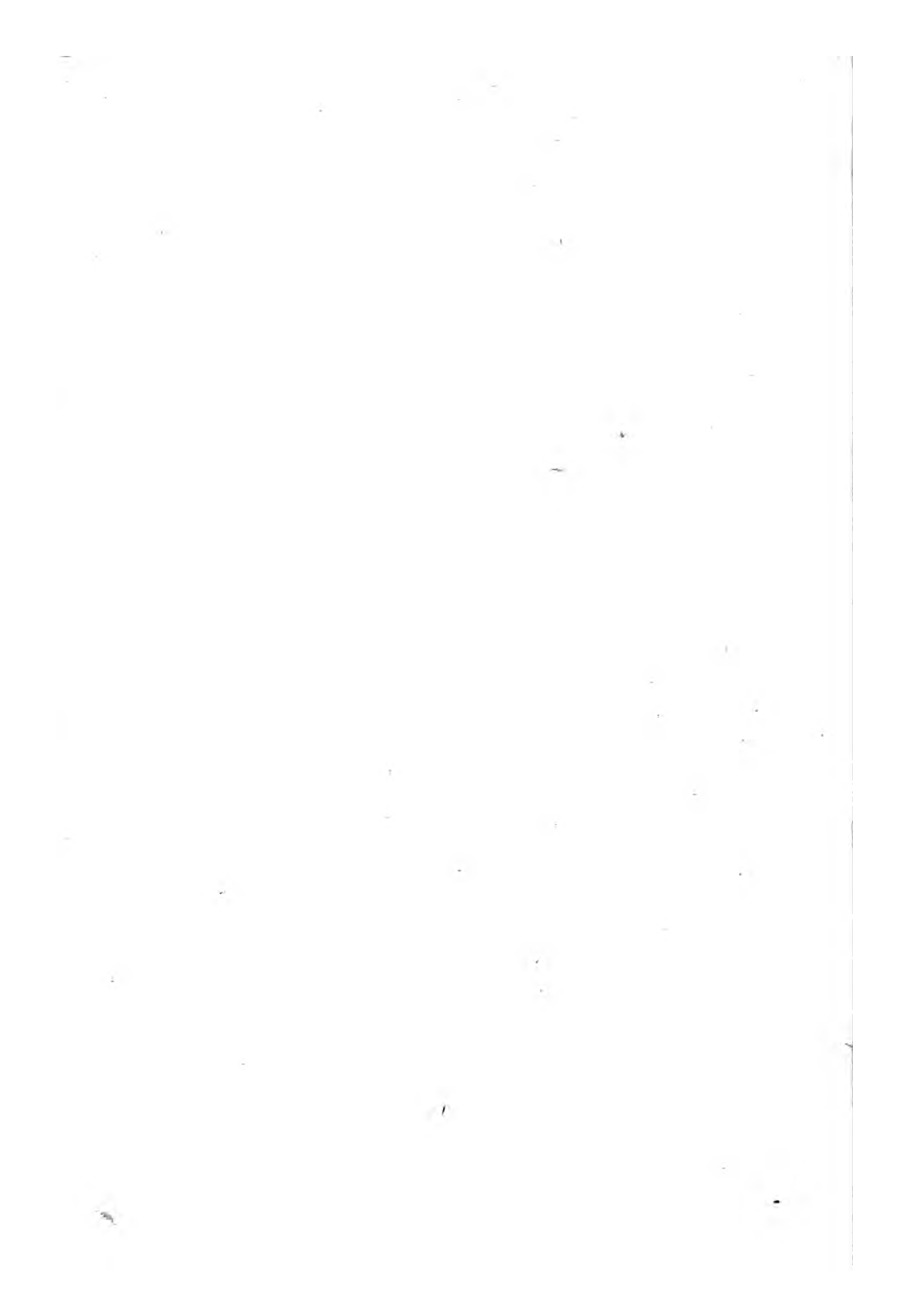
Me voilà seule : il marche au pied de ma croisée ;
Comme un flambeau , sur lui , la lune s'est posée ;
Elle éclaire ses pas qu'il poursuit lentement :
Les bras tendus vers moi j'ai vu glisser son ombre.
Quelle nuit ! l'amour même enchante l'hiver sombre ;
Et l'heure qui s'oublie escorte mon amant !
Jeune Année ! aujourd'hui ne lui dis rien d'austère ;
Flatte-le de ma vie : il craint la mort pour moi ,
Dis que pas un roseau ne tombera sous toi ;
Promets-lui..... tous les biens qu'il souhaite à la terre ;
Dis qu'un timbre éclatant , sur notre âge arrêté ,

Frappera dans ton cours son ame généreuse ;
Dis que ton sein fécond, pour sa jeunesse heureuse ,
 Enfantera la liberté !


Je suis seule..... et c'est Dieu qui juge la prière !
L'ingrat ! il n'a pensé qu'à moi seule aujourd'hui !
Dieu ! je voudrais vers vous remonter la première ,
Pour vous la demander, et l'envoyer vers lui !



LES
DEUX RAMIERS.



LES
DEUX RAMIERS.

 'ou venez-vous, couple triste et charmant ?
Rien parmi nous ne vous appelle encore ;
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore ,
Et nul abri pour l'amoureux tourment ;
Les blés frileux cachant leurs fronts timides ,
Comme les fleurs, tremblent au vent du nord ;
Le lierre seul couvre les murs humides ;
Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute,
Et consolés du malheur par l'amour,
Pour échapper à quelque noir vautour,
De l'Orient vous avez fui la route.

Au toît prochain, je vous entends gémir ;
Ah ! vous souffrez..... je ne sais plus dormir !
Des vrais amans doux et discrets modèles,
J'ai vos douleurs ; que n'ai-je aussi vos ailes !
Je volerais sur votre humble rempart ;
Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
En souvenir d'un malheureux que j'aime,
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul..... et vous errez ensemble !
Dans vos baisers que votre exil est doux !
Le même sort vous frappe et vous rassemble ;
Oh ! que d'amans sont moins heureux que vous !
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre

DIVERSES.

15

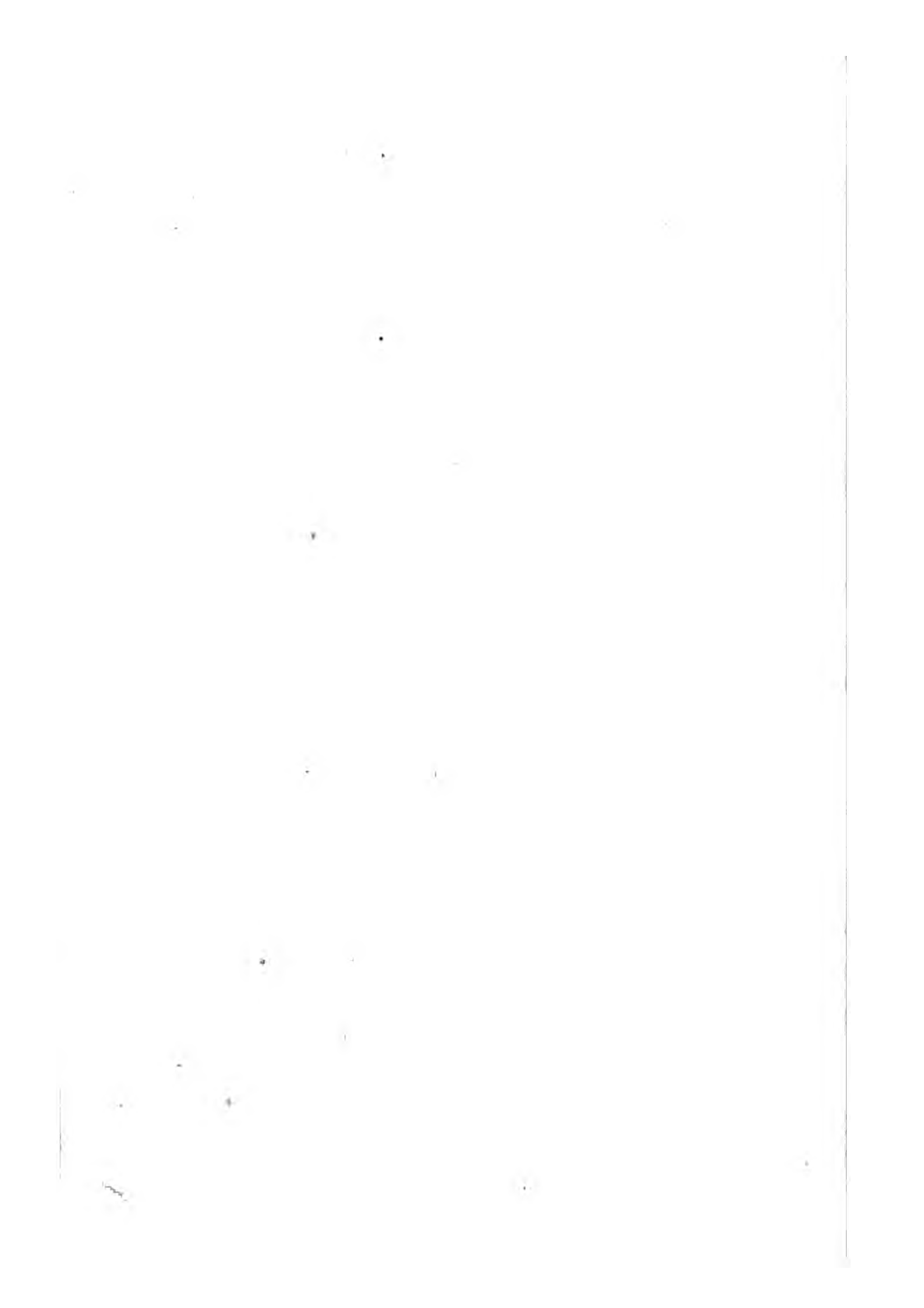
De votre soif étancher les ardeurs ;
Des cieux dorés , où l'amour vous fit naître ,
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs .
Que l'un de vous se hasarde à descendre ;
Le plus hardi doit guider le plus tendre ;
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur
Pour un moment qu'il détache son cœur .
Voici du grain , voici de l'eau limpide ,
Humble secours par mes mains répandu ;
Il soutiendra votre destin timide ,
Si tout un jour vous l'avez attendu !

Ainsi , mon Dieu , sur la route lointaine ,
Semez vos dons à mon cher voyageur !
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur .
Que ma prière en tout lieu le devance ;
Dieu ! que pas un ne le nomme étranger !

Aidez son cœur à porter notre absence,
Et que parfois le temps lui soit léger !



LES
CLOCHES DU SOIR.



LES
CLOCHES DU SOIR.



QUAND les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée ;
Quand tu n'auras d'amis, ni d'Amours près de toi ;
Pense à moi ! pense à moi !

Car les cloches du soir avec leur voix sonore
A ton cœur solitaire iront parler encore ;
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi ! aime-moi !

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes ,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi ,
Près de moi ! près de moi !

Quand les cloches du soir , si tristes dans l'absence ,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence ;
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi ,
Et pour moi ! et pour moi !



AU SOMMEIL.

AU SOMMEIL.

Imageu espantosa de la muerte
Sueno cruel , no turbes mas mi pecho

ARGENSOLA.



IMAGE de la mort, effroi du tendre amour ,
Sommeil , emporte au loin ce songe épouvantable !
La mort est dans l'adieu d'un ami véritable :
Ah ! ne m'avertis pas que l'on se quitte un jour !

Dans ton vol escorté de fantômes livides ,
Va rendre , s'il se peut , la mémoire aux ingrats ;
Passe comme un miroir devant ces cœurs arides ,

Et sous leurs traits hideux va leur tendre les bras !

Que l'avare, étendu dans son étroite couche,
Rêve une fausse clef près d'atteindre son or ;
Qu'il crie, et que sa voix meure au fond de sa bouche,
Et qu'un bras invisible entr'ouvre son trésor !

Qu'il entende compter ses richesses cachées ;
Que la lampe épirante y jette sa lueur ;
Paralyse ses mains sur lui-même attachées,
Et qu'il tremble, inondé d'une froide sueur !

Va tromper des tyrans les pâles sentinelles,
Fais circuler la crainte autour de leurs rideaux ;
Dissipe les grandeurs qu'ils croyaient éternelles,
Et de pavots sanglans épais leurs bandeaux !

Force de ce palais l'enceinte inaccessible ;

Ose annoncer la mort au cœur d'un mauvais roi ;
Ordonne à ce cœur insensible
D'être au moins sensible à l'effroi !

Montre-lui la vengeance implacable, dans l'ombre,
Sous les traits d'un esclave armé de tous ses fers ;
Montre-lui le poignard au feu mourant et sombre
Des yeux qu'il fit pleurer : c'est le feu des enfers.

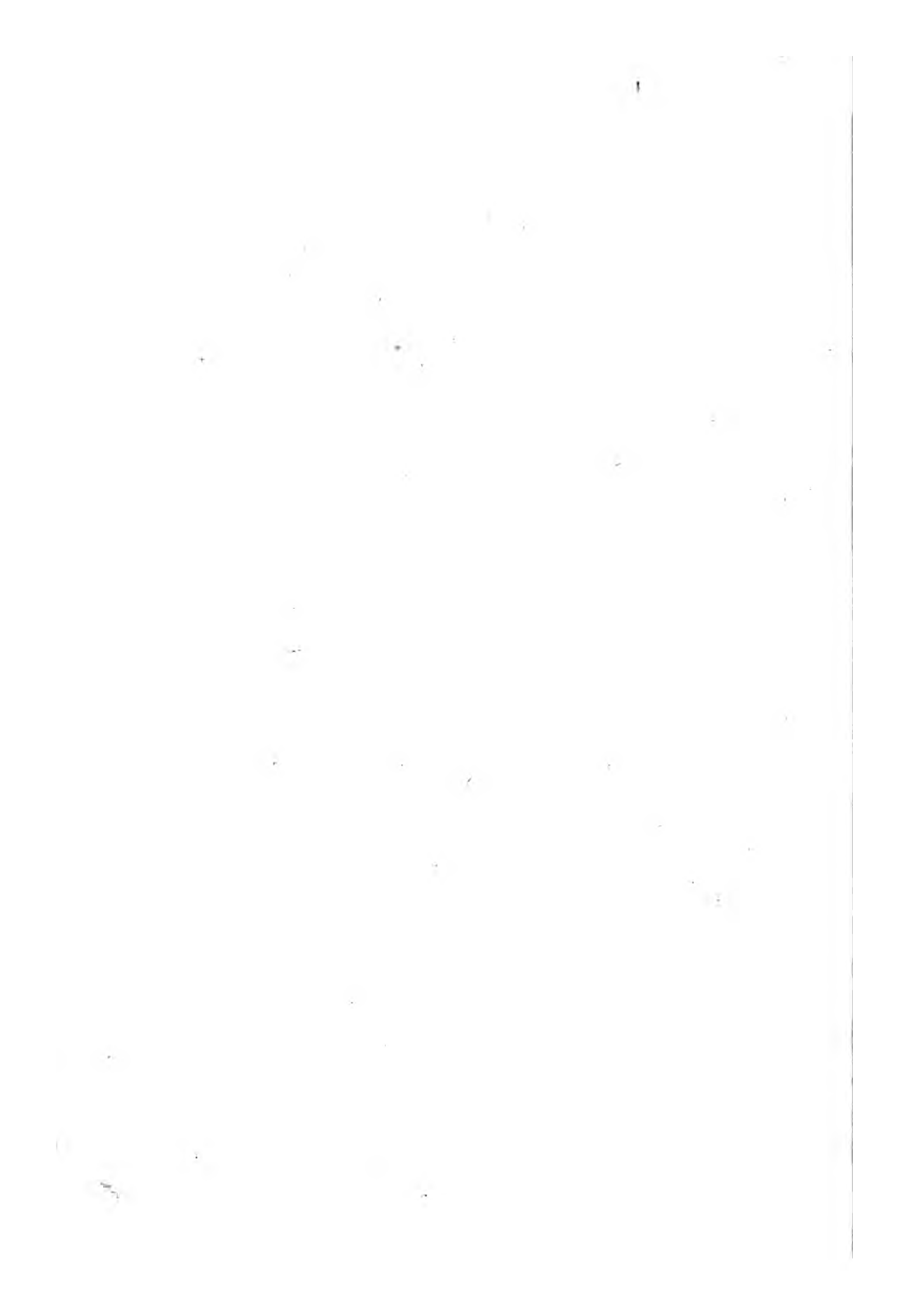
Que le beffroi s'ébranle, et tinte à son oreille
La fureur populaire et son nom abhorré ;
Que sa porte d'airain en tombant le réveille
Et qu'il ne puisse fuir par la peur égaré !

Mais laisse à l'amour pur des songes sans alarmes ;
Laisse au temps à dissoudre un nœud si doux, si fort !
Malheureux, quand l'amour daigne enchanter nos larmes,
On ne veut plus croire à la mort !



LE BOUQUET

SOUS LA CROIX.



LE BOUQUET

SOUS LA CROIX.



'ou vient-il ce bouquet oublié sur la pierre ?
Dans l'ombre, humide encor de rosée, ou de pleurs,
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière ?
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs ?

Ce soir, fut-il laissé par quelque ame pensive
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur ?
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur ?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère ;
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié ;
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère
Offre à Dieu ce symbole, et croit en sa pitié !

Solitaire bouquet, ta tristesse charmante
Semble avec tes parfums exhaler un regret.
Peut-être es-tu promis au songe d'une amante :
Souvent dans une fleur l'amour a son secret !

Et moi j'ai rafraîchi les pieds de la madone
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur ;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne :
Elle entend la pensée au fond de notre cœur !

L'ABSENCE.



L'ABSENCE.



QUAND je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort rassemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur !

Tu grondes ma tristesse, et, triste de mes larmes,
De tes plus doux accens tu me redis les charmes :
J'espère !..... car ta voix, plus forte que mon sort,
De mes chagrins profonds triomphe sans effort.

Je ne sais ; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as tout entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir ! » Tu ne dis pas : « Demain ! »
Non, mais tu dis : « Toujours ! » en pleurant sur ma main.



LE PRÉSAGE.



LE PRÉSAGE.

OUI, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre !
Mon front brûle et rougit; un charme est dans mes pleurs;
Je veux parler, j'écoute et j'attends... doux augure !
L'air est chargé d'espoir... il revient... je le jure,
Car le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même
A pris une autre voix pour m'annoncer le jour;
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour ?

De ce tribut toujours je payai sa présence ;
L'Amour, dans sa pitié, me prépare au bonheur :

Je n'ai plus froid de son absence ;
Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur ?

Et ce livre qui parle !.... Ah ! ne sais-je plus lire ?
Tous les mots confondus disent ensemble : « Il vient ! »
Comme un enfant, je pleure et je me sens sourire :
C'est ainsi qu'on espère, Amour, il m'en souvient !
Mais prends garde à ma vie, un instant fais-moi grâce ,
La lumière est trop vive en sortant de la nuit ;
Laisse-moi rêver sur sa trace ;
Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous ! ruisseau, daignez vous taire !
Écoutez, calmez-vous, il ne tardera pas ;
J'ai senti palpiter la terre ,
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre ;
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi ! c'est encor l'été ?
Quoi ! les champs sont en fleurs ? Le monde est habité ?
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être ?
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui :
Dieu !..... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui !

Oui, ma vie ! oui, tout rit à deux ames fidèles :
Tu viens ; l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi ;
Et je sens qu'il m'éclôt des ailes
Pour m'élaner vers toi !

Où suis-je ? Le sol fuit sous mes pieds ! L'air m'opresse !
Ah ! si j'allais mourir sans l'avoir vu..... Non, non !
Mais tantôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire?.... Son nom !
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera ;

C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence; il la reconnaîtra!

Mais quoi! Ces longs tourmens? et puis ce long silence?
Et cette nuit de l'âme, et ce froid désespoir?
Et..... l'amour m'éblouit, ma mémoire balance,
Je ne peux plus souffrir..... oui! je vais le revoir!



LE MESSAGE.



LE MESSAGE.

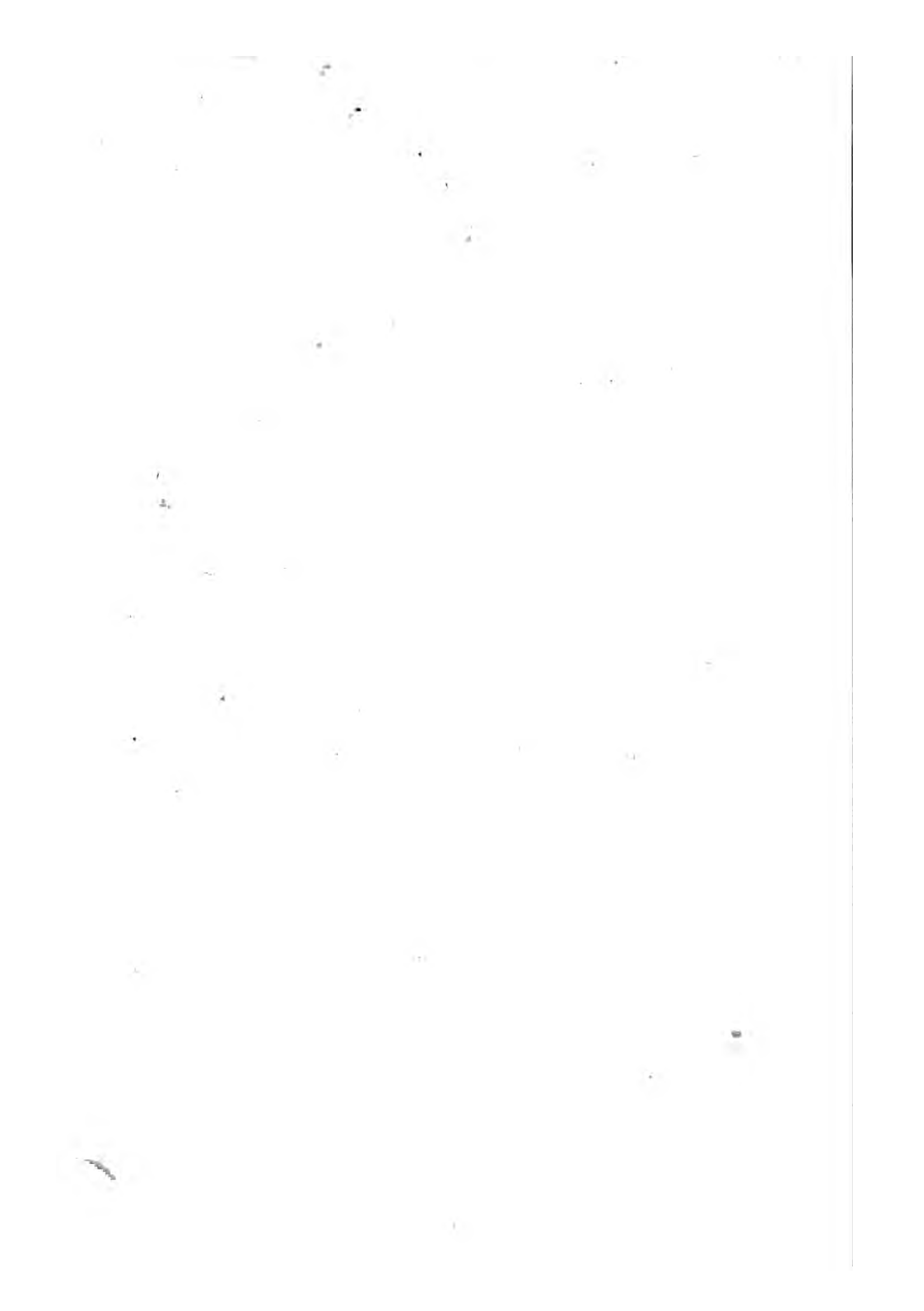
LE voilà cet écrit qu'ont demandé mes larmes ;
Dont l'absence à mes jours a volé tant de charmes ,
Dont l'attente partout attirait mes regards ,
Dont j'écoutai deux ans la promesse charmante ,
Que je voyais flottant dans de tristes hasards ,
Enlevé par le sort aux soupirs d'une amante !
Le voilà sur mon cœur , et mon cœur n'entend rien ;
Mes yeux l'ont parcouru sans y revoir la vie ;
L'ame qui l'a tracé n'en fait plus un lien ;

L'ame qui le reçoit en regrette l'envie !
J'ai rêvé... j'en ai dû de plus doux au sommeil !
Hélas ! Je fus toujours crédule à l'espérance.
Il ne vient pas payer les tourmens du réveil ;
Je fus aussi toujours sans force à la souffrance !

Et je ne reçois pas ce que j'avais perdu ;
Et le bonheur lui-même... ô secrète misère !
Étonnement d'un cœur avec lui trop sincère !
Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu.



ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE.



UT-ELLE donc pour moi seule charmante,
Cette pure ignorance où me tint l'amitié,
Qui me cacha long-temps, peut-être par pitié,
Que j'étais née, hélas, pour mourir son amante ?
N'a-t-il jamais, jamais ressaisi la douceur
De ses troubles soumis à ma raison craintive ;
Où je pleurais pour lui, confidente naïve ;
Où pour lui pardonner je me faisais sa sœur ?

Quand il m'ôta ce nom , un désordre timide
Lia ma voix saisie et mes vœux confondus ;
Je n'osai plus répondre... ah ! pour son cœur avide ,
Que d'aveux ignorés ! que de secrets perdus !
Si j'avais su parler ! si quelque humain langage
Eût fait passer pour lui mon ame en mes discours ,
Si son charme éloquent m'eût prêté du secours ,
Il m'aimerait encor ! j'aimais trop... quel dommage !

Toi qui , sans me comprendre , as passé près de moi ,
Quoi ! tu cherchais l'amour , et j'étais devant toi ?



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.



UN jour, écoute... un jour, j'étais bien malheureuse !

Je marchais, je traînais une tristesse affreuse ;
A travers la distance, et les monts, et les bois,
Et l'air, qui m'empêchait de ressaisir ta voix,
Je te reconnaissais. Obstinée à t'attendre,
Mon ame me disait : « Parle ! il va nous entendre ;
Parle ! ou, sans toi, vers lui laisse-moi m'échapper.
De silence et de pleurs pourquoi m'envelopper ?

Ah ! je veux mes amours ! Le feu cherche la flamme ;

L'ame demande l'ame ;

Et toi, tu veux mourir ! La cendre de l'orgueil

Se répand sur tes jours et m'éteint dans le deuil.

De ton timide cœur brûlante prisonnière ,

Je consume ta vie, et j'appelle les cieux :

Regarde ! ils sont là-bas , dans ses traits , dans ses yeux ;

Rends-les moi ! Cette grâce, au moins, c'est la première. »

« — Oh ! taisez-vous, mon ame ; il n'y faut plus songer :

Qu'il ignore à jamais ce délire funeste.

Dans de folles amours, qui ? moi le replonger ?

Moi, troubler son bonheur ? C'est celui qui me reste ! »

Et je ne donnai plus de voix à mes douleurs ;

De ton séjour heureux je détournai la vue ;

La prière m'offrit sa douceur imprévue ;

Je respirai d'attendre, et je fondis en pleurs.

Dieu m'écouta peut-être : une larme le touche ;
Il savait bien le nom que retenait ma bouche ;
Et c'est lui qui permet que, sans nous rencontrer ,
Ton image partout vienne a moi se montrer ;
Partout... ! tu m'apparais jusque dans ton enfance ;

Je te vois rire, à la vie , à tes jeux ;
Si quelque objet blesse tes jeunes yeux ,
Je suis ton guide, et je prends ta défense ;
Je m'agenouille au pied de ton berceau ;
Adolescent, je te suis dans ta course.
Ainsi, le pâtre aime à trouver la source
D'où s'échappa son ami, le ruisseau !

Dans les vallons où vivait ma famille ,
Je sens tes jours couler près de mes jours ;
Tu n'y descends que pour une humble fille ,
Et nos deux noms se répondent toujours !
Au vieux calvaire où mouraient mes guirlandes ,

Nos vœux unis vont se réfugier ;
Je t'associe à mes pures offrandes ;
Ton bras m'enlace, et je t'entends prier.

Parfois l'Amour, d'un flambeau plus austère,
De l'avenir dissipe le brouillard.

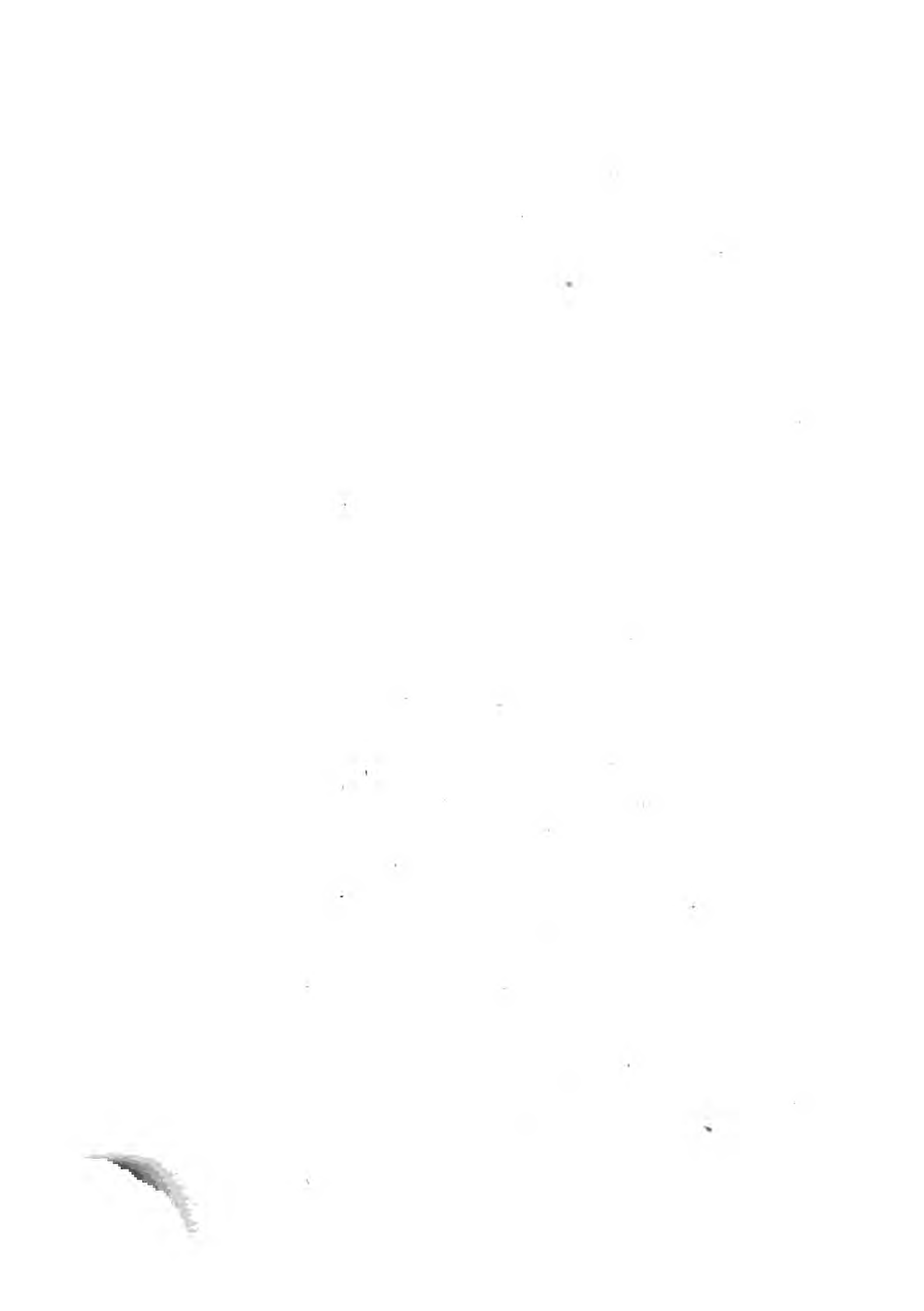
Tu m'es rendu sous les traits d'un vieillard ;
Pour l'amour vrai le temps est sans mystère.

Vieillard je t'aime ! un charme déchirant
Me fait chercher la main qui m'a blessée ;
Elle me touche... elle n'est point glacée ;
Et sur mon sein je la presse en pleurant.

Qui voudrait m'arracher ces tendres rêveries,
Où tes regards émus, sur les miens attachés,
Relisent nos secrets dans mon ame cachés !
Où ma main dans tes mains brûlantes et chéries
Tombe, et reste long-temps, comme si le bonheur

Les unissait encore et remplissait mon cœur !





LE PAUVRE PIERRE.



LE PAUVRE PIERRE.

A MON ONCLE.



L fait nuit. Le front triste, et couvert de poussière,
Un vieillard qui succombe erre encor dans les champs ;
Il écoute, pensif, l'heure de la prière
Qui d'échos en échos semble porter ses chants.
L'hymne s'est élancé du fond d'un saint hospice ,
Comme une providence appelant la douleur :
« Ici, dit le vieillard, la Piété propice
Pour son dernier sommeil offre un lit au malheur.

Vous qui faites le bien , ouvrez-moi cet asile ;
Ouvrez ! la terre enfin manque à mon pied débile.
La vieillesse est pesante à l'homme sans appui :
J'ai marché si long-temps ! je m'arrête aujourd'hui. »

Nul gardien n'interdit l'hospitalière enceinte ;
Seule une femme y veille ; on dirait la Pitié.
De la prière au Pauvre épargnant la moitié ,
Elle guide ses pas dans la retraite sainte :
Il hésite pourtant ; il se retourne encor ;
Le courage lui manque à franchir la barrière ;
Une larme qui roule au fond de sa paupière ,
De son cœur gémissant trahit le vain effort.
« O femme ! arrêtez-vous à ma voix importune ;
Ne fermez pas encor la barrière après nous ;
Si mes genoux ploieraient , je serais à genoux.
Je ne marchais pas seul avec mon infortune ;
Un ami me guidait , il m'aidait à souffrir ;

Si vous nous séparez, cet ami va mourir..... »

« Calmez-vous, répond-elle; attendez-nous, mon père :
Vous parlez d'infortune et je connais sa voix :
Mais si la douleur cède au secours de la terre,
Vous venez de pleurer pour la dernière fois.
Non ! vous ne mourrez pas loin d'un guide fidèle. »

Alors courant au seuil, et prompt à revenir,
Au vieillard suppliant, qui vient de la bénir,
Elle ramène un chien qui bondit devant elle ;
Et de cet humble ami les doux gémissemens,
Ses yeux mouillés, ardents de surprise et de joie,
Racontent son bonheur, son effroi, ses tourmens,
Au maître à qui Dieu le renvoie.

Sous leurs pas ranimés le cloître retentit ;
La lune d'un rayon colore le vitrage ;

C'est le ciel qui sourit à son plus bel ouvrage,
A l'homme qu'il éprouve et dont l'ame obéit.

D'un nouveau compagnon l'arrivée imprévue
Arrête les discours au foyer commencés ;
On l'accueille, on l'entoure, et des cœurs empressés
 Semblent s'émouvoir à sa vue.

Pour toucher les mortels jamais la Pauvreté
N'avait pris un aspect plus noble et plus paisible ;
Un œil indifférent, sur le sien arrêté,
Se baissait dans les pleurs et devenait sensible.
Près d'un siècle pesait sur son front calme et nu ;
Les ans et les malheurs, écrits sur son visage,
Y laissaient lire encore un tranquille courage,
Et ses yeux recélaient un éclat inconnu.
Soutenant le fardeau de sa haute stature,
Comme un chêne mourant lève son front aux cièux,
Des orages du monde il supportait l'injure

Dans un espoir silencieux.

Sa tête avait blanchi sur des rives lointaines ;
Ses pieds gonflés portaient l'empreinte de ses chaînes
Son sang avait coulé sous des fers inhumains ,
Et l'affreux esclavage avait meurtri ses mains.
Son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire ;
Personne à ses vieux ans ne promet un beau jour ;
Ses amis , ses enfans , qu'il cherche à son retour ,
Ont tous disparu de la terre.

Alors dans un hospice il va cacher son sort :
Sous l'humble nom de Pierre , on l'y regrette encor.
On dit que de sa voix la douceur pénétrante
Versait dans tous les cœurs de célestes secours ;
Les malades entre eux répétaient ses discours ,
Car ils faisaient sourire une bouche mourante.
Près des êtres plaintifs, dont il charmait les maux ,
N'osant de ses malheurs recommencer l'histoire ,
Les tendres souvenirs qui peuplaient sa mémoire

Se peignaient dans ces mots :

« Quand la nuit sans sommeil glisse sur ma paupière,
« Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
« Ma mémoire m'opprime, et jette sa lumière
« Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur.
« Je revois ma jeunesse, et ses jeux et ses charmes;
« Ma mère à son foyer, son sourire, ses larmes;
« Une chaste beauté, qui fut mon seul amour,
« Et qui ne m'attend plus qu'au céleste séjour;
« Ces yeux, alors brillans du feu pur des étoiles,
« Où dès long-temps la mort a répandu ses voiles;
« Tous ces cœurs palpitans, doucement abusés,
« A présent désunis, désenchantés, brisés!
« Dans ce tableau fuyant, quand mon ame troublée
« Contemple tant d'objets arrachés à ma foi,
« Je crois voir s'envoler, sur ma route isolée,
« Des feuilles que le vent emporte devant moi.

« Je suis l'homme qui passe, après un jour de fête,
« A travers le banquet sans convive : il s'arrête ;
« Il n'entend d'autre bruit que le bruit de ses pas.
« Je regarde, j'écoute, et je compte tout bas
« Les places du festin sitôt abandonnées,
« Tous les flambeaux éteints, toutes les fleurs fanées,
« Tous les tombeaux sans noms, tous les échos sans voix ;
« Et je crie : Où sont-ils mes amis d'autrefois ?
« Et toujours, quand la nuit glisse sur ma paupière,
« Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
« Ma mémoire m'opresse, et jette sa lumière
« Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur. »

Au jardin de l'hospice, où règne un frais ombrage,
Où des zéphirs plus purs ravivent son courage,
Une jeune malade allait traîner son sort,
Et chaque jour ses pas y languissaient encor.
Elle ne souriait qu'à travers un nuage ;

Rien n'éclairait le voile où s'éteignaient ses yeux :
« Heureux avant le soir qui finit son voyage ! »
Disait-elle au vieillard, en regardant les cieux.
De ses derniers soupirs elle était oppressée ;
Un secret douloureux l'étouffait ; mais sa voix
Retenait les aveux de cette ame blessée ;
Elle souffrit long-temps sans se plaindre une fois.
Il l'aima plus qu'une autre ; elle était malheureuse.
Elle osa sur son sein reposer sa douleur ;
Comme à l'ormeau s'attache une fragile fleur,
Pour retarder d'un jour sa chute douloureuse.
Il ne demandait pas : « Pourquoi veux-tu mourir ? »
Mais d'un œil pénétrant il regardait ses larmes,
Ce front où la jeunesse avait perdu ses charmes,
Et disait : « C'est l'amour qui la fait dépérir.
Hélas ! d'autres comme elle, en leur fièvre brûlante,
Ont demandé ce froid sommeil ;
D'autres ont souhaité cette nuit sans réveil ;

D'autres ont dit : La vie est lente !

O femmes ! plaignez-vous ; car souvent un regret

Des précoces trépas renferme le secret.

La tombe est sans aveux ; elle est sourde , immobile.

C'est de l'éternité l'enveloppe fragile ,

C'est le bonheur peut-être à la fin obtenu ;

Mais les tendres adieux ne peuvent y descendre ;

Non ! les plus douces voix n'éveillent pas la mort.

Les fleurs qu'on y répand tombent sur de la cendre

Qui ne tressaille plus , même aux pleurs du remord.

Attendez ! méritez la paix par la prière ,

Et dans l'ombre Dieu seul versera la lumière. »

Un soir d'automne , au coucher du soleil ,

Quand les arbres entre eux forment un long murmure ,

Quand l'homme est triste , et qu'on voit la nature ,

Quittant ses fleurs , se livrer au sommeil ;

Quand des ruisseaux l'eau , moins claire et moins vive ,

Traîne en dormant la dépouille des bois,
Et qu'un doux rossignol vient gémir sur la rive
Où son chant d'espérance éclata tant de fois ;
Troublant seul des jardins l'humide solitude,
Pierre, dont la pitié précipite les pas,
Cherche sa jeune amie avec inquiétude ;
Il traîne sa blessure et ne s'arrête pas.
Il la trouve à genoux, priant à la chapelle
Où chaque jour son Dieu l'épouvante et l'appelle ;
Ses yeux, où flotte à peine un reste de clarté,
Implorent du vieillard le regard attristé :

« O mon père ! aidez-moi dans l'adieu de la vie ;
D'une autre plus affreuse elle sera suivie :
Un châtiment terrible est prêt à me saisir.
La vie a deux chemins, je n'ai pas su choisir.
Par de fausses lueurs entraînée, éperdue,
Me voici devant Dieu jugée et confondue.

A présent qu'elle est là, je redoute la mort,
Mon père ! la craint-on lorsqu'on est sans remord ?
Soutenez-moi ; laissez mon ame languissante
Retourner un moment dans ma vie innocente,
Y relever mon front que la honte a courbé,
Comme un roseau flétri sous l'orage tombé.
Que je pleure une fois dans le sein de ma mère !
Que mes sœurs sans rougir disent : Voilà ma sœur !
Qu'on me laisse rentrer sous le toit de mon père,
Et qu'une voix encor m'y parle avec douceur !
Qui donc a pris ma place à leur foyer paisible ?
Oh ! que n'y puis-je errer comme une ombre invisible !
Que j'ai soif du ruisseau qui coule en paix pour eux !
Comment suis-je si pauvre ? ils sont si généreux !
Ah ! c'est qu'on m'a fermé leur maison tutélaire,
Qu'on alluma sur moi leur pieuse colère.
Mais vous, à qui jamais je n'ai manqué de foi,
Conduisez leur enfant, venez, soutenez-moi !

Rendez-moi cet air pur dont ma bouche est avide ;
Faites taire l'écho qui me nomme perfide ;
Obtenez-moi du ciel un moment de sommeil
Qui ne soit pas troublé par l'effroi du réveil ;
Un seul moment d'oubli!.... Je serais trop heureuse ;
Mon père, il faut subir cette lumière affreuse.
Regardez sous mes pieds un abîme entr'ouvert ;
Dieu! j'y vais donc souffrir tout ce que j'ai souffert ! »
«—Qu'y voyez-vous? » — «Ma faute au grand jour dévoilée;
Des regards curieux attachés sur mon front,
Et des rires affreux proclamant mon affront.
J'y vois une coupable.....! Oh! qu'elle est accablée!
A sa honte qui pleure on arrache un bandeau ;
Elle veut se cacher, ses mains sont enchaînées;
Sur ses pas chancelans des ombres acharnées
Répandent la lueur d'un horrible flambeau.
Elle tombe à genoux ; quelle foule autour d'elle!
Entendez-vous crier : Infidèle! infidèle!

Elle ne mourra plus de ce mortel effroi :
Cet enfer, c'est le mien ; cette femme , c'est moi. »
« — Qui vous l'a dit ? » — « Mon père, il est trop véritable ;
C'est Dieu qui l'a prédit au livre redoutable ;
Dans ce lieu d'agonie , et pourtant sans trépas ,
La prière s'éteint , la pitié n'entre pas.
Quoi ! jamais de pardon ! quoi ! jamais d'indulgence !
Jamais d'oubli , jamais ! ardente à sa vengeance ,
La mémoire implacable , au reproche éternel ,
Du crime entretiendra toujours le criminel !
Voilà ce qu'ils m'ont dit quand j'ai demandé grâce ;
Voilà ce que j'entends dans mon cœur qui se glace ;
Ils ne m'ont pas promis de terme à mes malheurs ;
Et dans l'éternité je vais chercher des pleurs. »

— « Pour qui donc priez-vous ? » — « Pour l'auteur de mon crime ;
Pour que Dieu soit content d'une seule victime ;
Pour qu'un être si cher , entraîné par l'amour ,

Ne soit pas avec moi condamné sans retour. »

— « Quoi ! vous lui pardonnez ? » — « Dieu ! si je lui pardonne

L'auriez-vous demandé s'il vous était connu ?

Je n'ai plus que des pleurs , eh bien , je les lui donne ;

Si j'avais eu le Ciel , il l'aurait obtenu !

Loin de rendre aux amours sa jeunesse attristée ,

J'en suis sûre , il me cherche , il m'appelle tout bas.

Moi , prononcer son nom d'une voix irritée !

Mon père , il l'entendrait qu'il ne le croirait pas.

Pensez-vous que l'excès du remords qui m'accable

De deux infortunés sauve le moins coupable ?

Il le fut moins que moi , car j'aimai plus que lui ;

Jugez-en ; c'est pour lui que je prie aujourd'hui ;

C'est pour lui que je tremble à mon heure suprême ;

C'est pour lui que j'expire , ah ! jugez si je l'aime ! »

— « Ne parlez plus d'amour , lui dit Pierre , pleurez ! »

Il ajouta pourtant : « Pauvre femme , espérez !

Espérez ! Dieu l'ordonne en sa bonté sublime ;

Sa main vous cherchera jusqu'au fond de l'abîme.
L'homme qui vous maudit a besoin de pardon ;
Dieu pour l'impitoyable a gardé l'abandon.
Qui ne porte en son sein l'amertume cachée ,
L'épine douloureuse , à sa vie attachée ,
De quelque repentir, vainement combattu,
Qui fait trembler l'espoir et gémir la vertu ?
Espérez ! écoutez la voix du pauvre Pierre ;
Le ciel , c'est la clémence, il s'ouvre à la prière.
Mais, ma fille, un vieillard qu'on fit long-temps souffrir,
S'il consentit à vivre, a seul droit de mourir.
Jeune, vous repoussez la coupe de vos larmes !
Le remords vous protège, et vous brisez ses armes !
Vous abrégez la route où vos pas sont comptés !
Vous rejetez vos ans sans les avoir portés !
Le mépris vous accable...? ah ! j'en sais l'amertume ;
J'ai bu tous les poisons dont le fiel nous consume ;
Mais je peux rendre à Dieu mon ame qu'il forma :

Même au sein du malheur, j'ai chanté sa louange.
Dieu souffrit, Dieu mourut pour l'ingrat qu'il aima :
Du repentir aussi le ciel a fait un ange ;
Et la religion , qui soutient les mortels ,
Bénit la pénitence aux pieds de ses autels.

« Belle religion ! astre d'une autre vie ,
Dont le rayon sauveur ouvrira les tombeaux ,
Toi qu'on ose ternir par de sombres flambeaux,
Toi qui verrais la terre à ton culte asservie ,
Si l'affreux fanatisme au monde épouvanté
Ne dérobaît, jaloux, ta céleste clarté,
Viens relever cette ame effrayée et coupable ;
Dis de quelles vertus le remords est capable ;
Dis qu'en ce monde encore il est des malheureux ,
Et que , mort à soi-même , il faut vivre pour eux !

« Jeune femme , écoutez : au fond de cet asile,

Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile,
Souffre, s'enferme, et meurt. Hier, demain, toujours,
L'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.
On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
Ou le ruisseau qui roule inconnu dans les bois ;
Autour de ce vivant on isole la terre,
Et l'on conjure l'air infecté de sa voix.
Sa voix sourde et brisée est une plainte aride ;
Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer ;
Mais la Pitié, ma fille, est un ange intrépide ;
Au Malheur qui se cache elle court se montrer.
Sous des lambeaux sanglans, il voile la colère
Du fléau destructeur qui ravage son front ;
Allez-y contempler le châtement sévère
Dont l'homme en son orgueil subit le long affront.
A son livide aspect, la morne inquiétude
Dans la foule pour lui creuse la solitude ;
Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant ;

Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant.
Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil;
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil;
Son nom est le Lépreux..... C'est notre frère encore!
Je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main;
J'ai promis à sa honte une céleste gloire;
L'infortune a besoin d'écouter et de croire!
Il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
Chez l'homme qu'il effraie il n'a plus de patrie;
Il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie;
Dans son jardin désert, il cultive des fleurs:
« Elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs. »
Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs charmes.
Pour ces frêles trésors portez-lui quelques larmes;
Allez! une voix triste est chère aux malheureux;
Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
Sa pieuse corbeille à vos mains est offerte;

Elle brille à sa porte. Il la laisse entr'ouverte,
Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour
Attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
Croyant lui dérober ses présents volontaires,
Du silence éternel qui règne autour de lui
Par quelques sons furtifs rompra l'affreux ennui!

« Quand je ne serai plus, quand ma cendre glacée
Dormira sous vos pas pieux,
Continuez mon sort, prolongez ma pensée,
Portez-lui vos accens émus de nos adieux...
Demain, vous aurez vu se fermer ma paupière;
Demain, il recevra le legs du pauvre Pierre;
Demain, seule, vers lui mon chien vous conduira,
Et, fidèle au malheur, mon chien lui restera.
Si ce don attendrit son austère souffrance,
Si dans ses durs sanglots vous sentez quelques pleurs,

Une invisible main suspendra vos douleurs ,
Et vous croirez à l'espérance. »

Pierre ne parla plus. Recueilli dans ses vœux ,
Sur l'autel un moment il appuya sa tête.
On eût dit que les cieux s'entr'ouvraient pour sa fête,
Et que d'une coupable ils jugeaient les aveux.
Peut-être elle espéra; car sa vue attentive
Aux lèvres du vieillard resta long-temps captive ;
Elle pressa ses mains sur son cœur ranimé ,
Et crut dans son regard voir un ciel désarmé.

Des malades au loin la foule répandue
Se dirige à sa voix faiblement entendue :
Cette foule souffrante , à l'heure des récits ,
N'a point vu le vieux pauvre au milieu d'elle assis.
« Que fait-il ? est-il mieux ? dit un homme ; on l'ignore ;
« Il était faible hier ; est-il plus faible encore ?

« Une soirée est longue ; allons tous le chercher.
« S'il souffre davantage, il veut nous le cacher,
« Car sa plainte jamais n'attrista notre oreille ;
« C'est pour nous consoler que la douleur l'éveille ;
« Mais sa trame est usée, et nous touchons au jour
« Qui doit de ses vertus nous priver sans retour.
« Hier, l'oiseau de nuit vint frapper sa fenêtre ;
« C'est pour quelqu'un de nous que je l'ai vu paraître.
« Pierre quitta son lit en disant : « Me voilà ! »
« Et de ses yeux fermés une larme coula.
« Je l'ai vu, car la lampe au mur brûlait encore ;
« Mais elle s'est éteinte une heure avant l'aurore,
« Et je n'ai pu dormir. » Le cortège tremblant
Dans un morne tumulte avance vers le cloître.
D'un écho qui soupire et s'éveille en parlant
Leur tristesse semble s'accroître.
En vain des rayons purs frappent les vastes cours,
En vain la lune est belle et suit en paix son cours,

Chacun pense au présage, et, racontant son rêve,
Croit saisir du destin le voile qu'il soulève.

« Ce pauvre, couronné d'un illustre malheur,
« Pierre fut un guerrier, oui, tout porte à le croire :
« Chaque pli de son front cache un reflet de gloire,
« Et sa longue misère expia sa valeur.
« On brisa dans l'exil son génie et sa force,
« Son sein cicatrisé souvent nous l'attesta ;
« Comme un cèdre frappé garde sur son écorce
« Tous les coups impuissans que l'homme lui porta.
« Ne dira-t-il jamais ses tristes destinées ?
« Par qui de telles mains purent être enchaînées ?
« Mais le voilà paisible, il prie, il nous attend.....
« Le présage est menteur, car il paraît content.
« Le voilà ! le voilà ! » Leurs cris touchent le sage ;
Il se lève : un grand calme est peint sur son visage.
Tous semblent écouter son sourire penseur ;

Tous cherchent son regard et brûlent de l'entendre.
L'amitié qui s'alarme est plus vive et plus tendre ;
Tous appellent sa voix si forte en sa douceur !

« Approchez , leur dit-il , mes frères d'infortune ;
Ma misère à vous seuls ne fut point importune ;
Vous avez recueilli les débris de mon sort.
Cet asile s'ouvrit pour cacher mon naufrage.
Rejeté par les flots de rivage en rivage ,
Tel un vaisseau perdu rentre et périt au port ;
Le nom qu'il a porté dans ses courses lointaines ,
Ses voiles , ses festons , sa gloire , ses couleurs ,
On n'en reconnaît plus les marques incertaines ,
Et ses flancs déchirés n'ont dit que ses malheurs .
Libre dans mes destins , ou courbé sous des chaînes ,
Partout où j'égarai mes pas aventureux ,
J'écoutai ; les récits charmaient toutes mes peines ,
Je devenais meilleur , j'étais moins malheureux .

Des malheureux surtout je retenais l'histoire,
Les chants tristes plaisaient à mes chagrins rêveurs ;
Des sages en glanant j'amassais les faveurs :
L'indigent qui voyage enrichit sa mémoire.
Cet invisible bien, qu'on n'a pu me ravir,
A distraire vos maux il devait me servir.
Pour mes secrets, qu'importe ? Outragé par l'envie,
Découragé, puni des plus nobles penchans,
J'ai voulu voyager seul à travers la vie,
Pour ne m'égarer plus au chemin des méchans.
Leurs flèches, leurs clameurs, m'insultèrent dans l'ombre ;
Je jetai mes lauriers qui frappaient leurs regards ;
Et, méconnu, cherchant de plus humbles hasards,
Je m'écriais, alors qu'ils outrageaient mon ombre :
Voguez, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur.

« Quelque part que le vent nous pousse et nous égare,
Il ne peut nous jeter sur un sol plus barbare,

Plus triste que le sol d'où j'arrache mon cœur.
Chaque phare tremblant qui nous prête sa flamme,
Chaque vague qui roule et qui blanchit la rame,
Semble dire en passant : Viens ! livre-nous ton sort !
Si le trépas habite au fond de nos demeures,
 Que tu vives ou que tu meures,
Nous serons avec toi moins perfides encor
Que les mortels ingrats, dont les vaines tendresses,
Dont les sourires faux, dont les feintes caresses,
Ont égaré ta voile et déchiré ton cœur.
Ainsi, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur.
Jetez-moi dans l'espace et volez sur les flots,
A travers les écueils, le calme ou les orages.
Pour qui laisse après soi de si cruels rivages,
Les plus cruelles mers sont des champs de repos.
Mais si nous rencontrons quelque sauvage rive,
Où l'air soit pur encore et l'ame encor naïve,
Éden où les méchants n'aborderont jamais,

Arrêtez-vous, ma barque, et que nos destinées
A ce libre bord enchaînées,
Sur de tranquilles eaux s'endorment désormais.
Laissez-moi de l'oubli boire le frais breuvage;
Et, lentement calmés d'un douloureux voyage,
De mes jours moins émus laissez couler les flots;
Mais, jusque-là, voguez sans peur et sans repos.
« Le repos est ici, mon ame s'y prépare;
L'ami des malheureux pour un jour s'en sépare;
Tous en foule où je vais vous viendrez me revoir;
Moi, je touche au bonheur, je vous laisse l'espoir.
Levez les yeux! c'est là que je vais vous attendre;
C'est le palais du pauvre et l'humble y peut prétendre.
Oui, l'homme, dont les pleurs ont arrosé le pain,
A ce banquet promis ne frappe pas en vain.
J'épuise enfin du sort l'amertume secrète;
Ma blessure se tait. Quoi! dans mon sein calmé
Je ne retiendrai plus mon tourment renfermé?

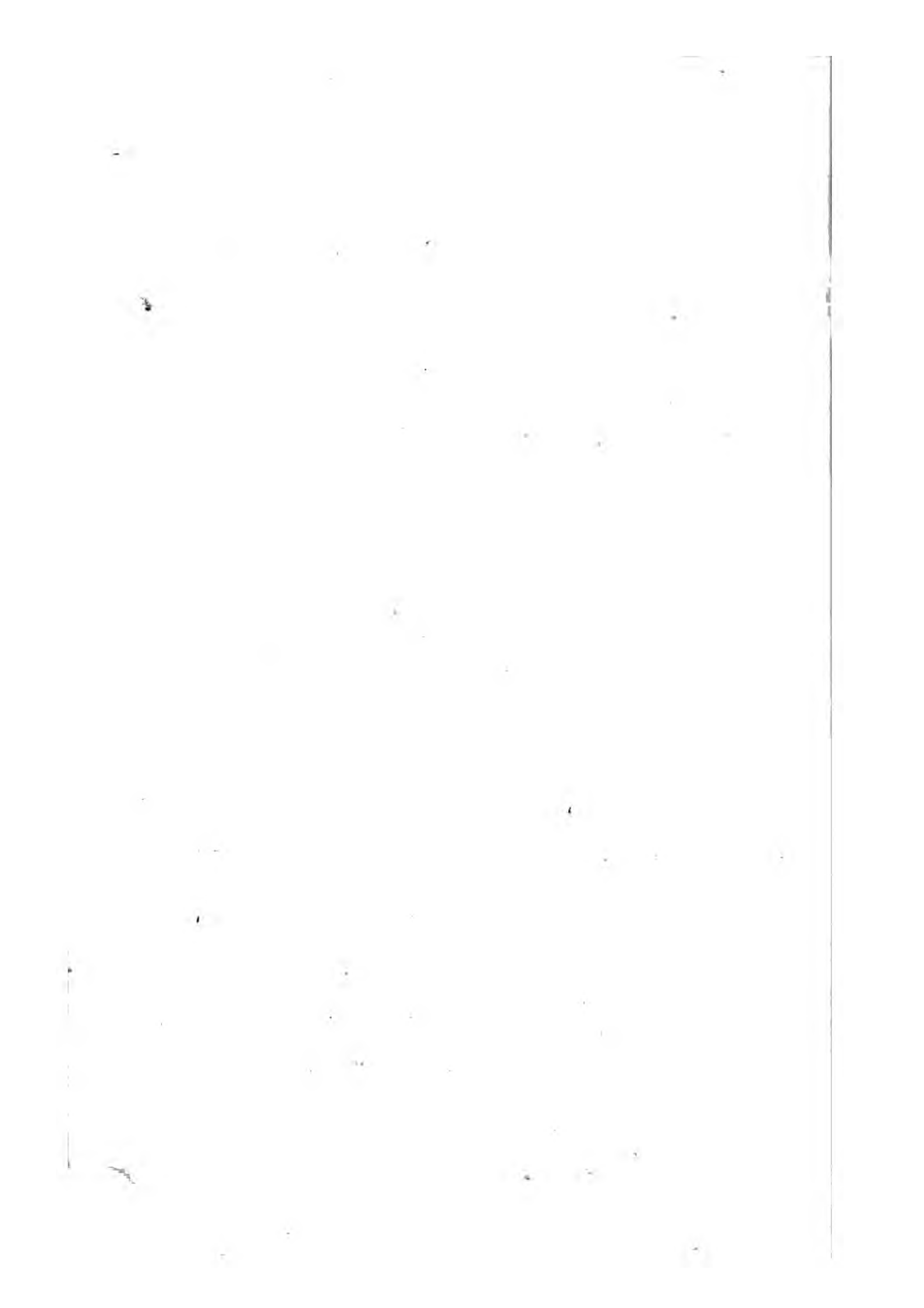
La résignation est la douleur muette,
Amis, en vous parlant mon sourire était doux ;
Mais j'étais homme, hélas ! je souffrais comme vous.
Je suis mieux ; partagez mon ineffable joie ;
Souriez à ma mort ; venez, que je vous voie !
Dieu ! quel fardeau pénible échappe à mes efforts !
Que mon ame est légère en rompant ses ressorts !
D'un long bannissement ne plaignez plus ma vie ;
Le ciel l'absout, j'en sors ; qu'elle vous fasse envie !
Ce temple hospitalier me doit le dernier don :
Qu'un voile généreux tombe sur ma poussière ;
Si vous parlez de moi, dites : Le pauvre Pierre :
Pierre fut votre ami, qu'il n'ait plus d'autre nom ! »

Tous pleuraient, quand la cloche, au milieu du silence,
Des prières du soir annonce le retour ;
Et du sage expirant l'heure, qui se balance,
Semble un salut de paix aux mortels d'alentour.


A genoux devant lui leurs sanglots lui répondent ;
Pour le bénir encor leurs ames se confondent ;
Un regard plein d'amour fut son dernier adieu ;
Et sa voix s'éteignit en murmurant : « Mon Dieu ! »



LE PRESENTIMENT.



LE PRESSENTIMENT.

NE autre le verra, tendre et triste près d'elle,
Vivre de ses regards, frissonner de sa voix,
Lui demander la mort s'il la croit infidèle,
Et, s'il s'en croit aimé, ce qu'il fut une fois ;

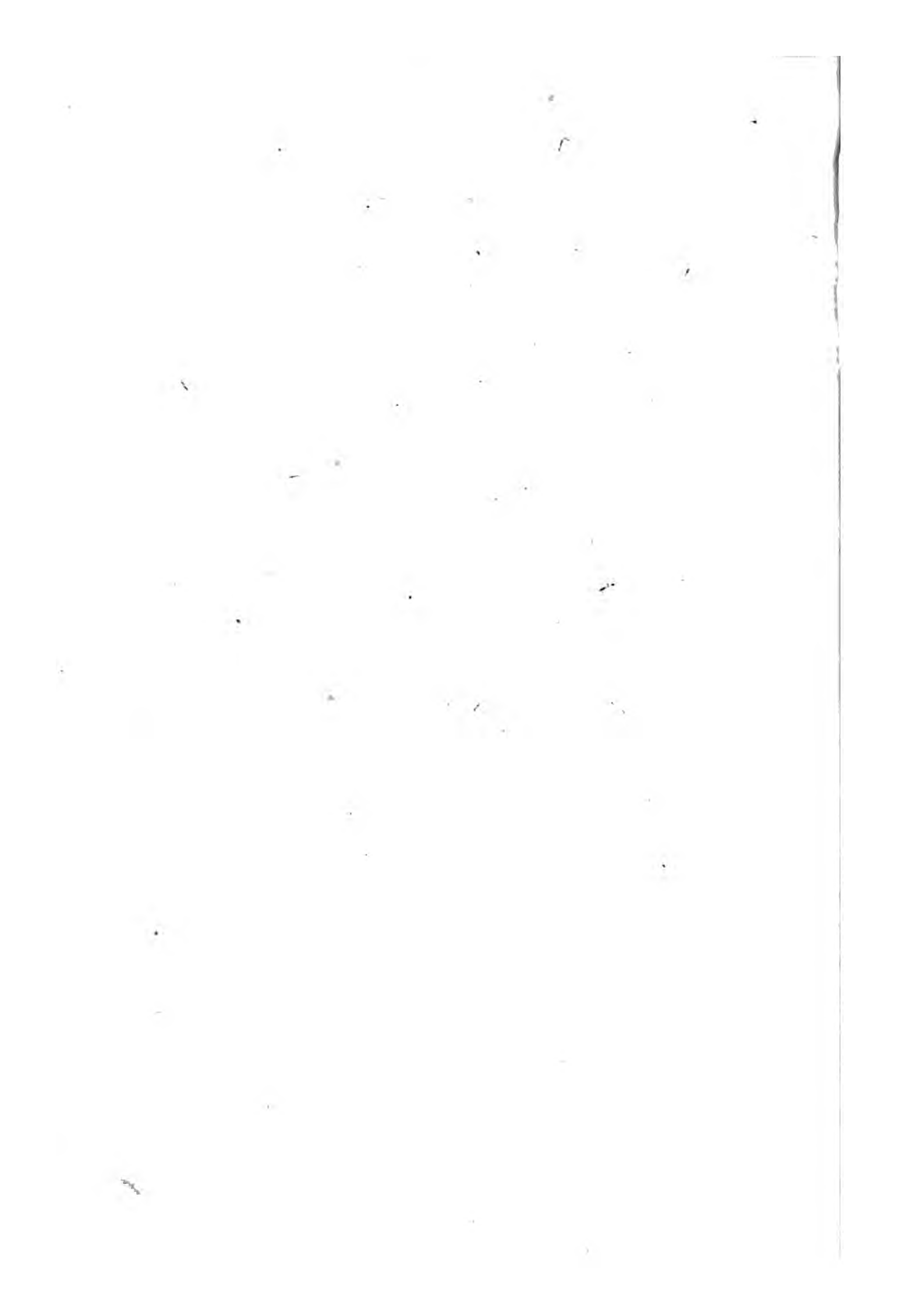
Ce qu'il est, quand mes yeux lui promettent mon ame ;
Quand le doute et l'espoir l'approchent de mon cœur ;
Quand il cherche un serment dans mes baisers de flamme ;
Quand il ne doute plus, soumis par le bonheur.

Le bonheur s'enfuira, ses ailes sont rapides ;
Un jour nous pleurerons, sans nous calmer le soir :
Cet adieu suspendu sur nos têtes timides ,
Il nous aura brisés du même désespoir.


Et comme moi, long-temps malheureux et fidèle,
Quand il aura souffert tout ce qu'il peut souffrir,
Une autre le verra tendre et triste près d'elle :
Mon Dieu ! que de pensers consolent de mourir !



LE REGARD.



LE REGARD.

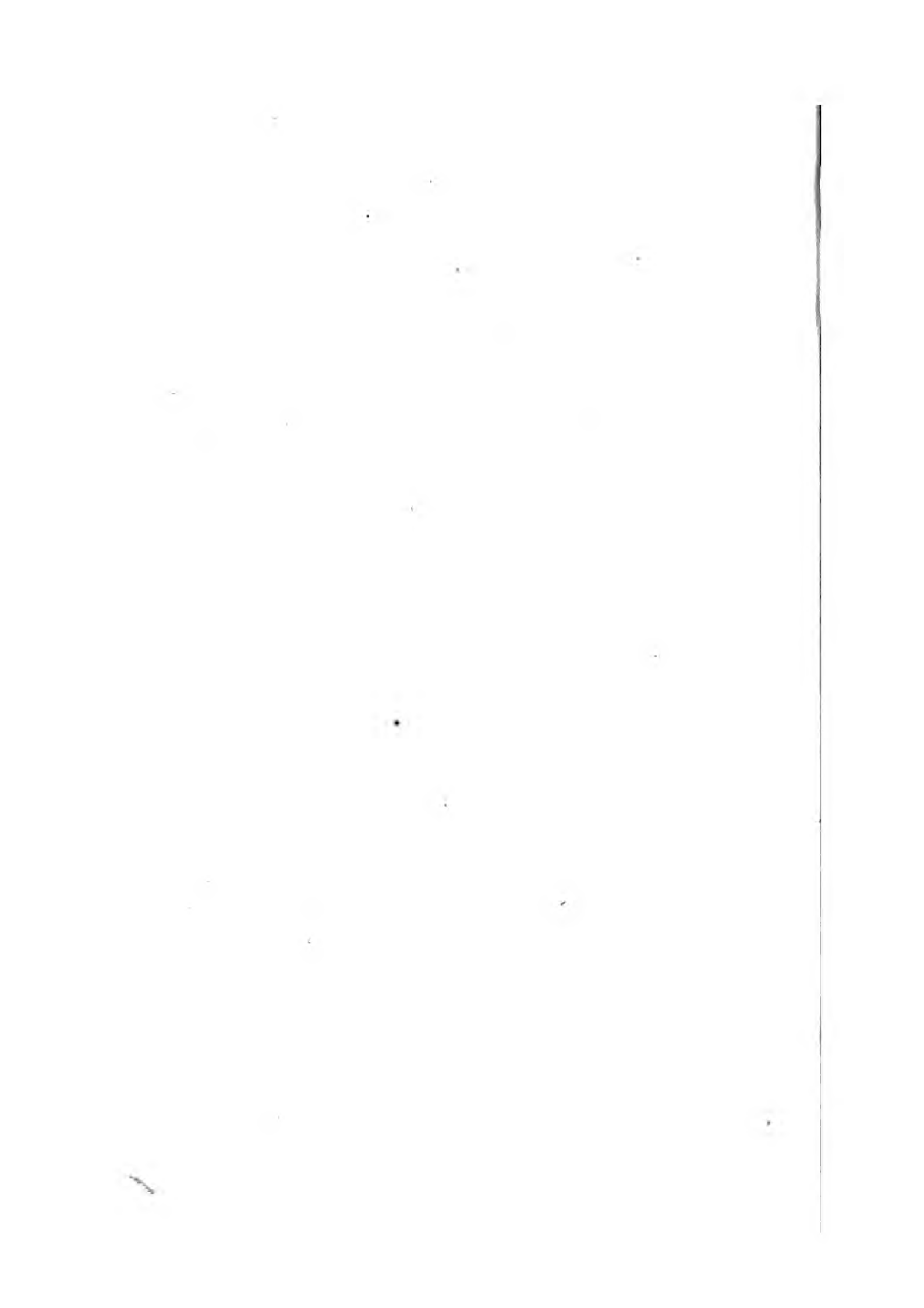
AISSE ! j'ai vu tes yeux, dans leur douce lumière,
S'attacher sur des yeux qui donnent le bonheur ;
Et je ne sais quel deuil accable ma paupière,
Je ne sais quelle nuit environne mon cœur.
On dirait que, pressé par une main cruelle,
Il ne se débat plus sous son arrêt de mort.
Laisse ! il faut nous ravir une erreur mutuelle ;
Ce cœur n'est plus à toi.... je te sauve un remord.
Seule, avec désespoir, j'y suis redescendue ;

Ton portrait déchiré s'y baignait dans les pleurs.
Quoi ! cette image aimante est à jamais perdue !
Qui donc pouvait l'atteindre et changer ses couleurs ?
Toi seul ! Je voudrais croire à ta voix généreuse,
Mais j'ai vu.... Qu'ils sont beaux les yeux qui te parlaient!
J'avais donc oublié que je suis malheureuse ?
Va, je n'oublierai plus qu'ils me le rappelaient.

Toi, de quoi pleures-tu ? Je n'entends pas tes larmes :
J'y vois briller ces yeux dont tu m'as dit les charmes ;
Laisse-moi les haïr, mais de loin, mais tout bas.
Quels yeux !.... Ils sont partout. Oh ! ne me parle pas !
Va-t'en. Va, sois heureux, je le veux, je t'en prie !
Tes pleurs me font mourir.... Je crois que je t'aimais !
Va-t'en ; je suis jalouse, et je fus trop chérie
Pour oser te le dire et te revoir jamais !

AUX ENFANS

QUI NE SONT PLUS.



AUX ENFANS

QUI NE SONT PLUS.

Bien plus heureux que nous, vous n'avez fait que tremper vos lèvres dans cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.

M. CRESSIÈRE , *Ministre protestant.*



ous ! à peine entrevus au terrestre séjour,
Beaux enfans ! voyageurs d'un jour,
Quand les astres sont purs, dans leurs tremblantes flammes
Voit-on flotter vos jeunes ames?

Vous qui passez comme les fleurs,

III.

Qui ne semblez toucher la terre
Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,
Enfans, révélez-nous le triste et doux mystère
D'une apparition qui fait rêver le ciel,
Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh! comment voyons-nous nos plus pures délices
Se changer en amers calices
Pleins d'inépuisables regrets?
De ces sources de pleurs contez-nous les secrets.
Fleurs des tendres amours! ne laissez-vous de traces
Que vos chastes baisers, que vos tranquilles grâces,
Vos larmes sans remords, vos voix d'anges mortels,
Qui font des cœurs aimans vos douloureux autels?
Sous une forme périssable,
N'êtes-vous pas des cieux les jeunes messagers?
Et vos sourires passagers
Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable?

Venez-vous en courant dire : « Préparez-vous !
« Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie ;
« Celle qui vous attend seule est digne d'envie :
« Oh ! venez dans le ciel la goûter avec nous !
« Ne craignez pas , venez ! Dieu règne sans colère ;
« De nos destins charmans vous aurez la moitié.
« Celui qui pleure , hélas ! ne peut plus lui déplaire ,
 « Le méchant même a part dans sa pitié.
« Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée ;
« Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon ;
« Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
 « S'efface au souffle du pardon.
 « Embrassez-nous ! Dieu nous rappelle :
« Nous allons devant vous ; mères , ne pleurez pas !
« Car vous aurez un jour une joie immortelle ,
« Et vos petits enfans souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez , innocentes colombes ,

Et sur nos toits d'exil vous planez un moment,
Pour écouter peut-être avec étonnement
Les cris que nous jetons à l'entour de vos tombes.
Ah ! du moins emportez au sein de notre Dieu
Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.
Allez du moins lui dire : « Il est toujours des mères,
« Des femmes pour aimer, pour attendre et souffrir ;
« Pour acheter long-temps, par des peines amères,
 « Le bonheur de mourir ! »
Ah ! dites-lui : « Toujours les hommes sont à plaindre ;
« En vous nommant, Seigneur, ils ne s'entendent pas :
« Plus faibles que l'enfant dont vous guidez les pas,
 « On ne leur apprend qu'à vous craindre.
« Et nous avons tremblé de demeurer long-temps,
« De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées ;
« Et nous avons quitté nos mères désolées :
« Dieu ! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitans,
« Elles pleurent encore ! » Il est trop véritable :

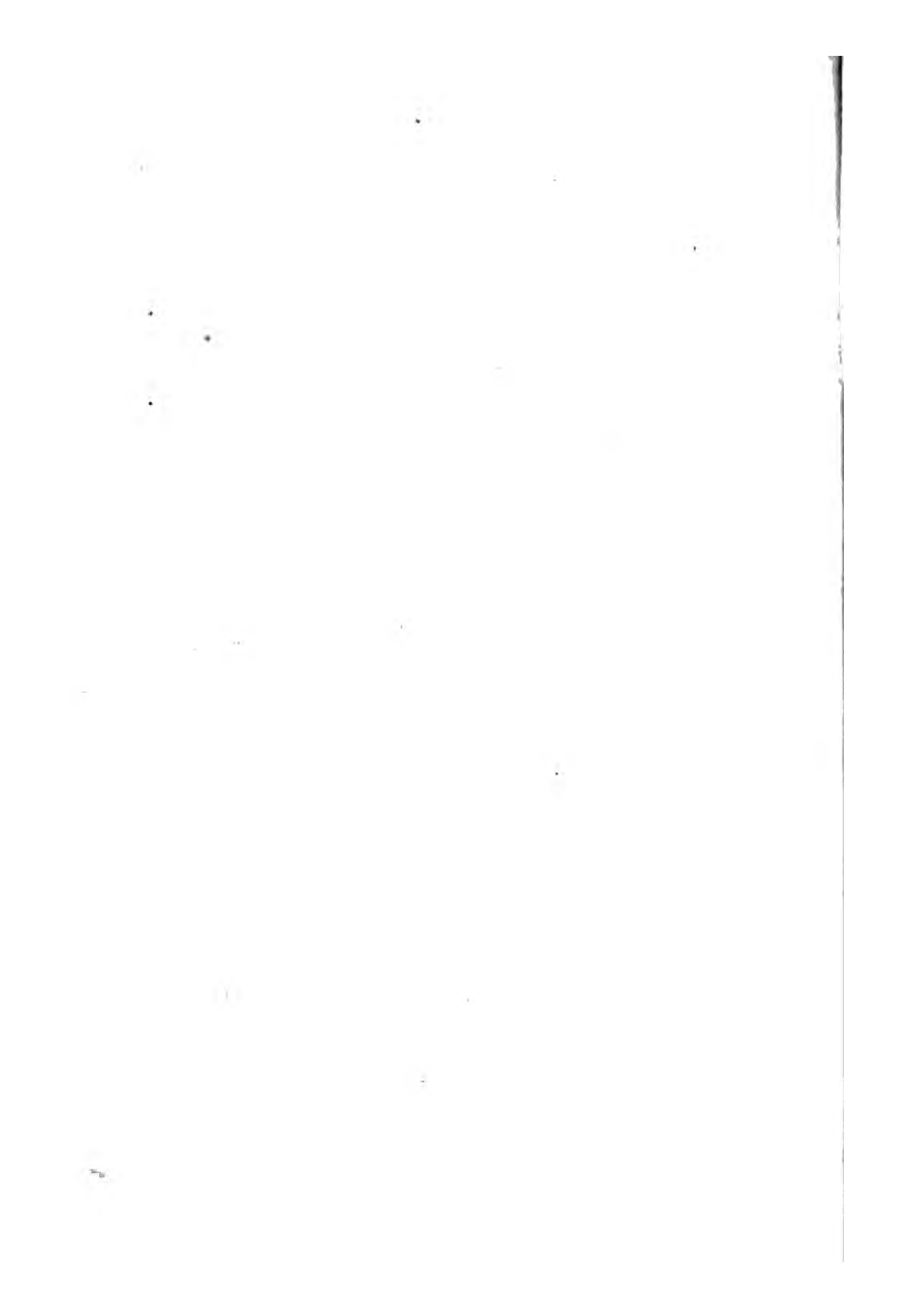
De vos berceaux déserts le vide épouvantable
Les fait long-temps mourir, et crier à genoux :
« Nous voulons nos enfans ! Nos enfans sont à nous ! »

Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes ;
Il éclaire, il console , il montre l'avenir ;
L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes ,
Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir.

La promesse qui les enchante
Les suit jusque dans leur sommeil ;
Et cette parole touchante
Les soutient encore au réveil :

« Laissez venir à moi ces jeunes créatures ,
« Et je vous les rendrai ; mères, ne pleurez pas !
« Priez ! Dieu vous rendra vos amours les plus pures ,
« Et vos petits enfans souriront dans vos bras. »

L'IDIOT.



L'IDIOT.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.



AVEC l'aube toujours ta plainte me réveille,
André ! toujours ton nom tourmente mon oreille ;
Car toujours sans pitié , persécuteurs enfans,
Vous brisez son sommeil par vos cris triomphans.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salulaire
Peut-être dans son sein versait un songe heureux.
Quel autre bien attend l'orphelin solitaire ?

Son réveil est si douloureux !
Dans le sommeil du moins, l'oubli vient, le sort change ;
Et, couché sur la terre où le soleil a lui,
 Qui sait s'il ne voit pas un Ange
 Sourire ou pleurer avec lui ?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante ?
Regardez, inhumains, cet être languissant,
Comme un chevreuil blessé que la meute épouvante,
Essayer pour vous fuir un effort impuissant.

Eh ! que vous a-t-il fait ? Laissez passer sa vie
Sous le nuage triste où Dieu l'enveloppa :
Il n'a plus sa raison que le malheur frappa ;
Mais votre voix est dure ; et tout ce qu'il envie,
C'est l'indulgent silence ; il parle au malheureux,
Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.
Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes,

André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.
L'homme, pour tous ses jours en apporte en naissant ;
C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve ;
Bientôt, jeunes railleurs, vous en ferez l'épreuve ,
Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.
Vos teints de fleurs, vos jeux, votre éclatante joie ,
Votre âge audacieux , qui croit régner toujours ,
Du temps qui raille aussi seront bientôt la proie :

Vous serez vieux dans quelques jours.

Des vieillards assis sur les places,

A l'ombre des ormeaux vivaces

Qu'ils y plantèrent autrefois ,

Vous aurez la langueur et les débiles voix ;

La vie à vos regards retirera ses flammes ;

Vous croirez que l'oiseau vous refuse son chant ;

Quelque chose d'amer coulera dans vos ames ,

Car vous direz : Je fus méchant !



Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide,
Bien qu'il fasse en tournant rire les matelots !
« Qu'eût-il vu, disent-ils, dans son destin timide ?
Il eût bordé la rive et caressé les flots ! »

Triste un jour comme André, je suivis sa détresse :
Loin de la ville heureuse elle nous égara.
L'église du coteau fit rêver sa tristesse ;
Il salua l'église, et puis il soupira.
Chancelant et courbé sur son appui de frêne,
Il s'arrêtait pensif, il cueillait une fleur ;
Et du jeune idiot la mousse et le troène
 Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure
Étonnait son oreille ; il cherchait ce murmure ,
Et comptait sur ses doigts le brisement égal
De l'eau dans les cailloux épurant son cristal.

Le jeu d'un papillon, qui planait sur sa tête,
Le fit rire et tourner long-temps ;
Il agitait ses mains avec un air de fête ;
Et puis il oublia l'envoyé du printemps.
Il dansa. **Pauvre André !** La lointaine musette,
Lui disait que la danse avait frappé ses yeux :
La mémoire entendait, mais l'ame était muette ;
Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine
Y suspendit mes pas ;
Seul, à quelque ombre amie il racontait sa peine,
Car il parlait tout bas.
« Peut-être, me disais-je, heureux sous sa couronne,
Plus légère à son front que le bandeau d'un roi,
Il rend grâce à l'air libre et pur qui l'environne ;
A l'image d'un homme il sourit sans effroi. »
Tout-à-coup, de ses fleurs la parure éphémère

D'un souvenir aigu sembla le déchirer ;
Il étendit les bras en s'écriant : Ma mère !
Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer.
Dans le ruisseau long-temps je vis tomber ses larmes ;
A leur chute rapide André trouvait des charmes ,
Et curieusement les regardait couler.
La pitié m'oppressait ; je ne pouvais parler.

« André ! lui dis-je enfin , retourne vers la ville.
Ne crains-tu pas la nuit passée hors des remparts ?
Vois-tu les habitans rentrer de toutes parts ?
Va ! pauvre agneau perdu , cherche au moins un asyle. »
Alors , sans me répondre , il reprit son chemin.
Il était sous ma porte assis le lendemain.

D'un air doux et stupide il m'offrit une feuille
De la guirlande encor pendante sur son front.
Ah ! le présent du pauvre est digne qu'on l'accueille ;

Dieu veut qu'il soit sauvé d'un douloureux affront.
Et j'offris à mon tour l'espoir de l'infortune,
Ce métal où le riche attache le bonheur.

L'enfant mit la main sur son cœur,
En détournant les yeux de l'offrande importune.

« André ! pardonne-moi, » lui dis-je : il me sourit.
Que ce touchant effort renfermait d'amertume !
Quand de pleurer toujours nos yeux ont la coutume,
Dans leur sourire encor le malheur est écrit.
Et moi : « Veux-tu venir ? veux-tu changer ta vie,
Enfant ? veux-tu voyager avec nous ?
Tu verras d'autres cieux. Va ! tous les cieux sont doux ;
Ils cachent tant d'espoir ! Les fleurs te font envie ?
Viens ; partout la rosée y répand sa fraîcheur.
Tu ne dormiras plus sur une pierre humide ;
Et comme à des ramiers le passereau timide
Se donne, tu suivras notre essaim voyageur ;

Veux-tu...? » Ses yeux erraient ; j'y vis paraître une ame ;
Son teint morne et mourant soudain se ranima.

Vous allez juger quelle flamme
Dans ce cœur éteint s'alluma.

Un signe prompt m'attire sur sa trace ;
Il monte vers l'église , il a franchi l'enclos
Où d'humbles croix , d'humbles fleurs , tout retrace
D'objets aimés l'invisible repos.
Sur une tombe , à genoux , sans haleine ,
André s'étend , l'enferme dans ses bras ;
Puis , avec un accent que l'on devine à peine ,
Il se lève en criant : « Ma mère ! tu viendras ! »
Mais épuisé par cet élan pénible ,
Cachant ses yeux dans l'herbe du tombeau ,
André s'endort comme un enfant paisible ,
Qu'a réveillé quelqu'importun flambeau.

Vous que je ne hais plus , car vos yeux sont humides ,

Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides ?

Oui, croyez-moi, le cœur survit à la raison :

C'est là que se retire un reste de lumière

Qui doit échapper à la terre :

Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison !

O mes jeunes amis, prenez bien sa défense !

Nés sur le même sol, charmez sa longue enfance ;

Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois !

Enfans, ne raillez plus ses naïves chimères ;

Éveillez sur son sort la pitié de vos mères ;

Et, quand je serai loin, rappelez-lui ma voix :

Cette voix triste est douce à l'indigent timide ;

Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.

Vous-mêmes, croyez-moi, souvent un humble guide

Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur.

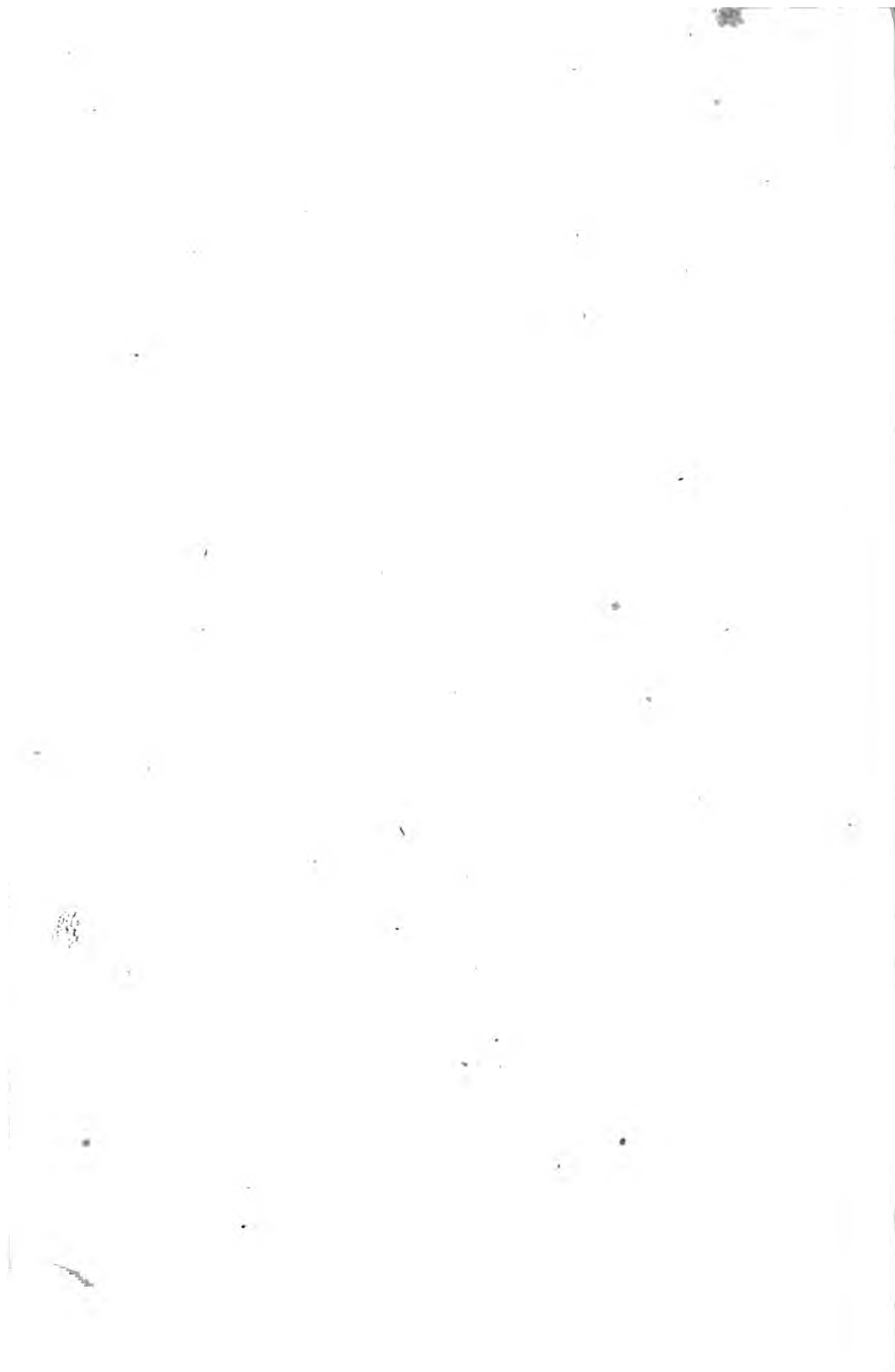
Qui ne veut le bonheur ? L'homme, dès qu'il respire,

Le demande au breuvage à ses lèvres promis :
Plus tard il le demande à des songes amis ;
Hélas ! il le demande encor quand il expire !


André l'attend aussi : comme un frêle arbrisseau ,
Jeté sur un terrain aride ,
Sous l'ardent soleil qui le ride ,
Attend la fraîcheur du ruisseau ;
Sa jeunesse se fane et tombe
Sans éclat , sans sève , sans fruit ;
Et , loin du monde et loin du bruit ,
André l'attend sur une tombe !



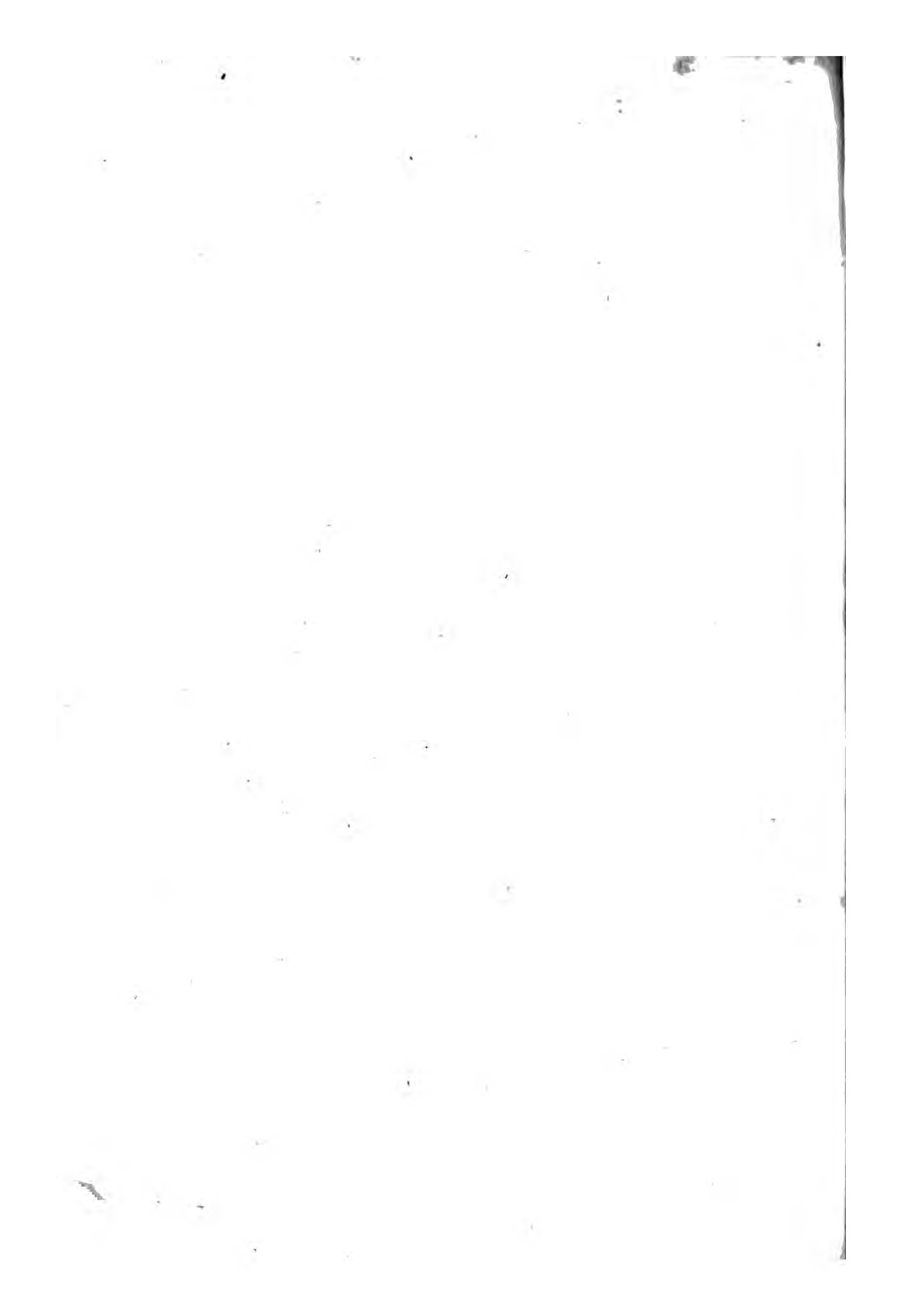
REGRET.



REGRET.

 ES roses de Lormont la rose la plus belle ,
Georgina , près des flots nous souriait un soir :
L'orage , dans la nuit la toucha de son aile ,
Et l'Aurore passa triste , sans la revoir !

Pure comme une fleur , de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure , on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver ; c'est vivre trop de temps !



LE
RETOUR CHEZ DÉLIE.

LE
RETOUR CHEZ DÉLIE.



'EST ici..... Pardonnez, je respire avec peine ;
Mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir ;
Ici, tous mes secrets vous cherchèrent un soir :
Oh ! que de souvenirs un souvenir ramène !
O mémoire du cœur, vous garde-t-on toujours ?
Oui, le temps fane en vain les roses sur nos têtes ;
Le temps éteint toutes les fêtes ;
Il n'éteint pas tous les amours !

Trois étés de ces bois ont embaumé l'ombrage,
Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,
Je n'emportai que le triste courage,
En pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence ;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers :
Hélas ! quand l'aquilon souffle avec violence,
L'alcyon qui s'envole est morne sur les mers.
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée ;
Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,
D'avance je traînais les maux qui m'attendaient ;
Et, quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

Que les bords étrangers sont froids pour la souffrance !
En vain de doux regards y plaignaient ma langueur ;
En vain !... Tous les regards importunent le cœur,
Quand on n'y voit plus l'espérance.

Quel attrait déchirant me fait donc revenir ?.....

Ah ! ne le nommez pas ! Souffrez que ma tristesse ,
Qui ne veut rien du temps , mais qui craint sa vitesse ,
S'arrête sur un souvenir.

C'est vous ! je vous revois , toujours belle , **Délie** !
De mes siècles de pleurs à peine un seul moment
Semble avoir dans son vol touché ce front charmant ,
Et du Dieu qui me hait vous êtes embellie.

Pour fixer le bonheur avez-vous un secret ?

Ne pouvez-vous pas me l'apprendre ?

Je croyais !..... Du bonheur ce que j'ai su comprendre ,
C'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus : en recevant la vie ,
De tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour ;
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour.
A quelque chère idole en tous temps asservie ,
Je tombais à genoux pour adorer des fleurs ;

Je me vouais surtout à la plus solitaire ;
Elle me semblait triste, et je sentais des pleurs
S'échapper de mon sein. Aimante avec mystère,
Je courais raconter à quelque humble arbrisseau
Ce que j'avais souffert du tourment de l'étude ;
Comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,
Quand mes heures coulaient au bruit d'un frais ruisseau.
Qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence
 Qui ne m'apprenaient qu'à frémir !
Que Dieu me semblait grand, dans cet espace immense
 Où je n'entendais rien gémir !
Le timbre dont l'horloge éveillait mes alarmes,
La leçon monotone et les regards grondeurs,
Et le livre muet imbibé de mes larmes,
Soleil ! tout se perdait dans tes pures splendeurs !
Dérobée en furtive aux sévères entraves
De l'école où tremblaient mes compagnes esclaves,
J'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,

Je répondais..... à qui? je ne le savais pas ;
Mais un intime accent, toujours, toujours le même,
Me suivait, me parlait, me répétait : « Je t'aime ! »
Et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu,
« Je t'aime ! » était le mot que j'avais répondu.

Ne riez pas, Délie ! écoutez ! de ma mère
Ayez pour un moment l'indulgente pitié ;
Elle ne riait pas de cette sève amère
Qui de son tendre fruit consumait la moitié.
Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée
Mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret :
Peut-être sa pitié, sur mon ame attachée,
Reconnaissait son ame où veillait un regret :
Car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance,
Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps ;
S'il mourait, à mon existence
Un doux ombrage, un charme, allait manquer long-temps.

Et je ne chantais plus : sa verdure fanée
Ornait mon front pensif aux jeux bruyans du soir :
Ce n'étaient plus mes jeux ; de leurs cris consternée ,
J'allais près de ma mère et languir et m'asseoir ;
Et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse ,
Disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.
Cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Jugez quand ce fut lui ! quand j'entendis sa voix ,
Cet accent retrouvé ! Que suis-je devenue ,
Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue ,
Tous mes rêves épars ressaisis à la fois ?
J'osai me croire aimée : alors toute la terre
Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.
Pour écouter long-temps je sus long-temps me taire ,
Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :
J'osai le soutenir, et je perdis mon ame ;

Je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien ;
L'univers, c'était lui ; lui m'appela son bien ;
Et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours !
Rien n'a changé..... que lui, dans ce touchant asyle !
C'est le même parfum qui court dans l'air tranquille !
Cette lampe y brûle toujours !

O Délie ! est-ce là que j'ai souri moi-même
A l'objet adoré que m'offrait ce miroir ?
Qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime !
Ce portrait qui se ment, quel bonheur de le voir !
Jemarche où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte !
Que de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,
Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous !
Mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,
Ces parfums, ces flambeaux, ces brillantes couleurs,

Ces contrastes de mes douleurs,
Ces messages rians qu'à vos pieds on envoie,
Tout parle, tout s'empreint d'une alarmante joie,
Et mon cœur... oui, mon cœur entend qu'il va venir :
Cruelle ! et vous vouliez encor me retenir !
Vous me trompiez..... Adieu. Votre main caressante
Ne m'enchaînera plus : je suis libre aujourd'hui.

En me réunissant à lui,
Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente ?
Je n'ai donc pas souffert ? Regardez-moi. L'amour
N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,
Un lien sans devoir égarant le jeune âge,
Qu'il brise et reprend tour à tour ?
Je ne sais ; mais adieu. Fièvre autant que sensible,
Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
J'ai fui ; laissez-moi fuir. Quoi ! pour cet inflexible,
C'est vous qui me priez !

« Il le veut, dites-vous. » Il veut ! toujours le même :
Voilà comme il régnait sur mes esprits confus ;
J'obéissais toujours ; mais je disais . « Il m'aime !
« Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus ? »
Que veut-il ? Mon bonheur ? eh ! bien , je suis heureuse ;
Je suis calme , je suis..... voyez ! je vis encor.
Dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort :
Ménagez bien son ame ; elle est si généreuse !

Et si vous me nommez , choisirez-vous l'instant
Où quelque objet nouveau , brillant et sous les armes ,
Fera battre et rêver son cœur déjà content ,
Pour dire : « Elle est partie ! Oh ! que j'ai vu de larmes ! »
Si c'est lui qu'il faut plaindre , enfin , je le plaindrai ;
Mais , je le sens , jamais je ne le reverrai.

Le revoir ! ô terreur ! l'entendre ! lui répondre !
Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort ;

Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord !
Balbutier son nom, m'égarer, me confondre !

Le revoir ! ô douleur ! sans joie, à mon retour,
Interroger mes traits oubliés dans l'absence,
Et peut-être un moment douter, en ma présence,
S'il m'a connue un jour !


Non ; laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même
Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime.
Ah ! je ne le hais pas, je ne sais point haïr ;
Mais, laissez-moi douter..... mais laissez-moi m'enfuir.



ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE

oi que l'on plaint, toi que j'envie,
Indigente de nos hameaux,
Toi dont ce chêne aux vieux rameaux
N'a pas vu commencer la vie ;

Toi qui n'attends plus des mortels
Ni ton bonheur, ni ta souffrance ;
Toi dont la dernière espérance
S'incline aux rustiques autels ;

Toi que dans le fond des chaumières
On appelle , avant de mourir,
Pour aider une ame à souffrir
Par ton exemple et tes prières ;
Oh ! donne-moi tes cheveux blancs ,
Ta marche pesante et courbée ,
Ta mémoire enfin absorbée ,
Tes vieux jours , tes pas chancelans ,
Tes yeux sans lumière , sans larmes ,
Assoupis sous les doigts du temps ,
Miroirs ternis pour tous les charmes
Et pour tous les feux du printemps ;
Ce souffle qui t'anime à peine ,
Ce reste incertain de chaleur ,
Et qui s'éteint de veine en veine ,
Comme il est éteint dans ton cœur.

Prends ma jeunesse et ses orages ,

Mes cheveux libres et flottans ;
Prends mes vœux que l'on croit contens ;
Prends ces doux et trompeurs suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs ,
Ce triste éclat qui m'environne ,
Et cette fragile couronne
Qu'on attache en vain sur mes pleurs !

Changeons d'ame et de destinée ;
Prends, pour ton avenir d'un jour,
Ma jeune saison condamnée
Au désespoir d'un long amour !

Ah ! si cet échange est possible ,
Que toi seule, à mes vœux sensible ,
Au Temps me présente pour toi ;
Qu'il éteigne alors sous son aile
Une image ardente et cruelle

Qui brûle et s'attache sur moi.

Que ces flots, ces molles verdure,
Ces frais bruissements des bois
N'imitent plus, dans leur murmure,
Les accens d'une seule voix !
Que pour moi, comme à ton oreille
Que rien n'émeut, que rien n'éveille,
Le souvenir n'ait point d'échos,
L'ombre du soir point de féerie ;
Que les ruisseaux de la prairie
Ne me soient plus que des ruisseaux !

**Que, semblable à la chrysalide,
Qui sous sa froide et sombre égide
Couve son destin radieux,
Demain, sur des ailes de flamme,
Comme l'insecte qui peint l'ame,**

J'étende mon vol vers les cieux!.....

Mais tu regagnes sans m'entendre
Le sentier qui mène au vallon ;
Insensible aux cris d'un cœur tendre,
Comme aux soupirs de l'Aquilon,
Tu n'écoutes plus de la terre
Le bruit, les plaintes, ni les chants ;
Et, sur ton chemin solitaire,
Inutile même aux méchants
Qui me suivent d'un pas agile,
Toi, dans ces incultes séjours,
Tu dérobes ton pied d'argile
Aux pièges où tombent mes jours !

Suis ta route, vieille bergère ;
En glanant l'aride fougère ,
Debout encor sous ton fardeau,

Sans craindre une voix importune ,
Bientôt ta paisible infortune
Cheminera sur mon tombeau.



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.



QUAND le fil de ma vie (hélas , il tient à peine !)
Tombera du fuseau qui le retient encor ;
 Quand ton nom , mêlé dans mon sort ,
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine ;
Quand une main fidèle aura senti ma main
 Se refroidir sans lui répondre ;
Quand mon dernier espoir , qu'un souffle va confondre ,
 Ne trouvera plus ton chemin ;
Prends mon deuil : un pavot , une feuille d'absynthe ,

Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur !
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur ;
Je t'en prie : un printemps ! cette espérance est sainte !
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;
Va ! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,
Et je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse ;
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.
Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,
Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour ;
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie ;
Dis-leur qu'amour est triste, ou le devient un jour ;
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première ;

Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !
Invente un doux symbole où je me cacherai ;
Cette ruse entre nous encor..... c'est la dernière.

Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs ,
Tu trouvas sans défense une abeille endormie ;
Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie ;
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.
Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée ,
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée ,
Dis-leur, si tu le peux , ton empire sur moi.

Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être ,
Pour te suivre elle fit des efforts superflus ;
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître ,
Au milieu des parfums tu ne la trouvas plus ;
Que ta voix , tendre alors , ne fut pas entendue ;

Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours ;
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue ;
Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours !

Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir
Ces fleurs ; et qu'à travers les plus brillantes scènes,
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Ils riront : que t'importe ? Ah ! sans mélancolie,
Reverras-tu des fleurs retourner la saison ?
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :
Quand tu ne l'aimas plus il fit mal à ma vie.

Enfin , l'été s'incline, et tout va pâlissant :
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,
Beau comme un soleil pur, sur un front innocent :
Là-bas..... c'est ton regard ! il retient à la terre !

LA
VALLÉE DE LA SCARPE.

LA
VALLÉE DE LA SCARPE.



Mon beau pays, mon frais berceau,
Air pur de ma verte contrée,
Lieux où mon enfance ignorée
Coulait comme un humble ruisseau !
S'il me reste des jours, m'en irai-je, attendrie,
Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs ;
Replonger tous mes ans dans une rêverie
Où l'ame n'entend plus que ce seul mot : « Patrie ! »

Et ne répond que par des pleurs ?
Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,
Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté ?
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité ?
Entendrai-je au rivage encor cette harmonie,
Ce bruit de l'univers, cette voix infinie,
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois
Comme un peuple lointain répondant à ma voix ?

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre
Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,
O mon premier miroir ! ô mon plus doux soleil !
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre !
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur :
Dans son doux souvenir un moment reposée,
Elle passe à mon ame ainsi que la rosée
Passe au fond d'une fleur ;

D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne ;
Pour la goûter en paix le temps se meut à peine ;
Non , ce n'est pas la nuit, non , ce n'est pas le jour ;
C'est une douce fée , et je la nomme : Amour !
C'est l'heure où l'ame en vain détrompée et flétrie
Rappelle en gémissant l'ame qu'elle a chérie.
Oh ! qui n'a souhaité redevenir enfant !
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent !
Mais comme un jeune oiseau, né sous un beau feuillage,
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,
Supposait à sa vie un printemps éternel,
Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,
J'ai vu tomber la feuille , au vert pur et joyeux,
Dont le frémissement plaisait à mon oreille ;
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille :
Le temps , déjà le temps a-t-il touché mes yeux ?

Du moins , là-bas , dans l'ombre , où par lui tout arrive,

Si mes pas chancelans tombent avant le soir,
Il est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguères l'on vint jouer avec l'espoir.
Là, de la vague enfance un regret qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout-à-coup se réveille ;
Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui ;
On tend les bras , on pleure en passant devant lui !

Ce tendre abattement vous saisit-il , mon frère,
Le soir , quand vous passez près du seuil de mon père ?
Croyez-vous voir mon père assis , calme , rêveur ?
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là , ma sœur ! »
Eh bien ! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines ;
Peignez-moi vos plaisirs , vos jeux , surtout vos peines.
Dans l'église isolée... où tu m'as dit adieu ,
Mon frère , donne encor à l'aveugle qui prie :
Dis que c'est pour ta sœur ; dis , pour ta sœur chérie ;
Dis que ta sœur est triste , et qu'il en parle à Dieu !

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
Respire-t-il encore à travers les barreaux ?
Partage-t-il toujours avec la tourterelle
Son pain , qu'avaient déjà partagé ses bourreaux ?
Cette fille de l'air, à la prison vouée ,
Dont l'aile palpitante appelait le captif,
Était-ce une ame aimante au malheur envoyée ?
Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif ?
Oui ; si les vents du nord chassaient l'oiseau débile ,
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir ;
De l'espace désert voyageur immobile ,
Il oubliait de vivre ; il attendait l'espoir.
Car toujours jusqu'au terme où nous devons atteindre ,
Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain ,
Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre ,
Comme un rayon qui part d'une immortelle main.

Et lui, voit-il encor la froide sentinelle

Attachée en silence au cercle de ses jours ?
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle ?
Sur ces rêves troublés veille-t-elle toujours ?
Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre
Les fleurs ?... Libre du moins , toi , tu les cueilleras !
Oh ! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre ,
Étonnés qu'un enfant vînt lui tendre les bras !
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées ;
Je les voyais trembler, pâles et décharnées :
Au poids de tant de fer joignait-il un remord ?
Est-il heureux enfin ? est-il libre ? est-il mort ?
Que j'ai pleuré sa vie ! ô Liberté céleste !
Sans toi , mon jeune cœur étouffait dans mon sein ;
Je t'implorais au pied de ce donjon funeste.
Un jour... as-tu , mon frère , oublié ce dessein ?
De la déesse un jour tu me montras l'image :
O Dieu ! qu'elle était belle ! Arrivais-tu des cieux ,
Liberté , pour ouvrir et pour charmer les yeux ?

Dans nos temples d'alors on te rendait hommage ,
Partout l'encens , les fleurs , l'or mûri des moissons ,
Les danses du jeune âge et les jeunes chansons ,
Partout l'étonnement , le doux rire des Grâces ,
Partout la foule émue à genoux sur tes traces !

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier ,
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue ;
Te demander pourquoi, dans nos champs revenue ,
A bénir ton retour il était le dernier :
Doux crime d'un enfant ! clémence aventureuse !
Je t'aime, un jour entier tu m'as rendue heureuse !
Toi dont le cœur naïf y prêta du secours ,
Mon frère , dans mes vœux reconnais-moi toujours .
Que jamais sur ta vie une grille inflexible
N'étende son voile de fer !
Sois libre ; et que le sort content, s'il est possible ,
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert !

On m'arrêta fuyante ; et, craintive, à ma mère
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.
O mère ! trop heureuse encor de me revoir,
Sa tremblante leçon ne me fut point amère ;
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage, et jamais ta souffrance,
Vieux captif ! et jamais ton doux nom, Liberté !
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère ! et ton beau rêve envolé, belle France !
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir ?
« Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.
« Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :
« Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir,
« Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,
« Livrée à des regrets que vous ne savez pas,
« Sous le toit déserté, faible et traînant vos pas,

« Trop tard vous seriez revenue.

« Vos yeux à peine ouverts égareront vos jours ,

« Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille , est un ange qui vole ;

« Pour l'arrêter long-temps la terre est trop frivole ;

« Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur ;

« Elle étouffe en un temple , et sa puissante haleine ,

« Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine ,

« Rafraîchit en passant le front du laboureur.

« On dit qu'elle descend rapide , inattendue ;

« Que son aile sur nous repose détendue....

« Hélas ! où donc est-elle ? en vain j'ouvre les yeux ;

« En vain , dit-on : « Voyez ! » Je ne la vois qu'aux cieux .

« Loin, bien loin des palais , au toit du pauvre même ,

« Où l'on travaille en paix, où l'on prie , ou l'on aime ,

« Où l'indigence obtient une obole et des pleurs ,

« La Déesse en silence aime à jeter ses fleurs ;

« Les fleurs tombent sans bruit, et de peur de l'envie,
« On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »
« Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :
« Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. »



A MES SOEURS.

A MES SOEURS.



'ÉTAIS enfant, l'enfance est écouteuse ;
Sur notre beau navire emporté par les vents ,
Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvans ,
Les vieux marins charmaient la route aventureuse ;
Le soir sous le grand mât circulaient leurs récits :
Je n'avais plus de peur alors qu'entr'eux assis
Des voyages lointains ils commençaient l'histoire.
Ils ne mentaient jamais , je veux toujours le croire ;
Et , quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots ,

On appelait en vain, parmi les matelots,
Un jeune passager dont la vue attentive
Poursuivait tristement la vague fugitive :
On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,
Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau, bondissant sous ses voiles,
Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,
En regardant s'ouvrir ce sillage éclatant,
Je disais : Conduit-il au bonheur qui m'attend ?
Je croyais qu'une fée, en épurant les ondes,
Pour tracer au navire un lumineux chemin,
Brûlait des lampes d'or sous les vagues profondes ;
Et moi, pour l'en bénir je lui tendais la main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide
Errait, sans se mouiller, dans son palais humide ;
Je voyais son front calme orné de diamans,

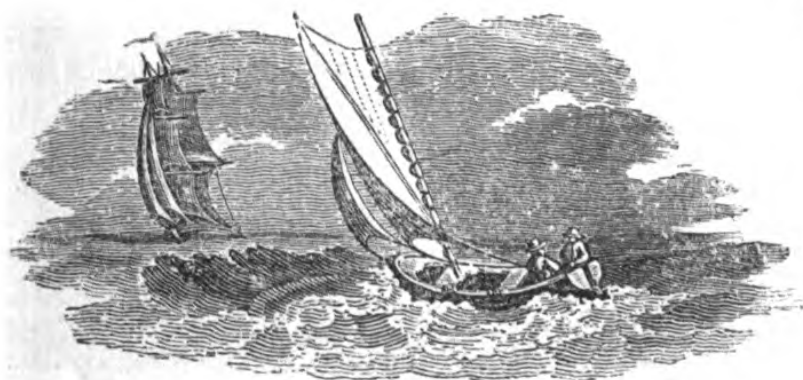
Et dans le frais cristal glisser ses pieds charmans.
Je tressaillais de crainte, et de joie et d'envie ;
J'aurais voulu près d'elle aller passer ma vie ;
Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,
Pour m'endormir, ma mère enchantait de sa voix !
Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine
D'un talisman secret avait doté mon sort ;
Peut-être que des flots elle était souveraine,
Et que ses doux regards me protégeaient encor...
Un soupir dissipa la scène de féerie :
Le jeune homme sur l'onde était aussi penché ;
Je me souvins alors que je l'avais cherché,
Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie ;
Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots,
Et les récits du soir charmaient les matelots.

« Viens, lui dis-je, on t'attend. Vois ! la mer est tranquille ;
Il faut conter : pourquoi ne parles-tu jamais ?

Des joyeux passagers quelle douleur t'exile ?
Pleures-tu ton pays ? eh bien ! si tu l'aimais,
Viens-en parler long-temps. Moi, j'ai quitté la France,
Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.
Vois-tu : le même ciel nous aime et nous conduit ;
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit ;
Sa lueur au navire annonce un vent prospère,
Et moi, je reverrai la maison de mon père !
Toi, n'as-tu pas un père ? et n'est-ce pas pour lui
Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui ?
Ne pleure plus. Écoute ! on chante au bruit des ondes !
Que cet air est charmant ! c'est un écho français ;
Dans nos humbles vallons que je le chérissais !
Viens l'apprendre : il t'appelle, il faut que tu répondes.»
Et le jeune inconnu, moins farouche à ma voix,
Vint au cercle conteur prendre place une fois.

Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie :

C'est un songe du cœur, il survit au reveil.
Si le charme en pouvait deux fois être pareil,
Mes sœurs, je vous dirais, dans sa mélancolie,
Ce songe, qu'en parlant j'écoute encor tout bas;
Mais il est des accens que l'on n'imite pas!



UN JOUR DE DEUIL.

UN JOUR DE DEUIL.

UNE MÈRE.



RENTRONS, mes chers enfans; de la foule éplorée
Laissons les flots émus s'écouler loin de nous ;
D'une grande douleur je me sens déchirée ;
Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

L'ENFANT.

Que d'hommes, ô ma mère, ont passé tout à l'heure !
De la même tristesse ils paraissaient souffrir.
D'où vient que tout le monde pleure ?
Est-ce un roi qui vient de mourir ?

LA MÈRE.

C'est un homme, ô mon fils ! un génie adorable,
L'amour d'un peuple immense et son plus ferme appui ;
C'est de tout notre espoir la perte irréparable ;
C'est notre gloire éteinte, elle était toute en lui.

L'ENFANT.

O ma mère !

LA MÈRE.

O douleur ! ô lugubre journée !
Voyez-vous, mes enfans, la cité consternée ?
Tout un peuple en cortège, et tous nos toits en deuil,
Et tous ces bras unis pour porter un cercueil ?

L'ENFANT.

Nous ne les voyons plus !

LA MÈRE.

Non ; sous de sombres voiles
La nuit comme la mort le dérobe à nos yeux ;
Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles,

Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.
Ainsi des rois de l'air les cohortes hardies
Ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté ;
Impatient des cieux et de la liberté,
Si la foudre a brûlé ses ailes agrandies ,
Il tombe, et, d'un long cri proclamant leur douleur,
Les bataillons troublés s'abattent, se confondent ;
Des échos orageux les soupirs leur répondent,
Et le deuil de la terre encense leur malheur.

Comme elle a retenti cette mort éloquente !
Quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir ?
Quelle calamité frappante !
Quel courage assez dur pour ne la point sentir ?
Inclinez-vous, priez devant cette ombre auguste !
Tous ses jours sont écrits dans ce funeste jour.
Ah ! jugez si sa voix était la voix du juste,
Puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour !

L'ENFANT.

Vous l'avez donc connu?

LA MÈRE.

Jamais de sa présence

Mes regards attendris n'ont goûté la douceur ;

Il attirait, absent, notre reconnaissance,

Et de son nom lui seul ignorait la splendeur.

Au sein de sa gloire éclatante

Son ame n'était pas contente ;

Il n'obtenait jamais ce qu'imploraient ses vœux.

Ses vœux étaient si purs ! son ame était si belle !

L'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle !

Esprit d'un meilleur monde, il va nous plaindre aux cieux.

L'ENFANT.

Mère, étiez-vous moins pauvre ?

LA MÈRE.

Oui ! j'avais l'espérance ;

J'en palpétais pour vous, pour notre belle France ;

Enfans ! je vous voyais libres dans l'avenir.
Il n'est plus, rien n'est plus ; qu'allez-vous devenir ?

L'ENFANT.

Pour qui faut-il prier ?

LA MÈRE.

Pour ceux qui lui survivent,
Ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent ;
Pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui ;
Pour sa moitié mourante et qui n'a plus d'appui !

Vous l'avez vu passer sur un plus beau rivage (1) :
De ses jours courageux prolongeant les hasards,
Il allait d'un ciel pur essayer les regards ;
Oh ! rappelez-vous bien les traits de son visage !
La pâleur de son front faisait déjà frémir
Tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.

¹ Passage du général Foy à Bordeaux.

Sur ses pas chancelans quelle foule empressée !
Que d'amour ! Sa grande ame en était oppressée.
N'oubliez pas ce jour, le plus beau de vos jours ;
Nourrissez-en mes pleurs , et parlez-m'en toujours !

L'ENFANT.

Toujours je m'en souviens, ma mère ; sur la rive,
Mon père qui courait m'élevait dans ses bras ;
L'homme qu'on adorait n'avait point de soldats,
Il avait ses enfans, et l'on criait : « Qu'il vive !
Qu'il vive ! il est l'ami du pauvre vertueux ! »
Moi, je criais aussi ; car je voyais ses yeux
Répondre avec douceur à ces ames contentes
Qui jetaient devant lui leurs clameurs éclatantes.
On suivit son navire, on le couvrit de fleurs ;
Il détourna ses yeux comme en cachant des pleurs.
Partout des chants français appelaient son sourire :
Son sourire était triste ; il paraissait nous dire :
« Adieu ! vos vœux bientôt me seront superflus. »

Ma mère! et c'est donc lui que je ne verrai plus?

LA MÈRE.

Pour la dernière fois la France l'environne.
Riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi;
Le méchant devant lui recule avec effroi,
Devant lui le bonheur effeuille sa couronne.
Du haut d'un char léger tristement descendus,
Pâlissans sous les fleurs qui brillaient sur leur tête,
De jeunes fiancés ont oublié leur fête,
Et dans le deuil public ils marchent confondus.

Que sur tous, à cette heure, une femme est à plaindre!

Quel lien glorieux se brise dans son cœur!

Que de femmes naguère enviaient son bonheur,

Et que le bonheur est à craindre!

Dans sa gloire funèbre, oh! qu'elle doit souffrir!

Au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée:

C'est là que, gémissans, ses enfans l'ont cherchée;

C'est là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

L'ENFANT.

Ils sont donc orphelins ?

LA MÈRE.

On le voit à nos larmes.

Sur son corps immobile on a posé ses armes,
Ses armes que pour nous Dieu guida tant de fois,
Avant qu'en ses discours Dieu répandît sa voix.

L'ENFANT.

Ses enfans ! ses enfans !

LA MÈRE.

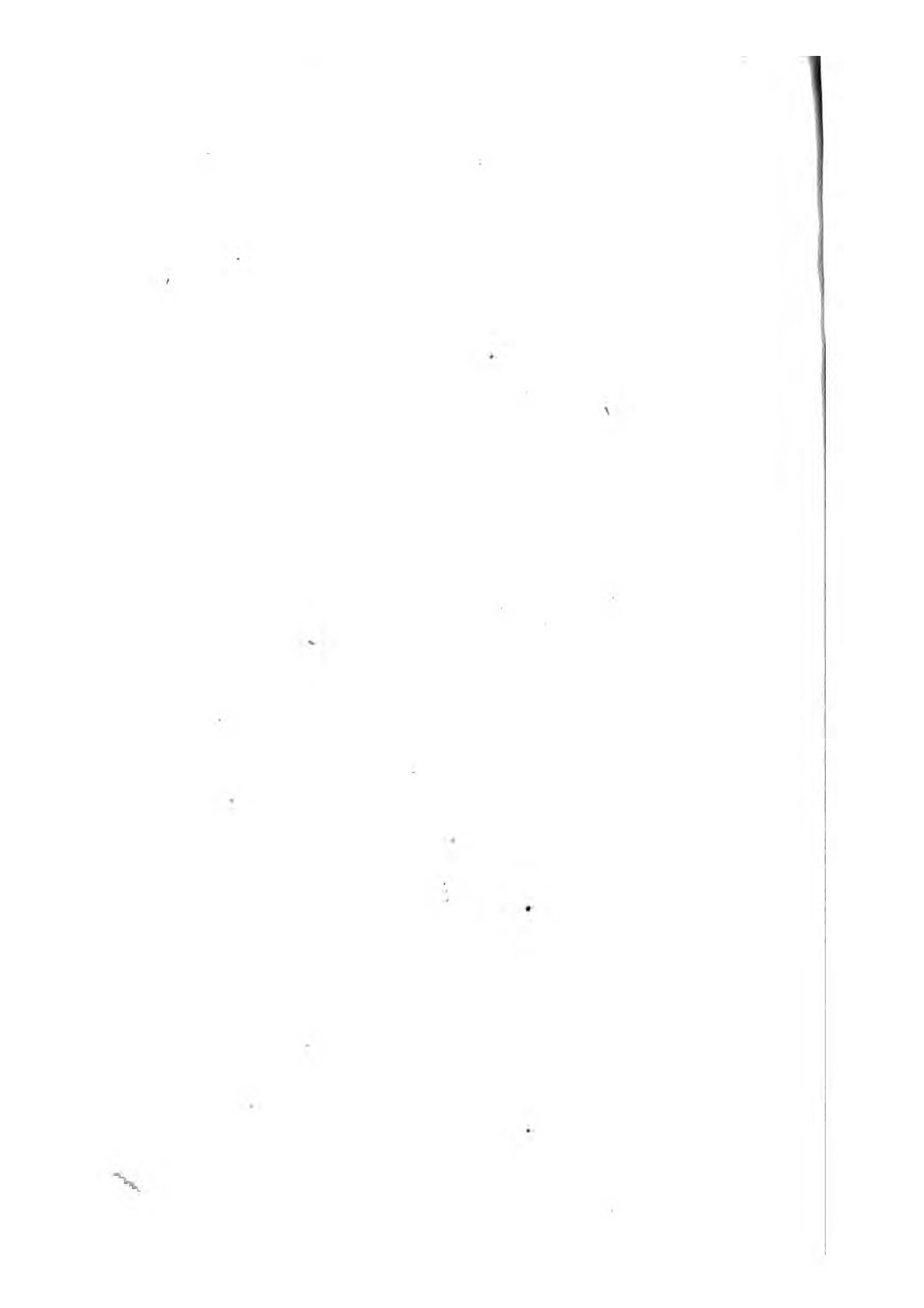
La France est leur égide ;

Elle couve en son sein ces fruits faibles encor ;
Ils n'ont que des lauriers, leur patrie et point d'or.
L'ami du peuple est pauvre, et sa gloire est rigide.
Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs ;
L'offrande jaillira d'une source innocente ;

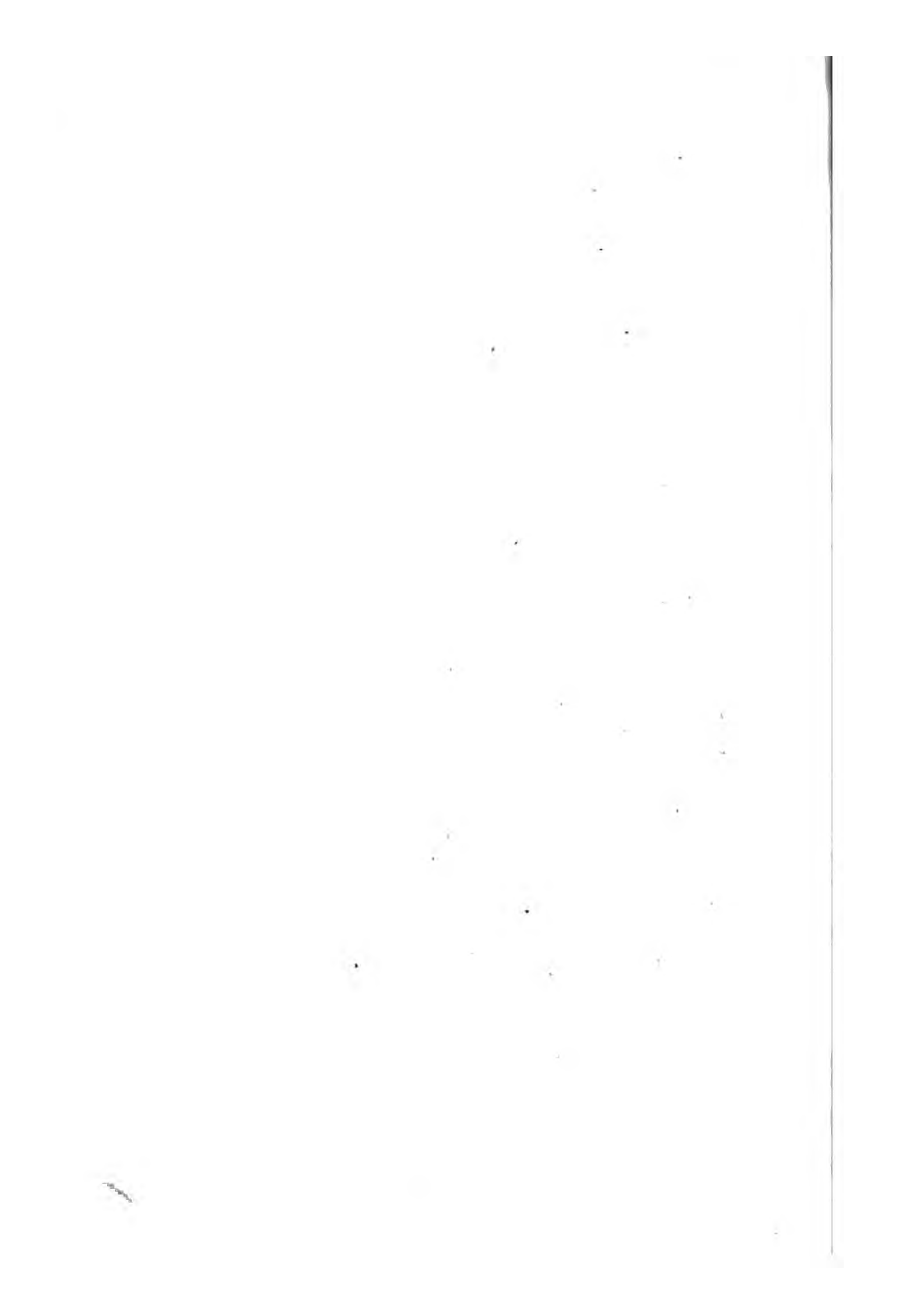
Et la France reconnaissante

N'a point de stériles douleurs.





LE PETIT OISELEUR.



LE PETIT OISELEUR.

CONTE D'ENFANT.

LA MÈRE.



Vous voilà bien riant, mon amour ! quelle joie !
Comme un petit chasseur, traînez-vous quelque proie ?
Sous ce fragile osier cachez-vous un trésor ?

L'ENFANT.

C'est un oiseau du ciel ; il a des plumes d'or.
Il reposait son vol au bord de la fontaine ;
J'ai retenu long-temps mes pas et mon haleine ;
Quand il a secoué son plumage plein d'eau,

J'ai saisi ses ailes mouillées,
Et le voilà blotti dans les fleurs effeuillées.
Regardez qu'il est bien, ma mère, et qu'il est beau!

LA MÈRE.

Oui, je l'entends gémir.

L'ENFANT.

Non, mère, c'est qu'il chante.

LA MÈRE.

Vous croyez, mon amour? Sa chanson est touchante.

L'ENFANT.

Je crois qu'il est content puisqu'il est dans les fleurs;
Il les aime. Son nid est sous l'amandier rose,
Cet arbre au fruit de lait que la fontaine arrose;
C'est là qu'il dérobaît ses brillantes couleurs.

LA MÈRE.

Y demeurerait-il seul?

L'ENFANT.

Ses enfans sont au gîte :

C'était pour les revoir qu'il se baignait si vite.
Mais je n'ai point de peur, ils ne sauraient bouger;
Ils n'ont pas une plume et n'ont rien à manger.

LA MÈRE.

Que vont-ils devenir?

L'ENFANT.

J'agrandirai la cage;
J'en ferai dans l'hiver un semblant de bocage;
Et j'aurai mille oiseaux qui chanteront toujours.
Que de musiciens pour amuser mes jours!
Quel bonheur de nourrir tant de joyeux esclaves!
A peine ils sentiront leurs légères entraves.
O ma mère! j'y cours.

LA MÈRE.

Arrêtez..... il fait nuit;
Quelque chose de triste entoure ce réduit;
Restez! de noirs soldats les farouches cohortes
Au coucher du soleil ont assailli nos portes.

Ne vous éloignez pas , ne quittez plus mon sein ;
De vous saisir peut-être ils avaient le dessein.

L'ENFANT.

Des soldats ? et beaucoup, ma mère ? et pour me prendre ?

LA MÈRE.

Vous, charme de ma vie, et pour ne plus vous rendre.

L'ENFANT.

Que feront-ils de moi ?

LA MÈRE.

Qui le sait ? Un captif,
Un orphelin, peut-être ; un prisonnier plaintif.

L'ENFANT.

Sauvez-moi !

LA MÈRE.

Priez Dieu, c'est en lui que j'espère ;
Loin de nous les cruels emmènent votre père ,
Ce père, si content quand il vous embrassait !
Ce gardien de vos jours et qui les nourrissait !

L'ENFANT.

Mon père prisonnier !

LA MÈRE.

C'est le roi qui l'ordonne.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'un roi ?

LA MÈRE.

Puissant par l'amour ou l'effroi ,
Un maître s'il punit , presque un dieu s'il pardonne.

L'ENFANT.

Ah ! laissez-moi sortir : je veux parler au roi ,
Mon père va mourir !

LA MÈRE.

Eh quoi ! si jeune encore ,
Savez-vous que l'on meurt loin de ceux qu'on adore ?
Qu'arraché de son toit votre appui va souffrir ?
Que sans la liberté l'on n'a plus qu'à mourir ?
Savez-vous qu'en prison la vie est bien amère ?

L'ENFANT.

Oui, nous mourrons sans vous, et vous mourrez, mamère.
Mais ce roi si méchant, qui l'a mis en courroux ?

LA MÈRE.

Le roi n'est ni méchant ni cruel plus que vous,
Mon fils. Las de ses jeux, il vient troubler les nôtres;
Libre, il a des captifs : n'avez-vous pas les vôtres ?
Dans une chambre étroite il vous renfermera,
Mais vous serez content, car il vous nourrira.
Pourquoi de vos sanglots déchirez-vous mon ame ?
Est-ce à vous, cher coupable, à murmurer le blâme ?
Nous sommes des oiseaux dans ses cages plongés.
Pourquoi de son plaisir serions-nous affligés,
Si, dans ses jeux de roi qu'on a faits légitimes,
De lumière et d'air pur il prive ses victimes ?
Où courez-vous ?

L'ENFANT.

De l'air ! de l'air au prisonnier !

Qu'il respire, ma mère, et qu'il vole, et qu'il vive!
Oiseau, des malheureux que n'es-tu le dernier!
Je ne veux point d'esclave.

LA MÈRE.

O clémence naïve!

Embrassez-moi, mon fils, vous m'arrachez des pleurs :
Soyez libre vous-même, et calmez vos douleurs.
Quoi! jusque dans mes bras votre frayeur palpite!...
Ah! le cœur de l'oiseau palpitait-il moins vite,
Quand votre instinct cruel empêcha son essor?
Enfant, sans vos chagrins quel eût été son sort?
Vous ravissiez l'époux à l'épouse éperdue ;
Elle eût traîné sa plainte, et Dieu l'eût entendue!
Et les petits tout nus, glacés dans votre main,
Auraient péri de froid, de langueur et de faim.

L'ENFANT.

Ah! je n'y songeais pas!

LA MÈRE.

Maintenant tout respire ;
Tout se calme et s'endort.

L'ENFANT.

Et mon père ?

LA MÈRE.

Il soupire,
Comme l'oiseau du ciel un moment arrêté ;
Mais Dieu, qui voit partout, veille à sa liberté.

L'ENFANT.

Le roi le voudra-t-il ? nous rendra-t-il mon père ?

LA MÈRE.

Oui, mon fils ! oui, mon bien ! maintenant je l'espère ;
Oui, s'il a des enfans comme les miens chéris,
Des jeunes supplians il accueille les cris.
Un père a dans le cœur je ne sais quoi de tendre ;
Toutes les voix d'enfant savent s'y faire entendre.

L'ENFANT.

Je veux le voir. Venez ! conduisez-moi vers lui.

LA MÈRE.

Oui , mon amour , demain.

L'ENFANT.

Pas demain , aujourd'hui.

LA MÈRE.

Quoi ! votre chère enfance à cette heure exposée?...

L'ENFANT.

Je veux montrer au roi cette cage brisée ;

Je lui dirai : Voyez ! je fus méchant aussi ;

Je ne le suis plus , Dieu merci !

Au captif innocent j'ai rendu la volée ,

Et sa famille consolée

A cette heure est au nid plus heureuse que nous !

Le même arbre en ses fleurs les couvre et les rassemble :

Chaque famille ainsi doit s'endormir ensemble ,

Et nous venons chercher mon père à vos genoux .

LA MÈRE.

Écoutez!..... par l'appui de quelque voix divine,
On dirait que le roi vous plaint et vous devine ;
Car voici votre père , il a tout entendu :
Enfant! Dieu vous absout, puisqu'il nous est rendu !

UN BRUIT D'AUTREFOIS.

UN BRUIT D'AUTREFOIS.



QUEL bruit ! quel triste bruit s'échappe de la ville ?
Ecoute ! ici, partout il porte la terreur !
On ne rit plus déjà dans ce riant asyle ;
Ce bruit glace la danse, il arrête le cœur.

On dit que loin de nous la liberté s'envole ;
On dit qu'il ne faut plus se taire ni parler ;
Qu'il faut peser trois fois le mot le plus frivole.
Liberté ! comme toi je voudrais m'envoler !

Ce bruit change en froideur l'amitié longue et tendre ;
On s'observe, on se craint, on se fuit sans retour :
Des frères qui s'aimaient ne savent plus s'entendre ;
Juge de sa puissance ! il éteindrait l'amour.

Une larme, une fleur, donnée avec mystère,
Peut nous causer l'exil ; et c'est presque la mort !
Mon Dieu ! s'il ne faut plus ni parler ni se taire,
La pensée innocente aura l'air d'un remord.

On dit qu'au souvenir s'attache la défense :
Hélas ! toutes nos voix vont-elles s'arrêter ?
Oublirons-nous le chant qui berça notre enfance ?
Heureux l'oiseau du ciel ! il peut fuir et chanter.

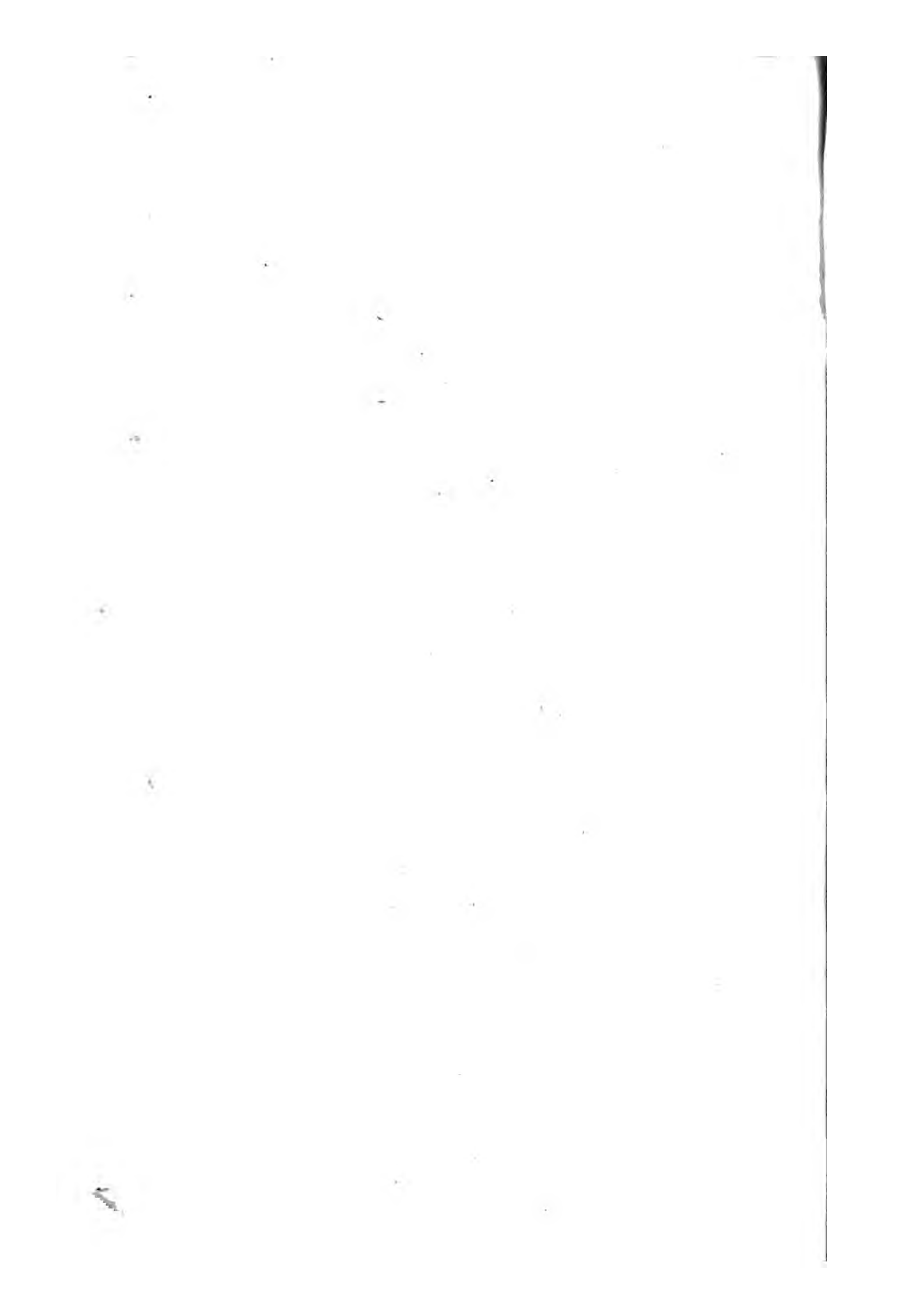
Que je plains les mortels ! que je me plains moi-même !
Sais-tu, veux-tu savoir ce que je deviendrais,
Si l'on me défendait de chanter ce que j'aime ?

J'obéirais un jour, et le soir je mourrais.



LA PREMIÈRE

CAPTIVITÉ DE BÉRANGER.



LA PREMIÈRE

CAPTIVITÉ DE BÉRANGER.



Q uoi, Béranger! quoi! l'ami de la France,
L'Anacréon de nos jours orageux,
Au luth sonore, aux accens courageux,
L'amant aimé d'une jeune espérance,
Il est captif! L'Ange aux mille couleurs,
Qui du poète apportait la couronne,
Le doux printemps qu'un air libre environne,
Au bruit des fers laisse tomber ses fleurs!

De ses baisers la féconde merveille
Va s'épancher sur une terre en deuil ;
Et vainement et la nymphe et l'abeille
De leur ami vont assiéger le seuil !

Il est captif ! Muses , voilez vos charmes !
On l'enchaîna dormant à vos genoux.
Pleurez , enfans , il n'est plus parmi nous :
Il chante encor , mais gardé sous leurs armes.
Qu'a-t-il donc fait ? Quoi ! ces nobles regrets ,
Ces vœux ardents que lui seul ose écrire ,
Au malheur même arrachant un sourire ,
Servent de voile à des complots secrets ?
Ah ! dans ses chants écoutez sa belle ame !
Son innocence éclate en sa gaîté ;
Le temps réserve à ses accords de flamme
Un vaste écho dans la postérité.
Libres alors , vers le juge inflexible

Ils voleront d'amour environnés ;
Le temps dira : « Philosophe sensible,
« Il eut des pleurs pour les infortunés. »

Je les ai vus errans sur l'autre rive ¹,
Rive d'exil au triste souvenir !
De Béranger la muse fugitive,
Y vint, prophète, et parla d'avenir.
Son vol léger, son sourire, ses charmes,
Leur adoucit le sol de l'étranger ;
Car sur son aile, où brillaient quelques larmes,
Elle apportait les chants de Béranger.

Ils l'écoutaient, et leurs regards avides
D'un ciel aimé revoyaient les couleurs ;
Ils s'embrassaient, et dans leurs yeux humides
L'espoir riait au milieu des douleurs :

¹ Bruxelles.

Mais le vieillard qui, loin de sa patrie,
D'un pied tremblant traînait les derniers pas,
Disait tout bas d'une voix attendrie :
« Toi qui me plains, je ne te verrai pas ! »

Voilà son crime, ô juges de la terre ;
Son indigence y versa des bienfaits :
Il consola le banni solitaire,
Et dans ses pleurs on trouve ses forfaits.
Qui ne tressaille au bonheur de les lire ?
Rassurez-vous, on ne peut l'imiter :
Mais il est pauvre ; ah ! laissez-lui sa lyre !
Mais il est triste ; ah ! laissez-le chanter !

Il ne croit pas ce que vous semblez croire ;
Le seul impie a redouté sa voix ;
Dieu lui dit : Cherche ! Il a trouvé la gloire ;
Dieu lui dit : Chante ! Il a chanté ses lois.

Quel vide affreux répond à ma pensée !
Elle ressemble aux vains soupirs des flots ;
Et, fatigué de sa course glacée,
Le temps s'endort couronné de pavots.

Il est captif!... mais quels cris ! quelle joie !
Quelle espérance, et quel dieu nous l'envoie ?
Libre ! est-il libre ? O mes amis, parlez !
Libre ! il est libre ! O mes larmes, coulez !

Et toi, salut ! bruyante renommée :
Tu dis les maux, tu dis aussi les biens ;
Caresse encor mon oreille charmée,
Répète-nous qu'il n'a plus de liens.

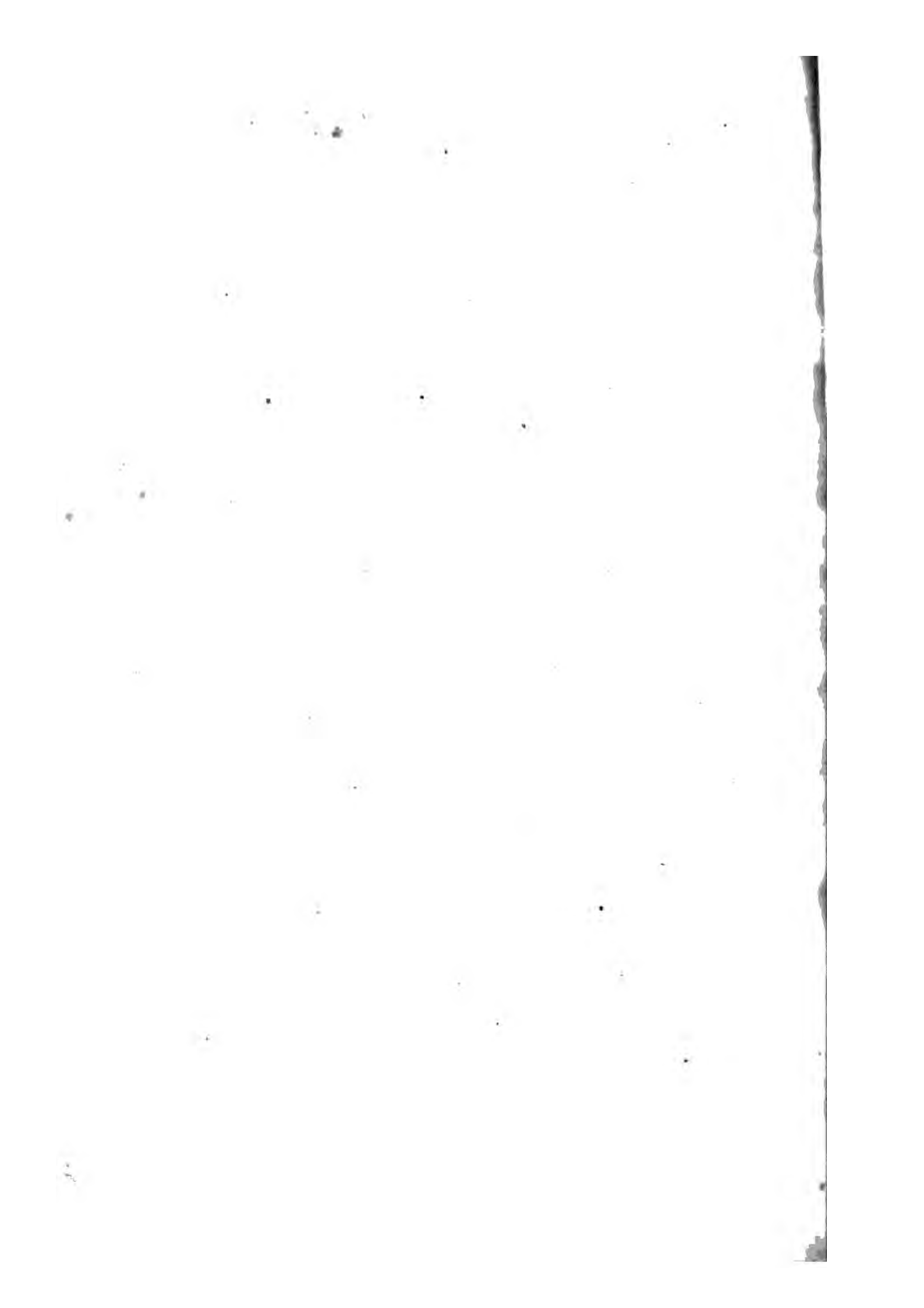
Bonheur à tous ! que le travail s'arrête ;
Jouez, enfans, car c'est un jour de fête ;
Trêve charmante aux maux longs et secrets

Qui de mes mains fait tomber des cyprès.

La vie est belle, ô mes belles compagnes !
Je l'aime encor ; j'aime encor les campagnes ;
J'aime aux fronts purs de riantes couleurs :
Nymphes, dansez ! printemps, jetez des fleurs !



LE MENDIANT.



LE MENDIANT.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.



UN ministre du ciel courbé sous les offrandes
Que la piété riche aux pauvres destinait,
Fier de son lourd fardeau, lentement cheminait,
Pesant les fruits sacrés de ses saintes demandes.

« Mon père ! ayez pitié d'un homme malheureux ,
Lui crie un indigent qui traînait sa misère :
Vous avez recueilli des bienfaits si nombreux !
Vous avez attendri tant de cœurs généreux !

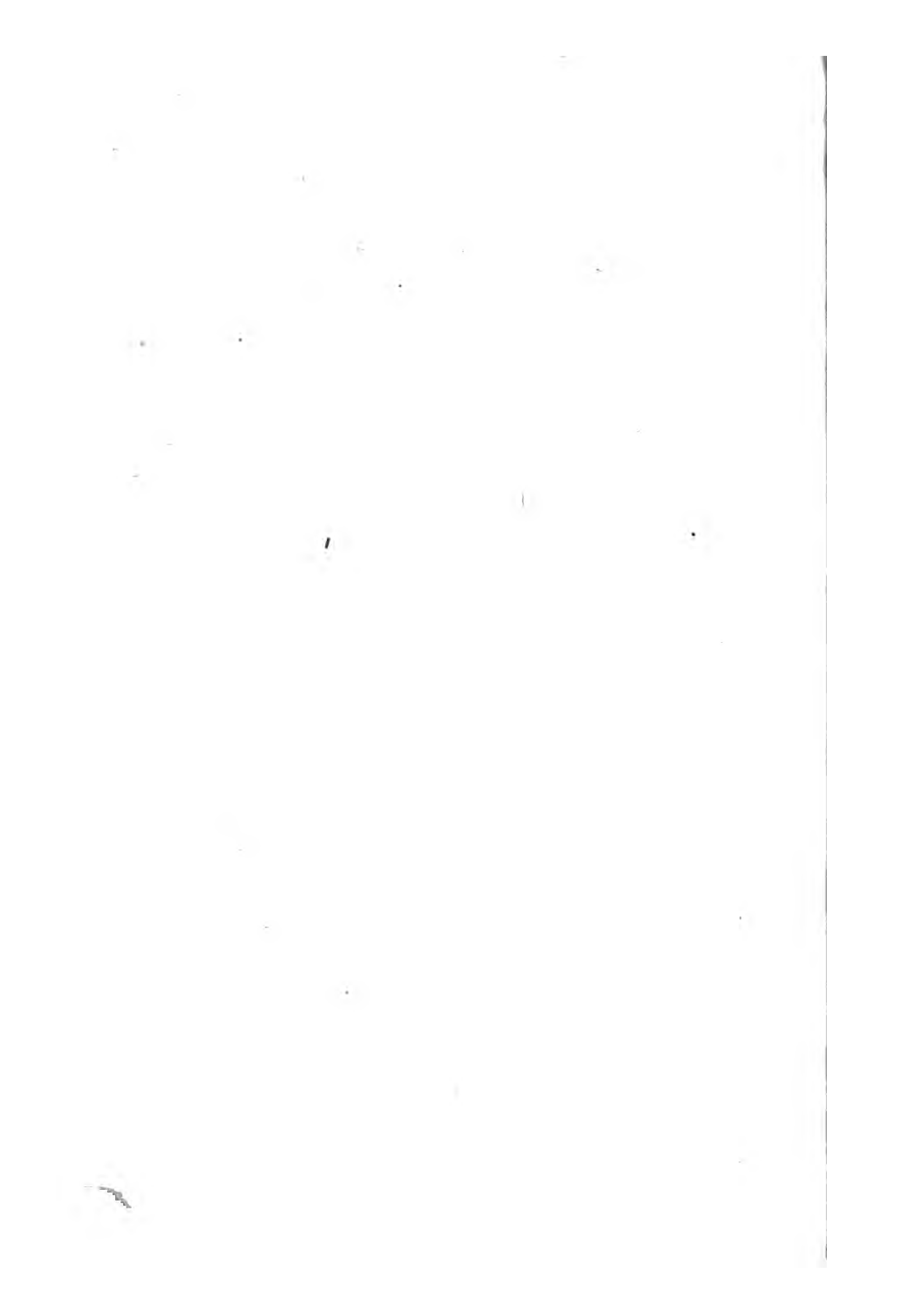
Donnez-moi : votre marche en sera plus légère. »

« Au loin, dit le saint homme, au loin ! Quels sont vos droits
Pour oser aspirer aux aumônes sacrées ?
Ce n'est point aux passans qu'elles sont consacrées ;
Au loin ! je suis en eau : chacun porte sa croix. »

« — Mais, mon père, jemeurs! — Eh bien ! est-ce ma faute ?
Je vous trouve plaisant de vous en plaindre à moi :
Les gueux ont aujourd'hui la prière bien haute !
J'ai mes pauvres ; passez ! Allez servir le roi.
— Mon père, je suis vieux, — Je vous en félicite ;
Vous aurez moins long-temps à souffrir ici-bas.
— Au nom de Dieu ! du pain, mon père ! — Passez vite,
Importun vagabond ! — Je me retire... hélas !
Laissez tomber au moins une céleste aumône
Sur ma faim qu'en passant vous pouviez soulager ;
Vos bénédictions... — Oui, mon fils, Dieu l'ordonne :

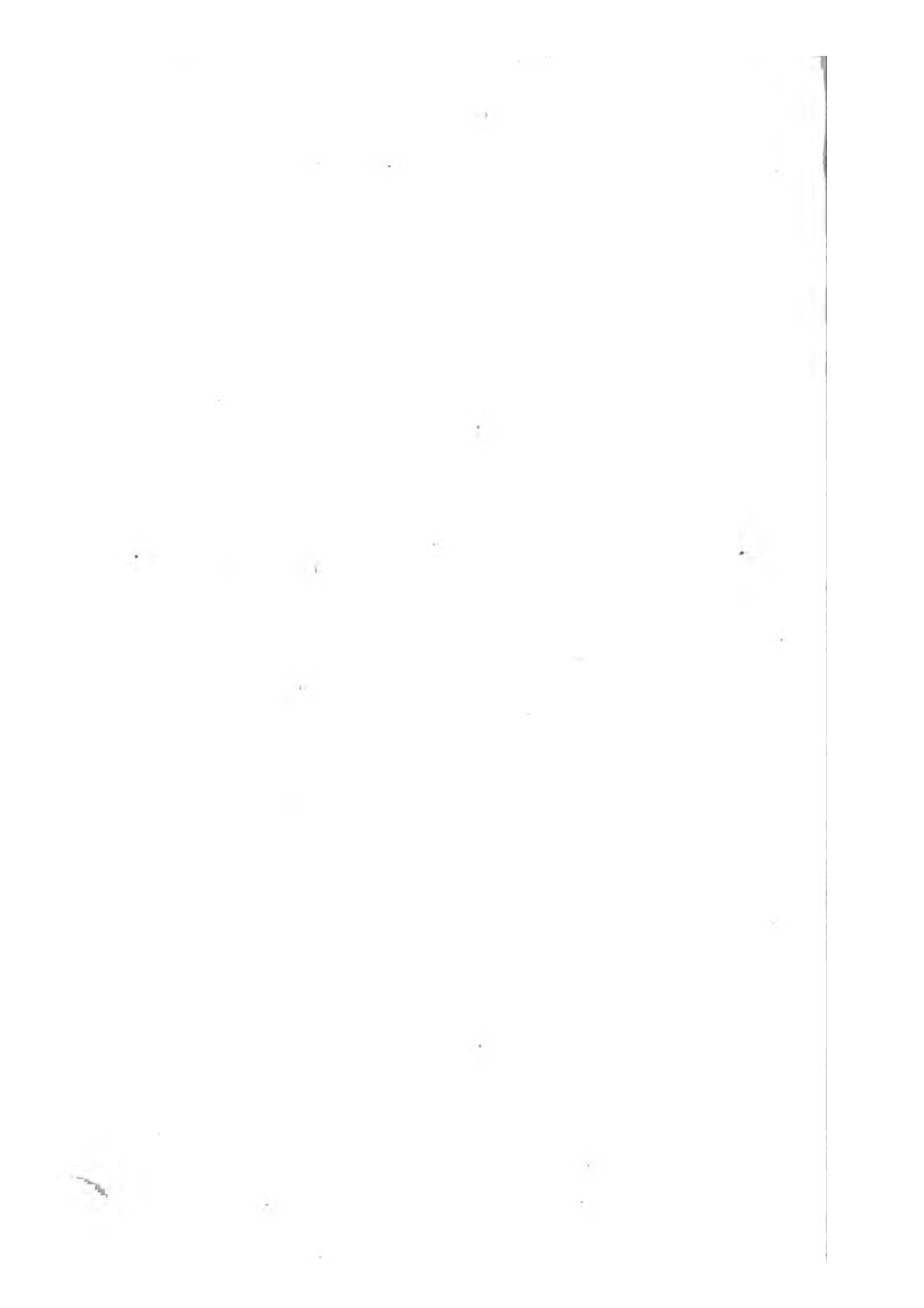
Puisque tu vas mourir, tu fais bien d'y songer.
Mets-toi donc à genoux. — Et moi je les refuse,
Dit le pauvre d'un ton moqueur ;
Passez, père, je vous récuse,
N'épuisez pas votre bon cœur.
J'ai trop faim pour courir après l'oiseau qui vole ;
Vos bénédictions ne sauraient me nourrir :
Le don ne vaut pas une obole,
Puisque vous daignez me l'offrir. »





LE DERVICHE

ET LE RUISSEAU.



LE DERVICHE

ET LE RUISSEAU.



UN ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
Promenait sur les fleurs son humide cristal :
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée ;
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant, son mobile murmure
 Enchantait la Nature ;
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
 Il mouillait les roseaux,

Avertissait au loin quelque nymphe altérée
Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblans ;
Et la bergère au soir, dans la glace épurée
 Venait baigner ses pieds brûlans.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule,
Oubliant que sa soif y puise du secours,
Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,
Pour prier ou dormir, veut en briser le cours :
Mais du ruisseau la pente est à jamais tracée ;
De la rive, où sa voix s'élève cadencée,
Rien ne peut détourner son tendre attachement.
Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement
Au milieu du cristal jette une pierre énorme,
Criant : « Silence enfin ! Il est temps que je dorme ! »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense, et vive, peu dormeuse,

Elle se change en cascade écumeuse,
Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,
Étourdi du fracas que lui-même a causé;
Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,
Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur, il s'assied sur la route;
De son front irrité l'eau tombe goutte à goutte :
« Maudit ruisseau ! dit-il, me résister ! frémir !
Murmurer quand je parle ! ah ! je sais des entraves
Qui rendront avant peu tes libertés esclaves ! »
Et, rafraîchi d'espoir, il se met à dormir.

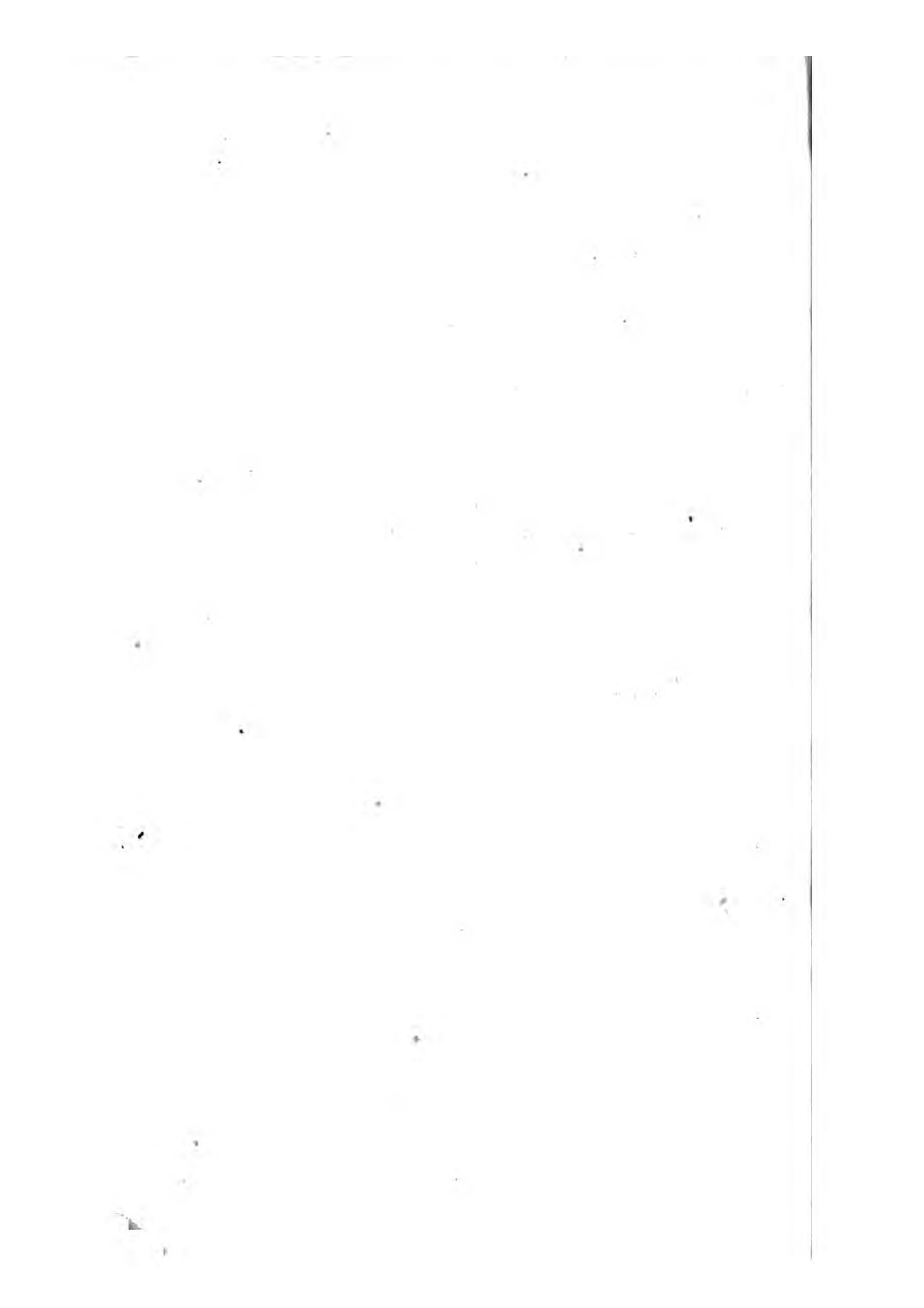
Mais, tandis qu'à plein cœur le derviche sommeille,
L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille,
Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,

Tout imite une voix soufflant à son oreille :

« Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »



LE VER LUISANT.



LE VER LUISANT.



UN parfumait la nuit, et la nuit transparente
N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs :
L'insecte lumineux, comme une flamme errante,
Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

« J'éclaire tout, dit-il, et jamais la Nature
N'a versé tant d'éclat sur une créature !
Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
Celui qui dans la soie enveloppe sa vie,

Cette plèble des champs, dont j'excite l'envie,
Me fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.
Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides,
Immobiles et froids comme en leurs chrysalides,
La nuit, sur les gazons, je les vois sommeiller :
Moi, lampe aventureuse, au loin on me devine;
Étincelle échappée à la source divine,
Je n'apparais que pour briller.

« Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance;
De mes jeunes époux il éveille l'amour;
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

« Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
Ces diamans rangés en phares gracieux,
Ce sont assurément mes frères
Qui se promènent dans les cieux.

Les rois qui dorment mal charment leur insomnie
A regarder courir ces légers rayons d'or ;
Au sein de l'éclatante et nocturne harmonie,
C'est moi qu'ils admirent encor :
Leur grandeur en soupire, et rien dans leur couronne
N'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne! »

Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil ;
Il brillait. Philomèle, à sa flamme attentive,
Interrompt son hymne de deuil
Que le soir rendait plus plaintive :
Jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
Mélodieuse encor dans son inquiétude,
Amante de ses pleurs et de la solitude,
Elle épuisait son cœur d'un lamentable cri.
N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
Par instinct, sans projet, sans joie,
Elle descend à la lueur

Qui sert de fanal pour l'atteindre ;
Et, sans même goûter de plaisir à l'éteindre,
S'en nourrit, pour chanter plus long-temps sa douleur.

LE PAPILLON MALADE.

LE PAPILLON MALADE.

APOLOGUE.



LAS des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon, dans sa vieillesse,
(Il avait du printemps goûté les plus beaux jours),
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amans nouveaux-nés, dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort

De son aile à demi brisée :

« Tout a changé, dit-il ; tout se fane. Autrefois
L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige ;

Oui, la Nature se néglige ;

Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.

Les papillons passés avaient bien plus de charmes !

Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes !

Touchés par le soleil, nos légers vêtemens

Semblaient brodés de diamans !

Je ne vois plus rien sur la terre

Qui ressemble à mon beau matin !

J'ai froid. Tout, jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère,

Et je n'ai plus de goût aux restes du festin !

Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,

Où mon vol fatigué descendait vers le soir,

Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,

N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries !

L'air me soutient à peine à travers les brouillards

Qui voilent le soleil de mes longues journées ;
Mes heures , sans amour , se changent en années :
Hélas ! que je plains les vieillards !

« Je voudrais cependant que mon expérience
Servît à tous ces fils de l'air :
Sous des bouquets flétris j'ai puisé ma science ,
J'ai défini la vie , enfans , c'est un éclair.
Frêles triomphateurs ! vos ailes intrépides
S'arrêteront un jour avec étonnement :
Plus de larcins alors , plus de baisers avides ;
Les roses subiront un affreux changement.

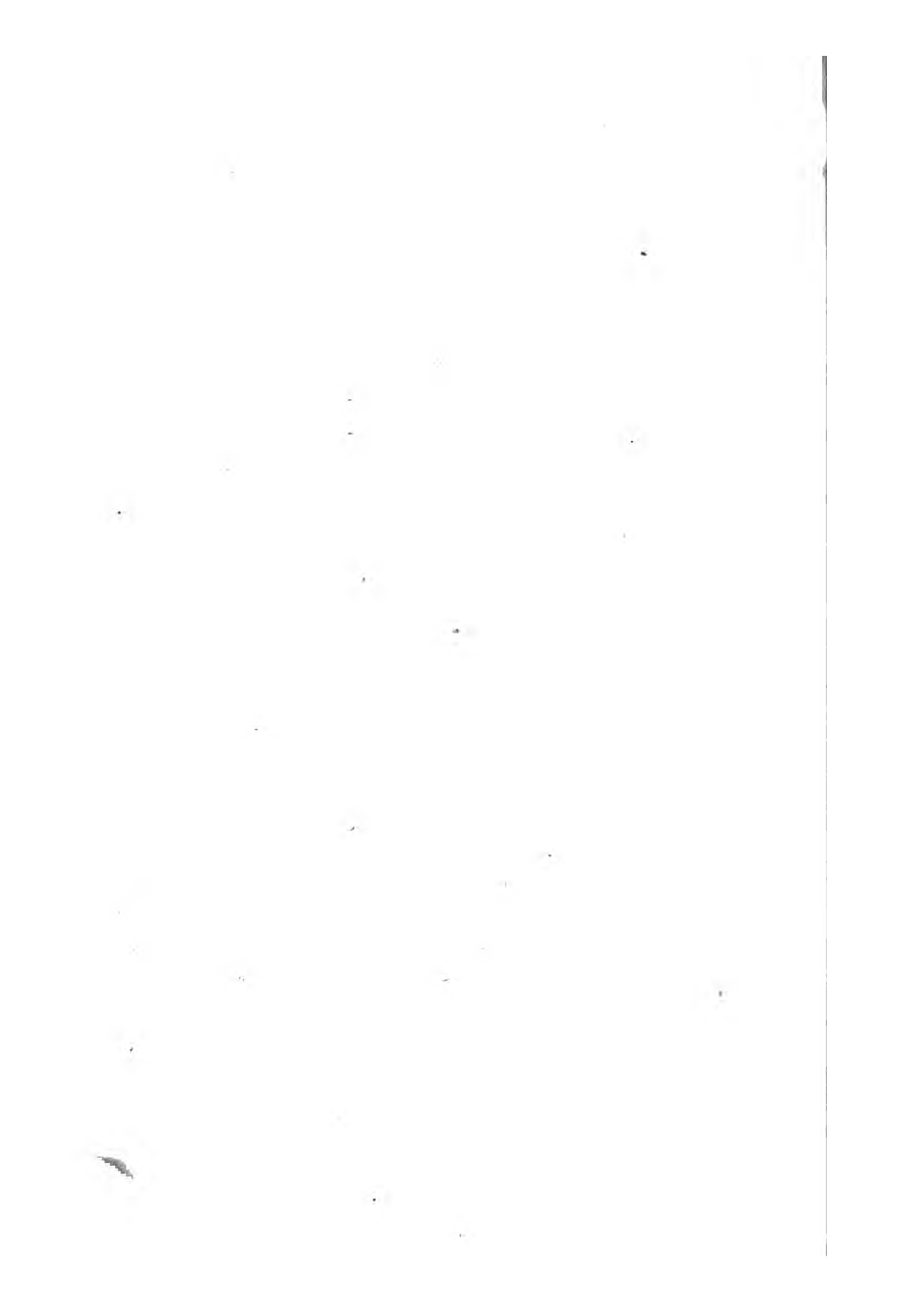
« Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
Coulait dans les parfums créés pour me nourrir ;
Qu'une fleur était toujours belle ,
Et que rien ne devait mourir.
Mais le temps m'a parlé ; sa sévère éloquence

A détendu mon vol et glacé mes penchans ;
 Le coteau me fatigue et je me traîne aux champs ;
 Enfin je vois la mort où votre inconséquence
 Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désir,
 Car on dit que l'amour est un bonheur coupable :
 Hélas ! d'y succomber je ne suis plus capable,
 Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir. »

Près du sybarite invalide,
 Un papillon naissait dans toute sa beauté :
 Cette plainte l'étonne ; il rêve, il est tenté
 De rentrer dans sa chrysalide.
 « Quoi ! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux,
 Qui me transforme et qui me fait éclore,
 Mon berceau transparent qu'il chauffe et qu'il colore,
 Tous ces biens me rendront coupable et malheureux ?
 Mais un instinct si doux m'attire dans la vie !
 Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs !

Là-bas, ces coteaux verts, ces riantes couleurs,
Font naître tant d'espoir, tant d'amour, tant d'envie!
Oh! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat, tais-toi :
Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus; mais les cieux sont à moi;
J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes ! »

LE
SAGE ET LES DORMEURS.



LE
SAGE ET LES DORMEURS.



EVEZ-VOUS de bonne heure, enfans, disait un
sage ;

N'éteignez pas le jour, la vie est un flambeau ;
Tenez les yeux ouverts durant ce court passage :
Nous dormons si long-temps couchés dans le tombeau ! »

Alors qu'un père parle, il faut bien se résoudre.
On se lève, étouffant de timides rumeurs ;
Et la fraîcheur de l'aube achève de dissoudre

Quelques pavots épars sur le front des dormeurs.
Les voilà dans les bois où tout s'éveille et chante,
Où la feuille frémit sur l'arbuste embaumé,
Où l'oiseau dit aux fleurs, aux cieux, qu'il est aimé,
Où tout brille et s'empreint d'une grâce touchante.

Ils vont. L'heureux vieillard de loin poursuit leurs pas.
Dans le parfum des fleurs s'exhale sa prière :
« Dieu ! protégez mes fils ! mes fils !... ils seront las ;
Jamais leur pied sitôt n'a foulé la bruyère. »
A sa voix ses enfans se jettent dans son sein,
Demi-nus, palpitans de peur et de colère.
Loin des frêlons ainsi l'on voit fuir un essaim
D'abeilles regagnant la ruche tutélaire.

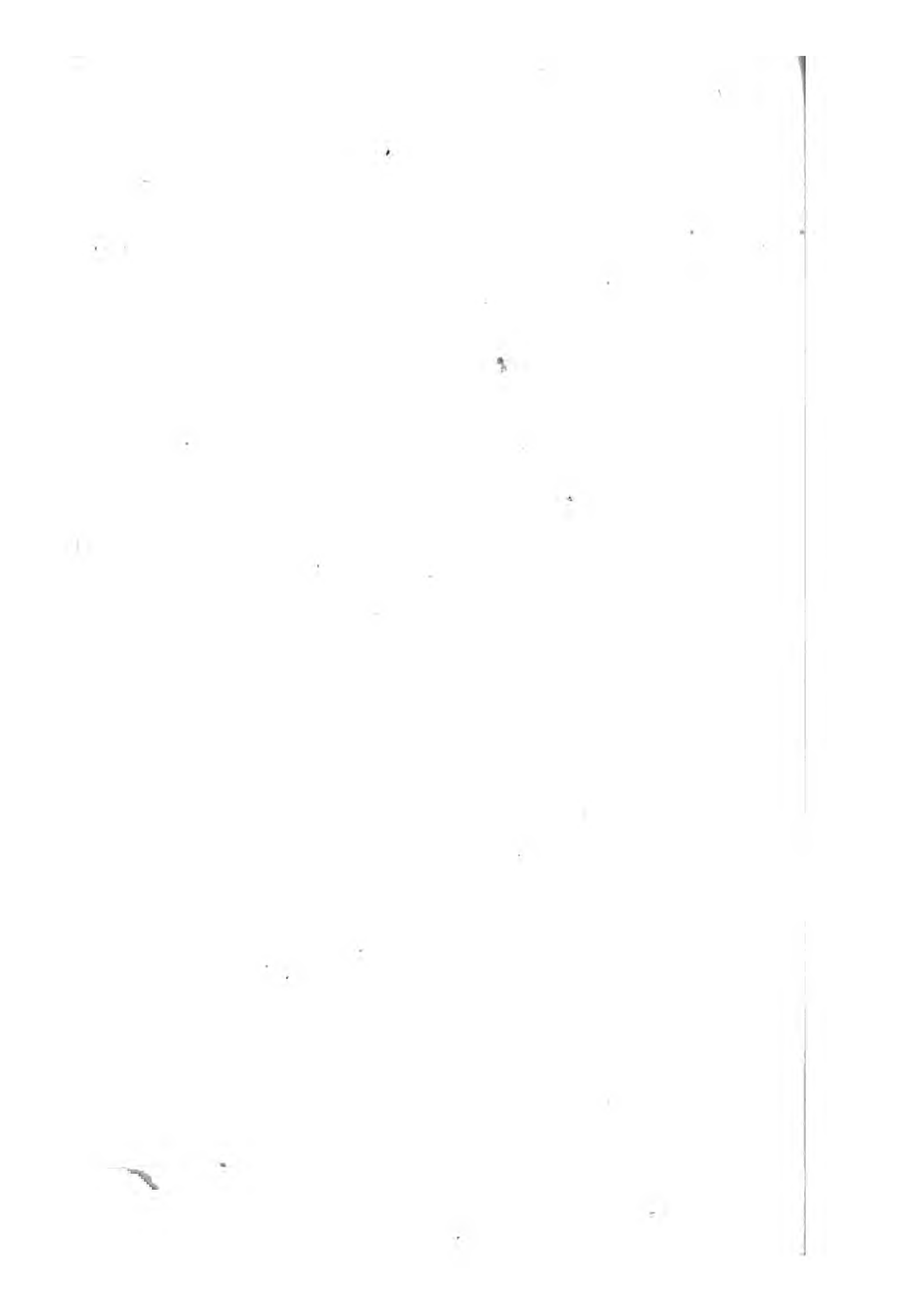
« Voyez, voyez, mon père ! ils nous ont tout ravi,
Des brigands qui chantaient, qui raillaient sur nos traces ;
De nous lever pour eux ils nous ont rendu grâces :

Quel conseil, ô mon père ! et nous l'avons suivi ! »

« — N'en dites point de mal, mes fils, suivez-le encore.
Demandez aux voleurs riant de leur délit;
S'ils n'avaient avant vous sollicité l'aurore,
Ils n'auraient pas trouvé votre argent dans leur lit. »



LE PETIT AMBITIEUX.



LE PETIT AMBITIEUX.



UN enfant avait mis les bottes de son père.
Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher :
Dans sa jeune espérance, il arpentait la terre ;
Ses bottes ne pouvaient pourtant l'en détacher.
Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore ;
Il veut courir il rampe ; il rit , il rampe encore :
Au collège , avant l'heure , il arrive enchanté ,
Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi.... Dieu! faites-le sourire !

Il cherche, il voit l'enfant; il a dit : « Levez-vous ! »
L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.
Mais son père commande : un père ! il faut souscrire ;
Il se lève. « Courez, dit son juge, courez !
D'un pas ferme et hardi devancez votre père,
Que votre course soit prospère :
Si vous tombez, malheur !... vous vous débotterez. »

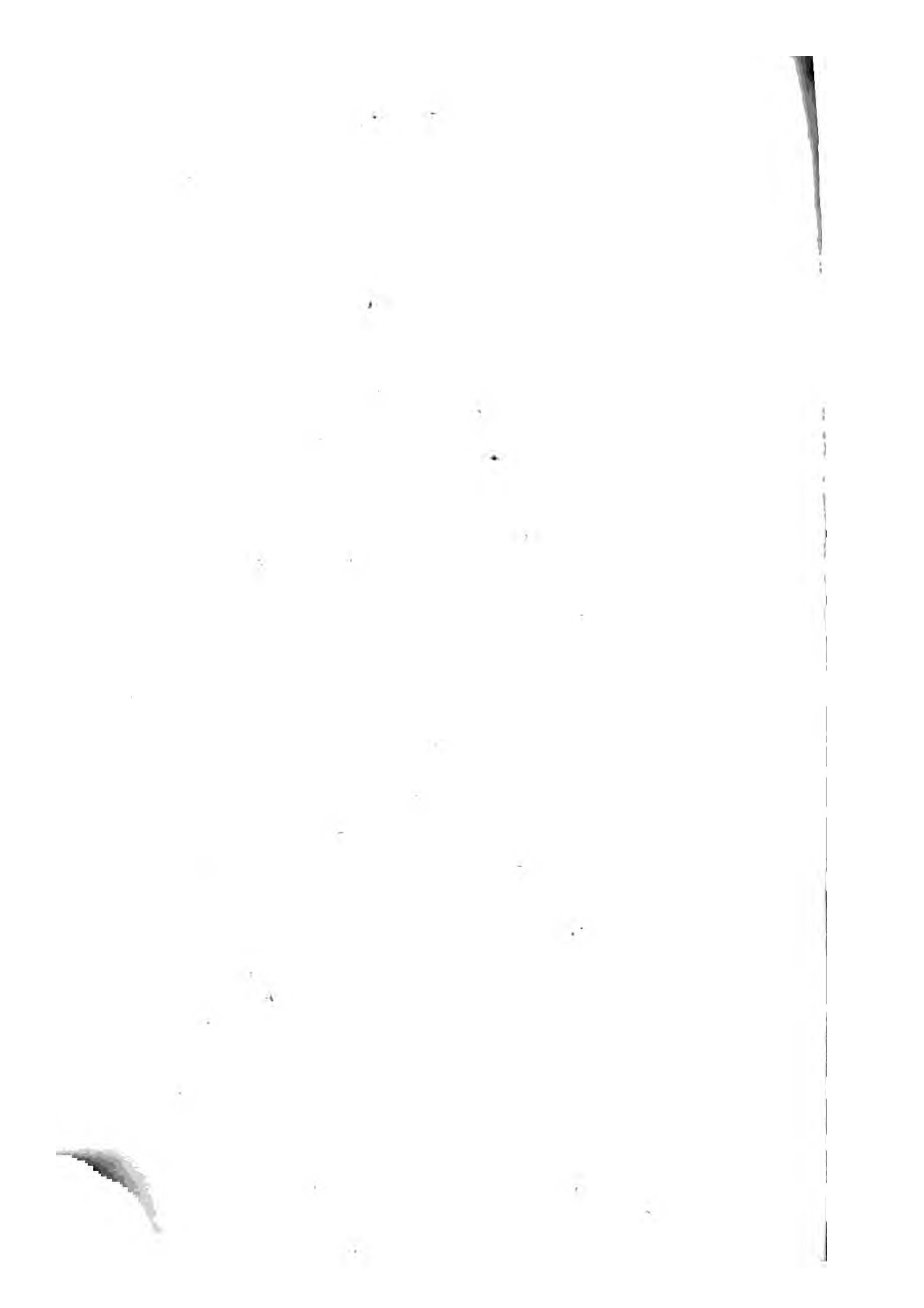
Se débotter !... jamais ; plutôt périr en route.
L'enfant frissonne , il pleure à la voix qu'il redoute ;
Mais il pleure immobile, et sur son front charmant
Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre,
Le maître préparait le sermon détesté ;
Et l'enfant !... Il songeait à la mort qui délivre,
Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté.
« Pour la dernière fois, courez, je vous l'ordonne !

Si vous me devancez, mon fils, je vous pardonne. »
Et l'enfant éperdu, plein d'ame et plein d'effroi,
S'élance sur son père, et dit : « Emportez-moi ! »
Et ce père accueillit sa rougeur et ses larmes ;
Sur son cœur qui battait de colère.... ou d'amour,
Il emporta son fils, tout botté, sous les armes.
« Conserve-les, dit-il ; tu marcheras un jour ! »



LE BILLET.



LE BILLET.



JE sais lire, ô bonheur ! ô clarté ! je sais lire !
O paroles sans bruit qui consolent l'amour !
Sous mes regards émus cette lettre soupire ,
Et jusque dans moi-même elle éveille le jour !

Science des enfans, quoi ! vous me rendez fière ?
Doux phare de l'absence , errant miroir du cœur,
Eh quoi ! vous m'apportez comme une autre lumière !
On croit donc tout apprendre en voyant le bonheur ?

Dans ces mots retrouvés ta voix est répandue,
Cher absent dont le cœur palpite devant moi :
Oui, la feuille qui vole en silence attendue,
C'est ton cœur qui me cherche ; il parle comme toi !

Je lis, j'entends le ciel ; car le ciel, c'est toi-même !
Ainsi, lorsque la crainte enchaînait nos deux voix,
Tes lèvres, sans parler, me disaient : « Que je t'aime ! »
Et ma bouche muette ajoutait : « Je te crois. »



L'EXIL.

L'EXIL.



VIENS, mon jeune époux,
Quittons ce rivage;
Viens ! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.
Au temps, où tout passe,
Confions nos maux :
Il faut peu d'espace
Pour un long repos !

Sur ton cœur de père

Prends ton premier-né ;
Au bonheur, j'espère,
Dieu l'a destiné.
Quand l'homme est en proie
Au dédain du sort,
Son enfant, sa joie,
Lui sourit encor !

Laisse-moi mes filles,
Prix de mes douleurs ;
Des humbles familles
Elles sont les fleurs.
Leur tendre sourire,
L'azur de leurs yeux,
Semblent-ils pas dire :
« Nous venons des cieux ;
Nous venons, ma mère,
Pour vous consoler

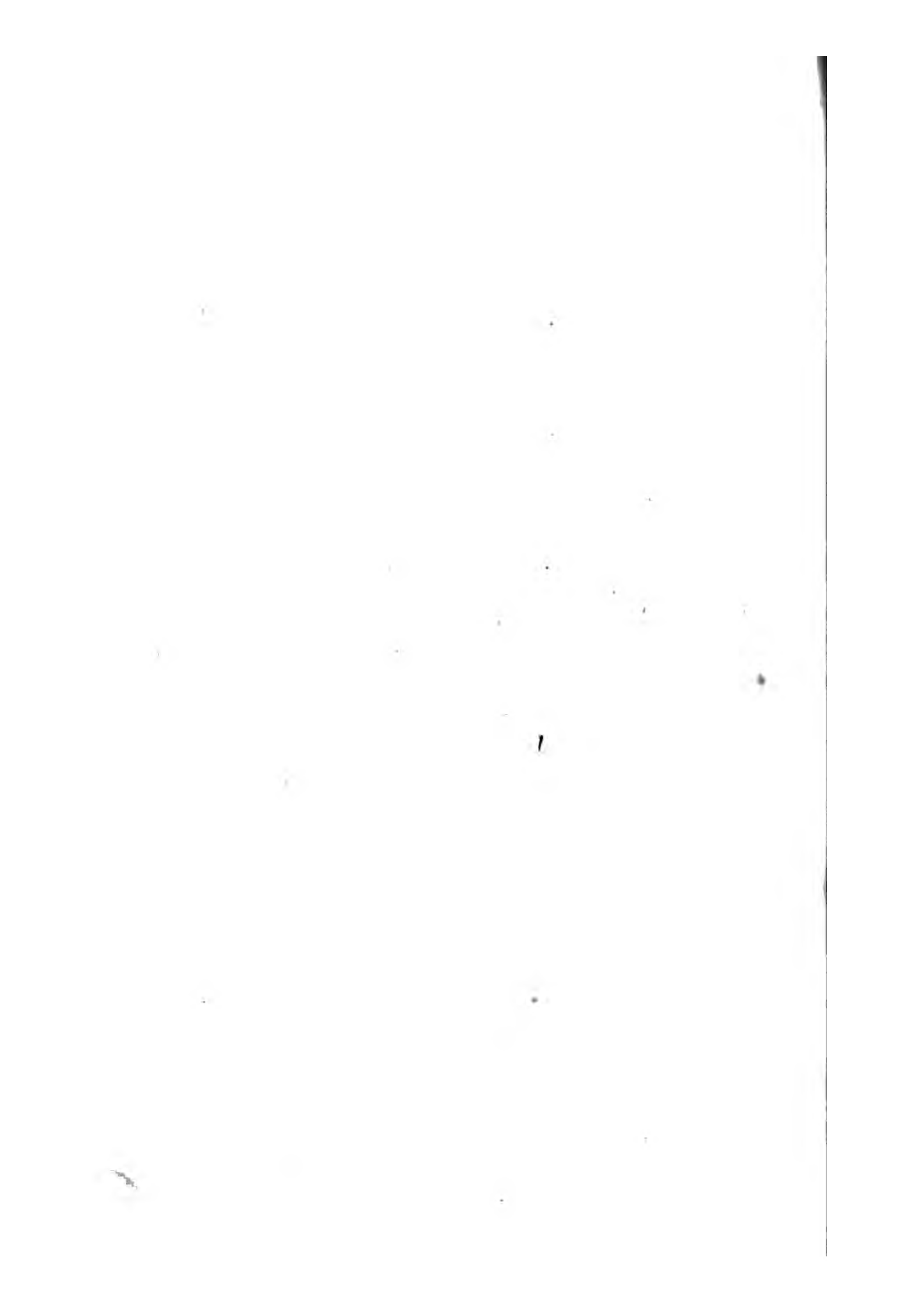
D'une larme amère
Que Dieu vit couler.
Si votre couronne
Commence à pâlir,
La nôtre rayonne
Pour vous embellir.
A travers vos peines
Dieu sema nos jours,
Et ces pures chaînes
Vous suivront toujours ! »

Quand les hirondelles
Affrontent le vent,
Leurs petits près d'elles
Voltigent souvent.....

Quittons ce rivage ;
Viens, mon jeune époux :

Viens ! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.

LE PETIT PEUREUX.



LE PETIT PEUREUX.



QUOI, Daniel ! à six ans vous faites le faux brave ;
Vous insultez un chien qui dort ;
Vous lui tirez l'oreille ! et , raillant votre esclave ,
Sous ses pas endormis vous dressez une entrave !
L'esclave qui sommeille, ô Daniel , n'est pas mort ;
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière :
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux.
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière !
Malgré la nuit, j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux ;

Sauvons-nous des témoins... Moi, je suis votre mère...
Je cacherai ta honte, enfant, dans mon amour :
Viens ! j'ai pitié de toi, car la honte est amère ;
Bénis Dieu : sa bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Écoute :
Pour t'appeler méchant sais-tu ce qu'il m'en coûte ?
C'est ton nom pour ce soir ; subis-le devant moi :
Va ! personne jamais ne l'entendra que toi.

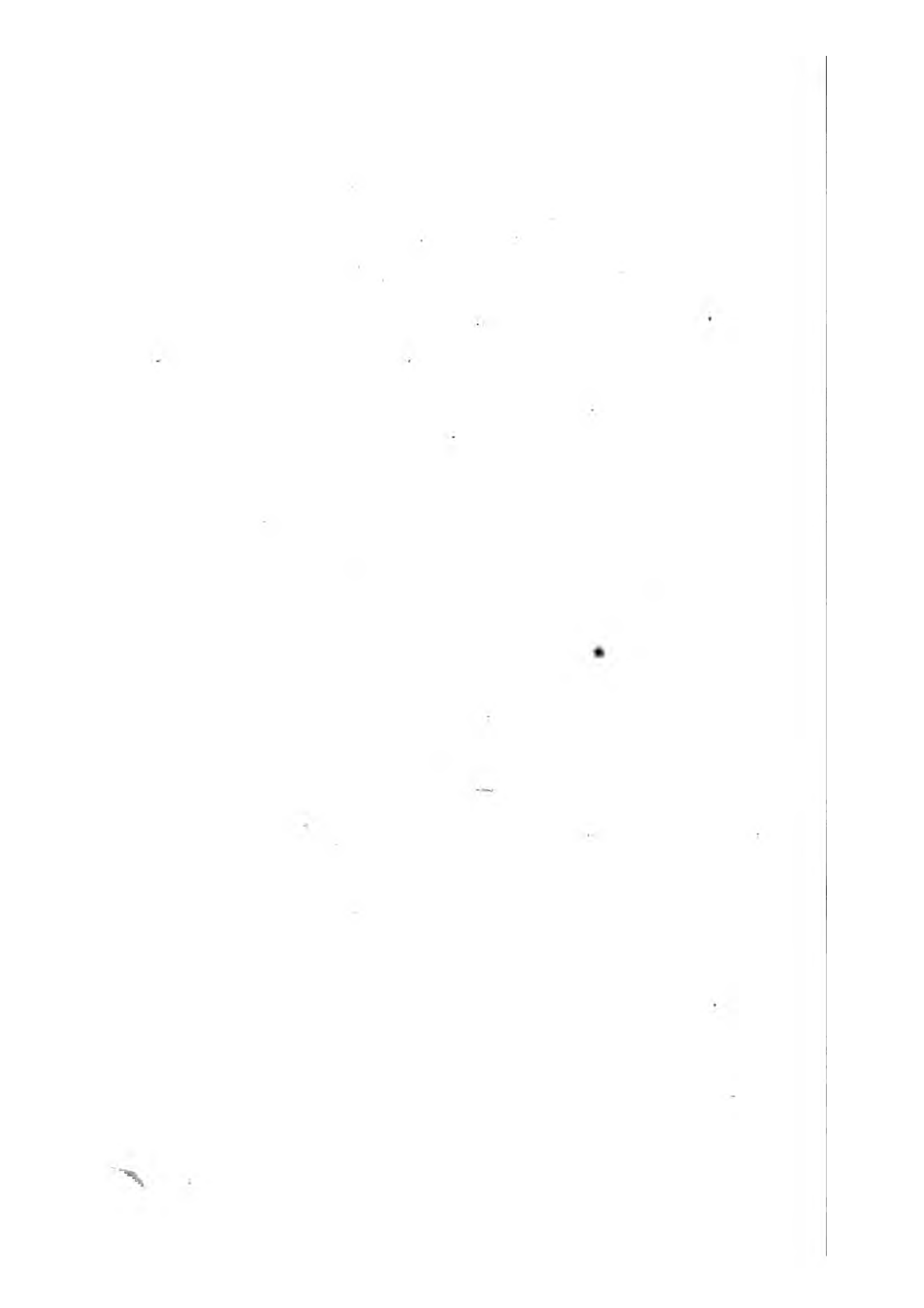
Personne ne t'a vu d'une bête innocente
Tourmenter l'indolent sommeil ;
Et, pour irriter son réveil,
Lui simuler sa chaîne absente.

Cher petit fanfaron, c'est lui qui t'a fait peur .
Sa gueule était immense, ouverte à la vengeance.
Il te mangeait, Daniel, sans ma tendre indulgence,
Et tu fuyais en vain, lié par la stupeur.

Il m'a cédé sa proie , il a compris mes larmes ;
Et peut-être un gâteau , que préparait ma main
 Pour charmer ton loisir demain ,
L'a rendu tout-à-fait clément à mes alarmes.
Je l'avais fait si beau , si grand ! Ne pleure plus :
De tes habits l'eau pure effacera la tache ;
Ton âge n'en a pas où le remords s'attache !
Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus ,
Ce qu'il faut regretter par-delà ton enfance ,
C'est mon sang... , oui , le mien ! lâchement répandu :
Quoi ! sous la dent d'un chien tu l'as déjà perdu ,
Daniel , et ton pays l'attend pour sa défense !



LES DEUX PEUPLIERS.



LES DEUX PEUPLIERS.

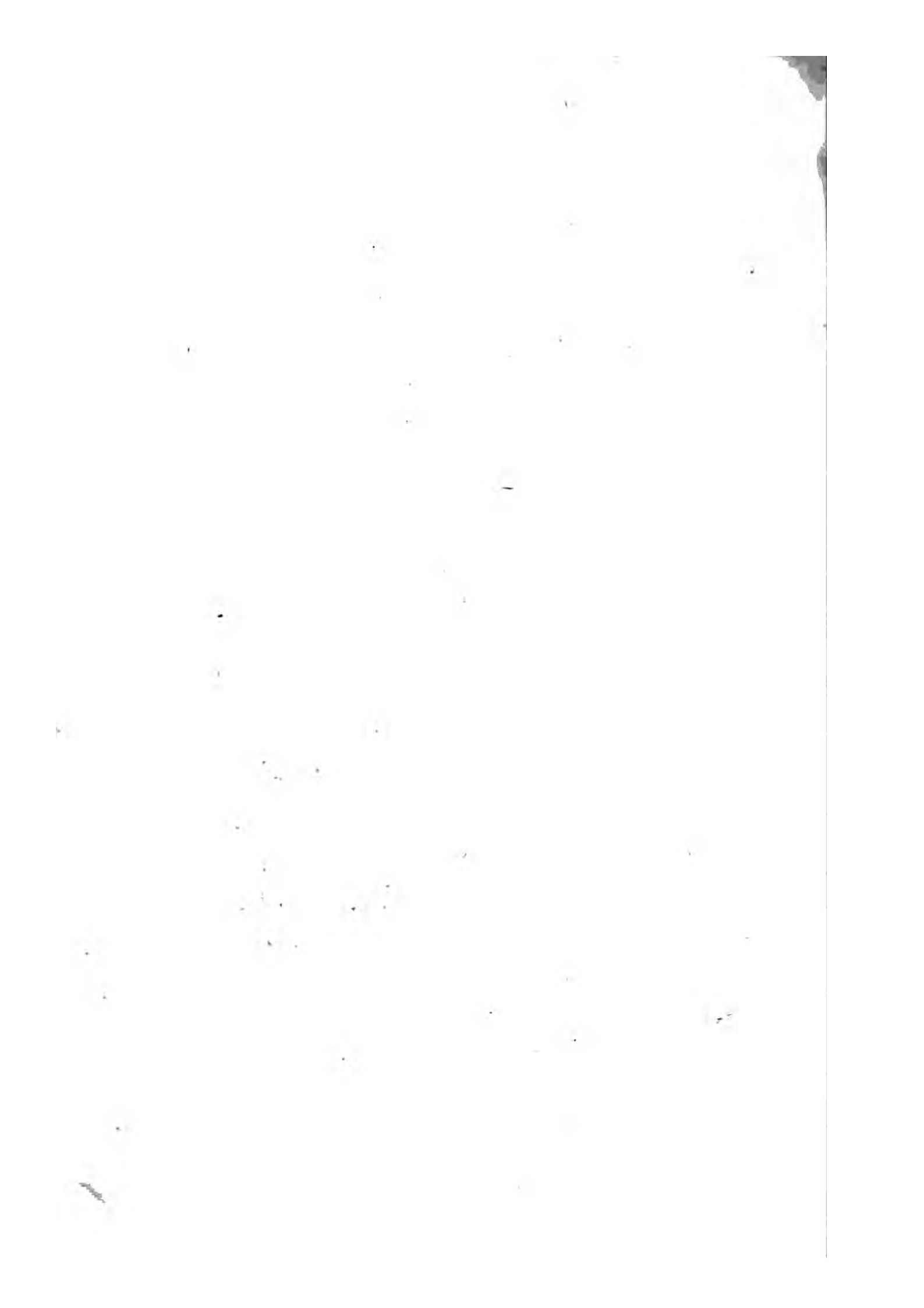


ous les mêmes zéphyr, sous les mêmes orages,
Beaux arbres, vous ouvrez, vous répandez vos fleurs.
Attirés vers le ciel, vos pudiques ombrages
Voilent votre amitié sous les mêmes couleurs.
L'hiver aux longs instans, le frimat vous protège ;
Il épure vos jours par d'utiles rigueurs.
Enveloppés tous deux sous un manteau de neige,
La sève qui vous joint se retire à vos cœurs.
 Vos rameaux frémissans ne forment qu'un murmure ;

Mariés dans la terre, en vos nœuds adorés,
Vous vivez l'un par l'autre ; et sous la même armure,
Un jour, si l'on vous frappe, ensemble vous mourrez !

Et moi, j'aurais voulu... mais toujours impossibles,
Nous jetons vers le ciel des vœux qu'il n'entend pas :
Le ciel nous a formés mobiles et sensibles,
Et le sol le plus doux n'enchaîne point nos pas.

L'EXILÉE.



L'EXILÉE.

FRAGMENT.



VOIS-TU, mon bel enfant, venir un pèlerin ?
Sur le roc escarpé comme il monte avec peine !

Il s'arrête, il reprend haleine :

Peut-être avec sa vie il use un long chagrin.

Rarement l'homme heureux porte au loin sa prière ;

L'infortuné s'isole ; il cherche... il fuit son sort ;

Sur l'indigent roseau parcourant sa carrière,

Jour par jour il s'acquitte, il achète la mort.

« Pourquoi quitterait-il cette fraîche vallée,
Où l'ame sans repos doit dormir consolée ;
Où tant de ruisseaux purs l'invitent à s'asseoir ;
Où je voudrais, mon fils, te descendre le soir ?
Le soir, le jour, jamais nous n'y pouvons descendre :
Elle exila de nous jusques à notre cendre.
Le ciel y mit la paix ; la paix n'est pas pour nous :
Sera-t-elle pour toi, qui dors sur mes genoux ? »

Et l'enfant réveillé par la voix de sa mère,
L'enfant, qui ne sait pas que la vie est amère,
Tend les bras, et son œil, touché par le soleil,
Se referme indolent sous le doigt du sommeil.

« Tu dors, enfant, tu dors ! et le pèlerin passe
Devant le vieux calvaire assis sur le rocher :
On dirait qu'il voltige alentour du clocher,
 Qui jette l'heure dans l'espace ;

Et quand je vois au loin, traînant ses pas poudreux,
Un voyageur courbé devant le vieux calvaire,
Hélas ! je dis qu'il est mon frère,
Car je crois qu'il est malheureux.

« Qu'il vienne au moins chercher de l'ombre
Sous notre toit d'argile, afin de le bénir ;
Et s'il y rentre un jour, un soir d'un hiver sombre,
Qu'il y soit reconduit par un doux souvenir !

« Mon père, la chaleur vous accable et vous pèse.
Honorez ma maison, suspendez-y vos pas.
Sur le chemin sans fleurs qui vous attend là-bas
Attendez que du jour l'éclat brûlant s'apaise.
Oh ! de vos pieds sanglans laissez-moi prendre soin ;
Laissez-moi remplacer quelque absent qui vous aime :
Prenez pitié de ceux qui vous pleurent au loin,
En prenant pitié de vous même !

« Asseyez-vous sur ce vieux banc,
La nuit est loin, la route est sûre ;
L'eau de la source et du lin blanc
Rafraîchiront votre blessure ! »

Alors le pèlerin s'assit près du bouleau,
Dont le vert pâle ornait l'indigente chaumière ;
Et ses yeux du soleil qui se jouait dans l'eau
Évitèrent long-temps la railleuse lumière.

PRIÈRE.

PRIÈRE.

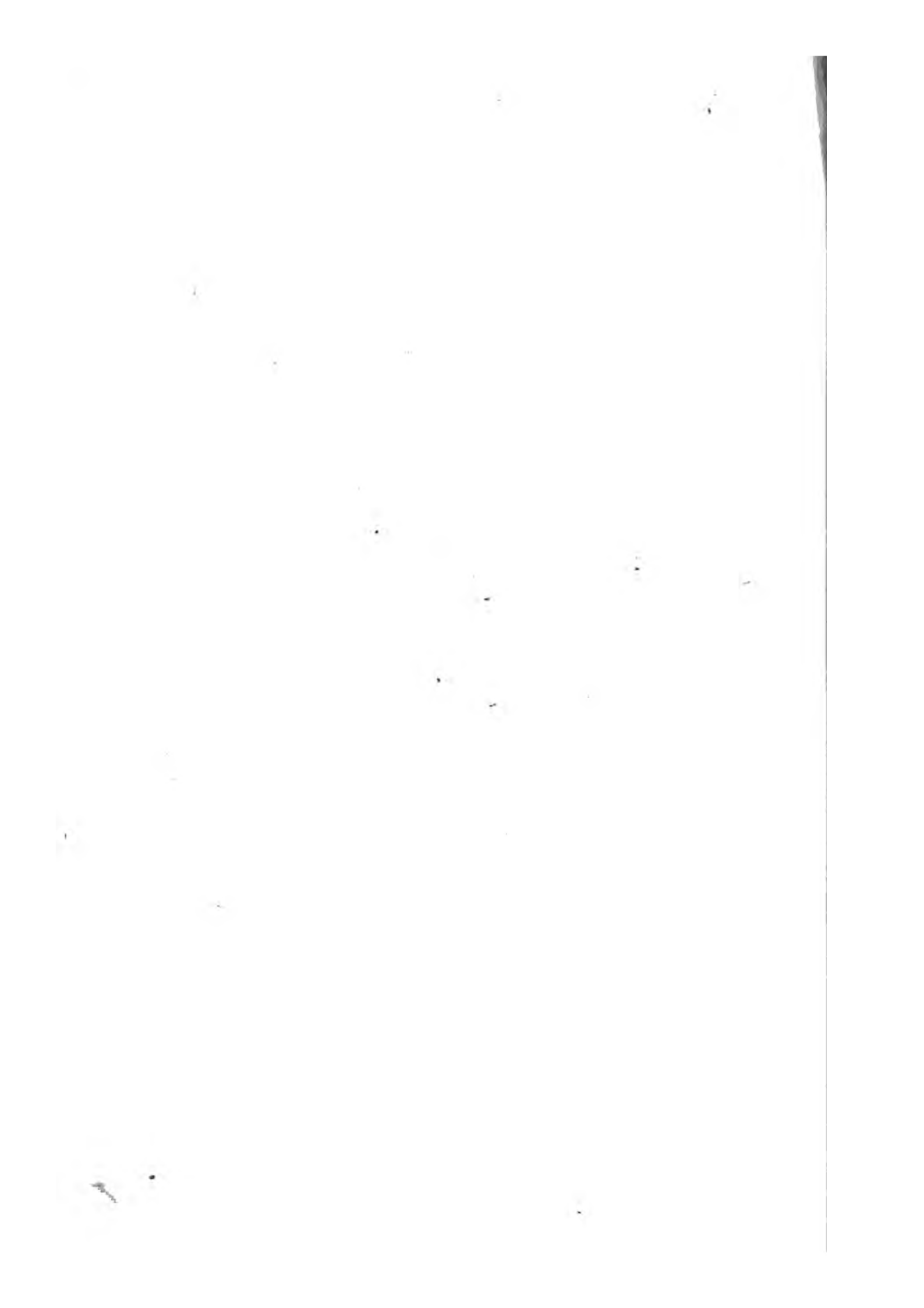


De me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour ;
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage :
Dieu ! j'ai peur de la nuit. Que je m'envole au jour !

Après ce que j'aimai je ne veux pas m'éteindre ;
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort :
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,
Et défende au froid de m'atteindre.

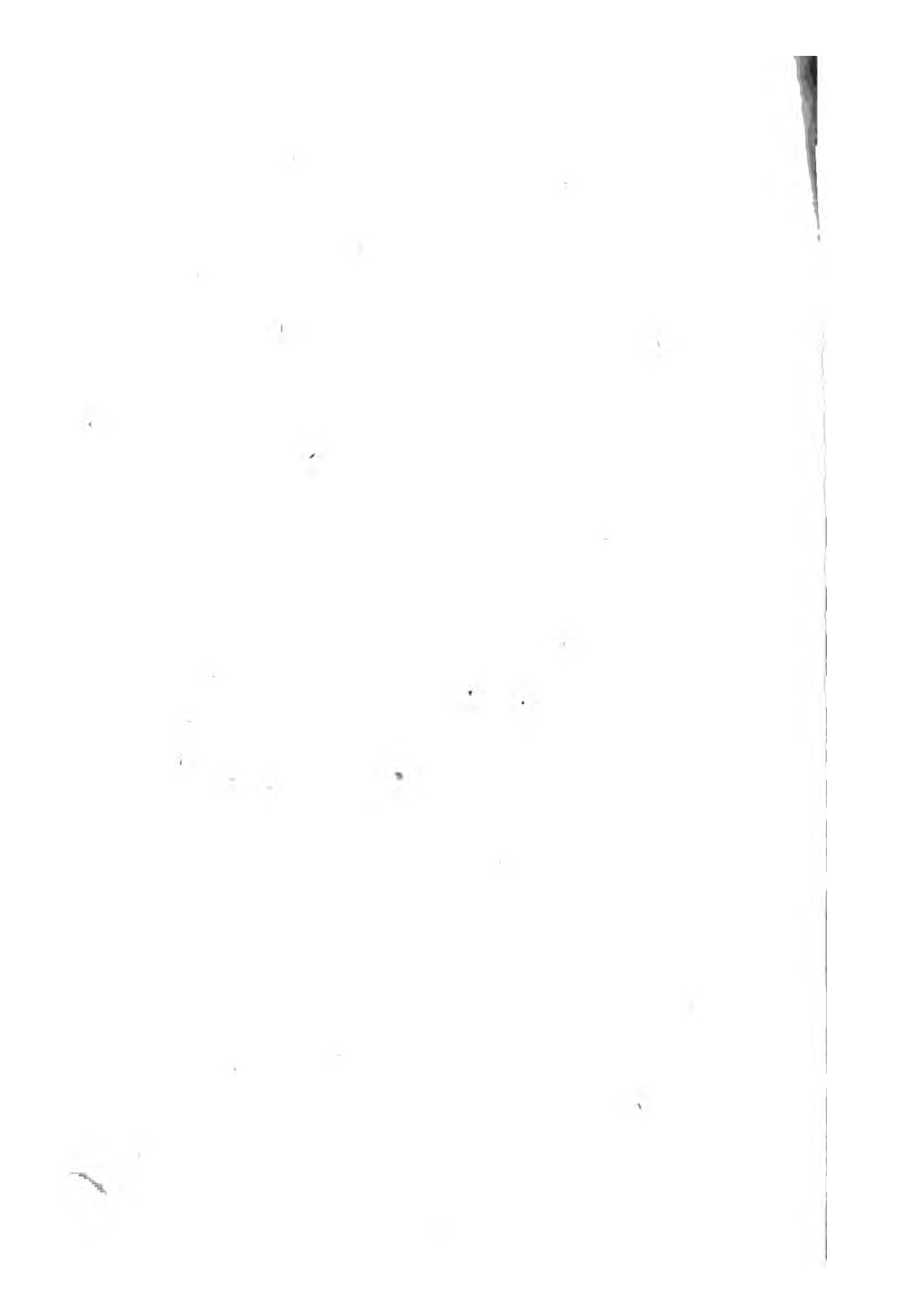
Laisse alors s'embrasser dans leur étonnement,
Et pour l'éternité, deux innocentes flammes.
Hélas ! n'en mis-tu pas le doux pressentiment
Dans le fond d'un baiser où s'attendaient nos ames.

ROMANCES.



L'ORAISON.





L'Oraison.



JE reviens à vos pieds, Marie,
Me sauver du malheur d'aimer :
L'oraison qui m'avait guérie
Ne vaut plus rien pour me calmer.

J'avais oublié de la dire
Le soir qu'Olivier me parla :
Triste, il parle comme on soupire,
Et cette plainte me troubla.

J'en grondai mon ame étonnée :
Vierge des pleurs , vous savez bien
Que je fus trop infortunée
Pour renouer un doux lien !

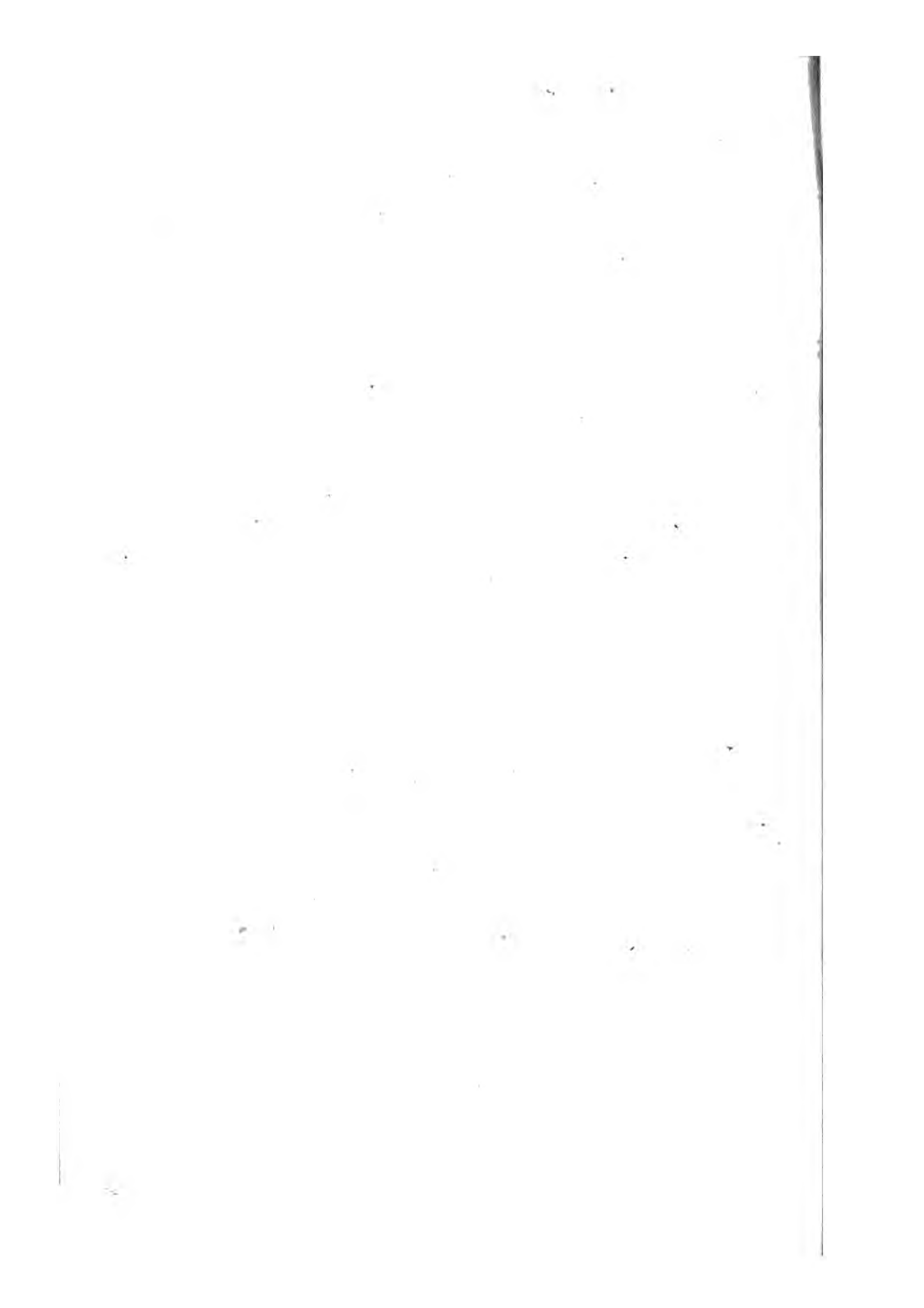
Et quand cette voix douloureuse
Murmure et se plaint de son sort,
Il faut que je sois bien peureuse
Pour n'oser dire : Parle encor !

Je viens donc essayer d'apprendre
Un secret, vous en avez tant !
Pour qu'il ne puisse me surprendre ,
Et qu'il devienne heureux pourtant !

Mais si je dois être guérie,
Sans qu'il y trouve le bonheur,
Il n'est pas d'oraison, Marie,

Que je puisse apprendre par cœur !





SON RETOUR.

SON RETOUR.



ÉLAS ! je devrais le haïr !

Il m'a rendu le mal de l'ame ;

Ce mal plein de pleurs et de flamme ,

Si triste , si lent à guérir !

Hélas ! je devrais le haïr.

Il m'a rapporté ce tourment

Qu'avait assoupi son absence ;

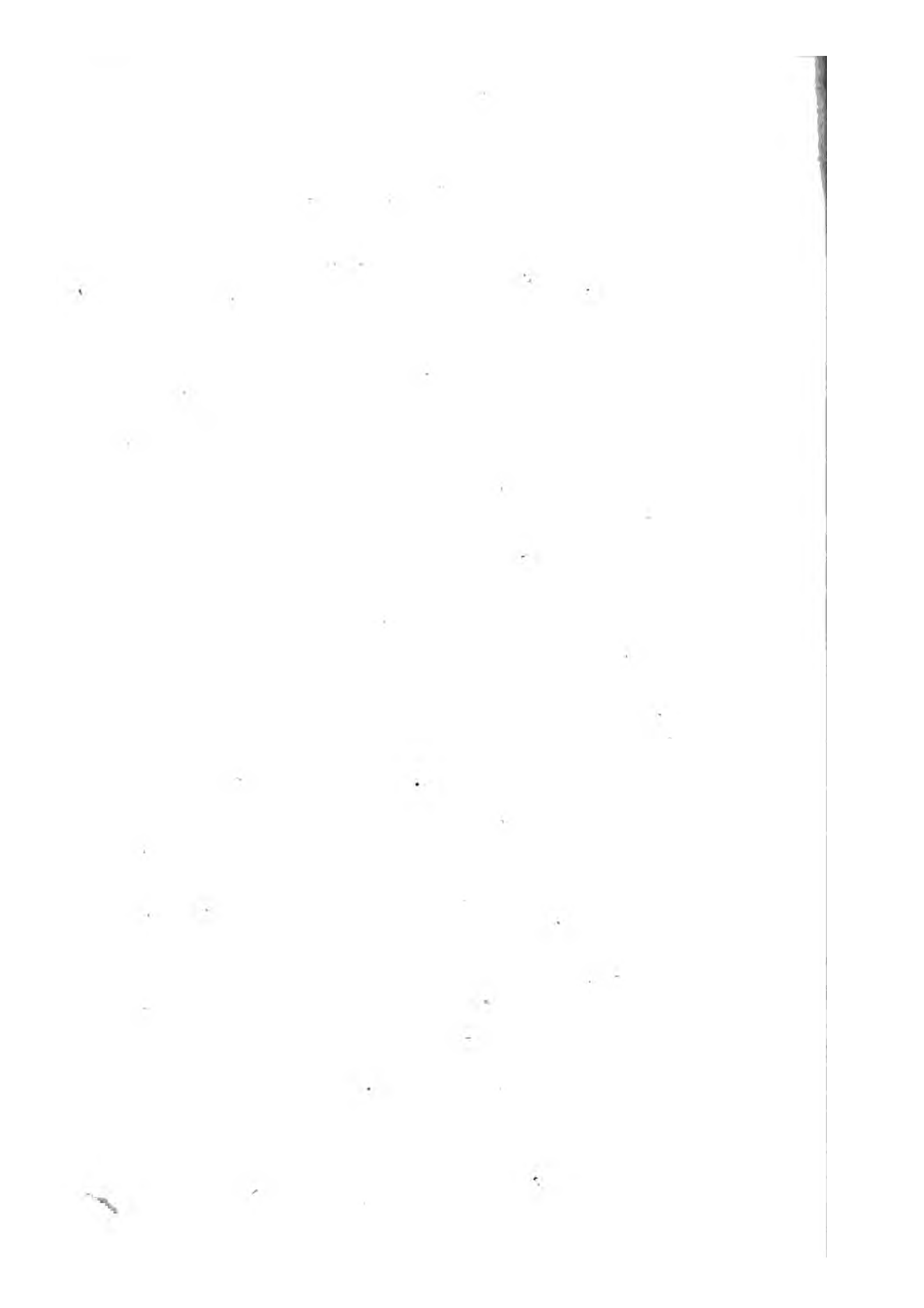
Dans le charme de sa présence ,

III.


Dans mon nom , qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.
Dans le baiser pur du retour
Lorsque son ame m'a cherchée ,
La mienne en vain s'était cachée ;
La mienne a reconnu l'amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus :
Quelle frayeur dans cette joie !
Vous voulez que je le revoie ;
Mon Dieu ! nous sommes donc perdus :
Il dit qu'il ne s'en ira plus !

LA PIQUE.



LA PIQURE.

E ses fuseaux légèrement blessée,
D'où vient qu'Isaure a regardé vers toi?
J'allais courir, à ses cris empressée,
J'allais courir.... mais tu cours mieux que moi.

Pourquoi tes yeux, pleins d'une pitié tendre,
Sont-ils restés si long-temps sur les siens?
D'où vient qu'Isaure a paru les entendre?
Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens!

Que je fus triste en la voyant sourire !
Que je tremblai quand tu soutins ses pas !
Tu la plaignais.... Que n'ai-je osé te dire :
C'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas !

Tu pris sa main, tu cherchas sa blessure ;
Pour la guérir, tu la couvris de fleurs ;
C'étaient mes fleurs ! elle est mieux, j'en suis sûre.
Pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs !

LA JEUNE CHATELAINE.



LA JEUNE CHATELAINE.



JE vous défends, châtelaine,
De courir seule au grand bois. »
M'y voici, tout hors d'haleine,
Et pour la seconde fois.
J'aurais manqué de courage
Dans ce long sentier perdu;
Mais que j'en aime l'ombrage !
Mon seigneur l'a défendu.

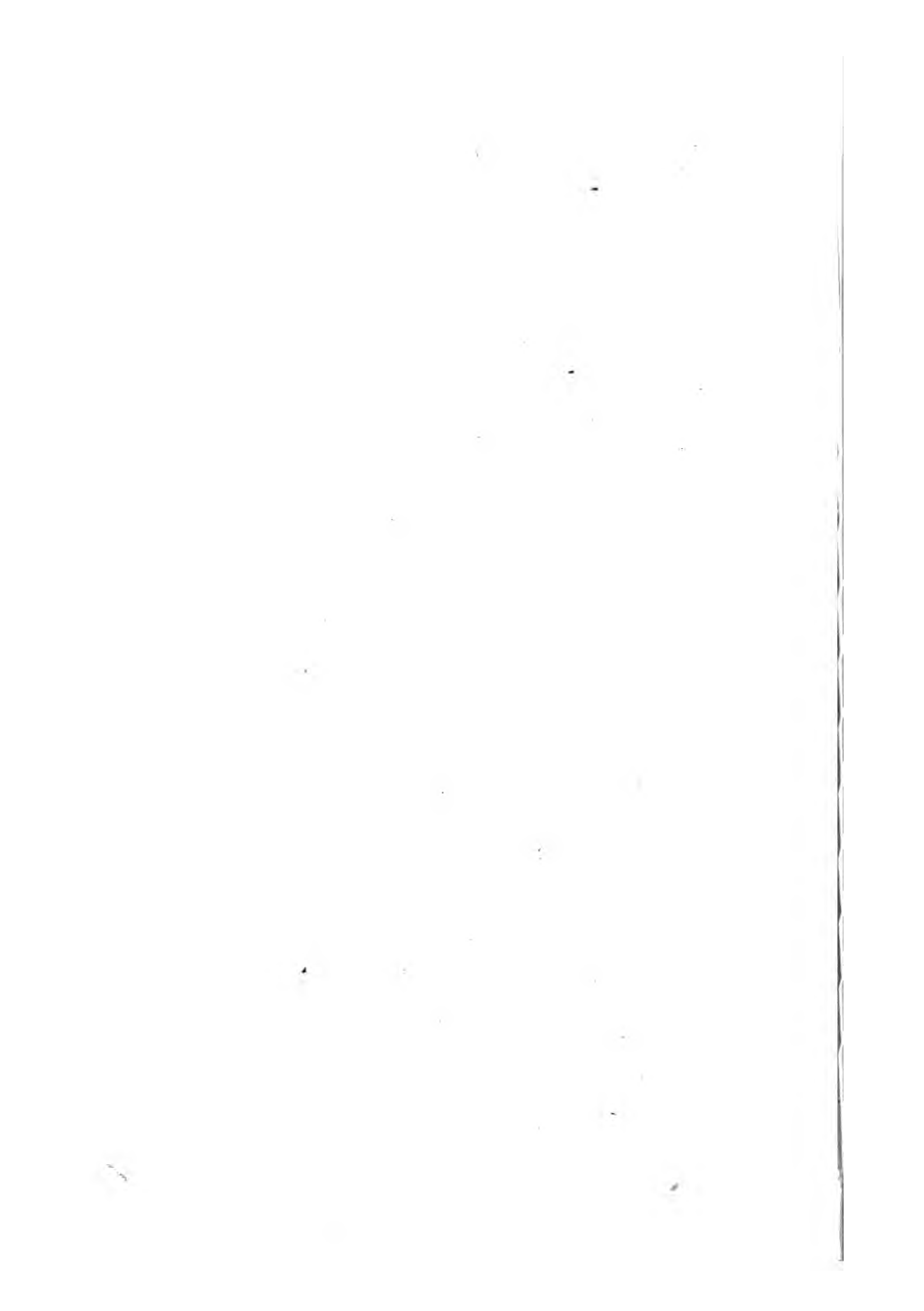
« Je vous défends, belle mie,
III.

Ce rondeau vif et moqueur. »
Je n'étais pas endormie
Que je le savais par cœur.
Depuis ce jour je le chante ;
Pas un refrain n'est perdu :
Dieu ! que ce rondeau m'enchante !
Mon seigneur l'a défendu.

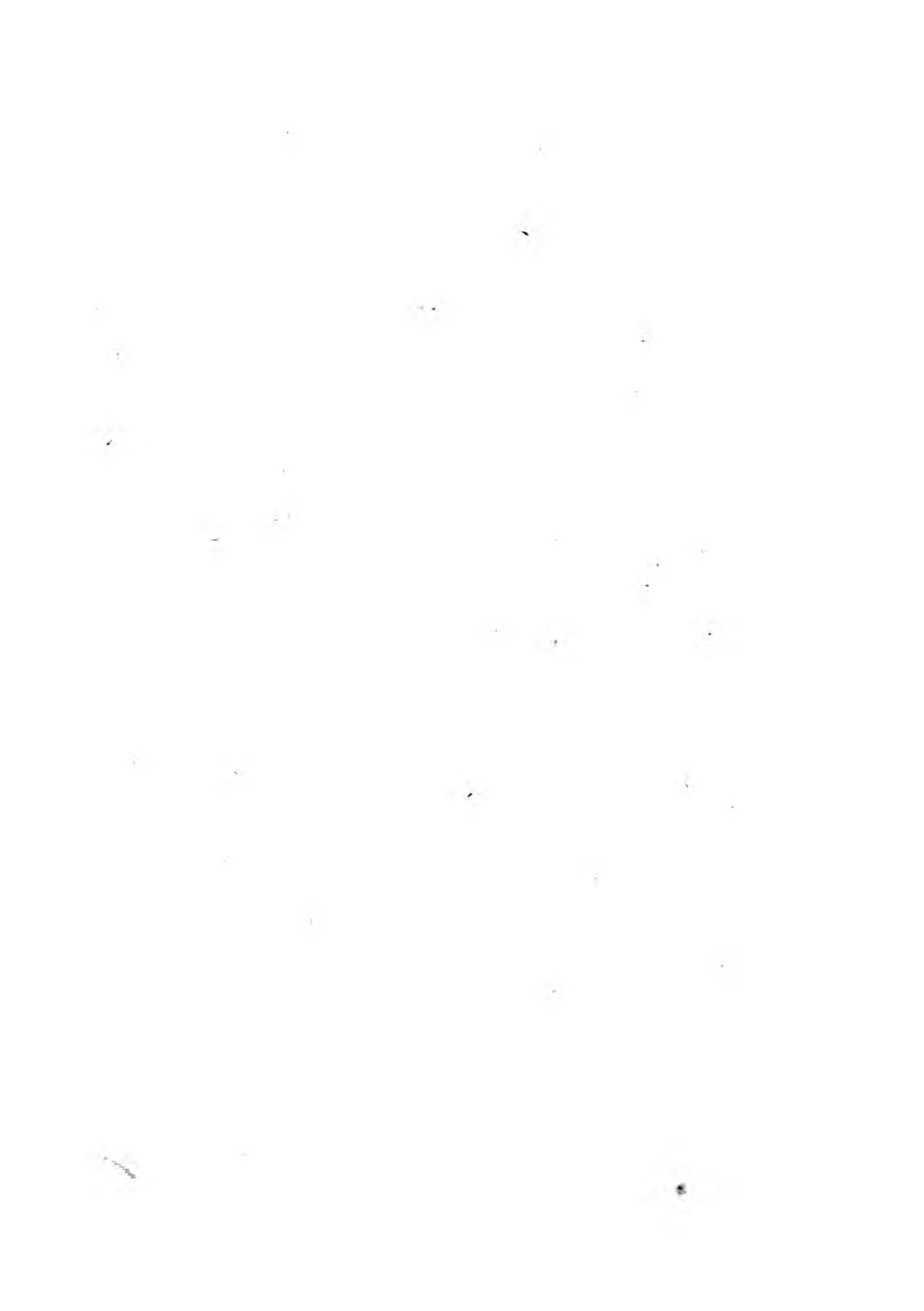
« Je vous défends sur mon page
De jamais lever les yeux. »
Et voilà que son image
Me suit, m'obsède en tous lieux.
Je l'entends qui, par mégarde,
Au bois s'est aussi perdu :
D'où vient que je le regarde ?
Mon seigneur l'a défendu.

Mon seigneur défend encore

**Au pauvre enfant de parler ;
Et sa voix douce et sonore
Ne dit plus rien sans trembler.
Qu'il doit souffrir de se taire !
Pour causer quel temps perdu !
Mais , mon page , comment faire ?
Mon seigneur l'a défendu.**



NOTRE-DAME D'AMOUR.



NOTRE-DAME D'AMOUR.



U'ATTENT-IL sur la route
Ce guerrier voyageur?

L'idole de son cœur,

C'est la gloire, sans doute?

Mais à Notre-Dame d'Amour

Il priait l'autre jour.

Bien que l'on dût m'attendre,

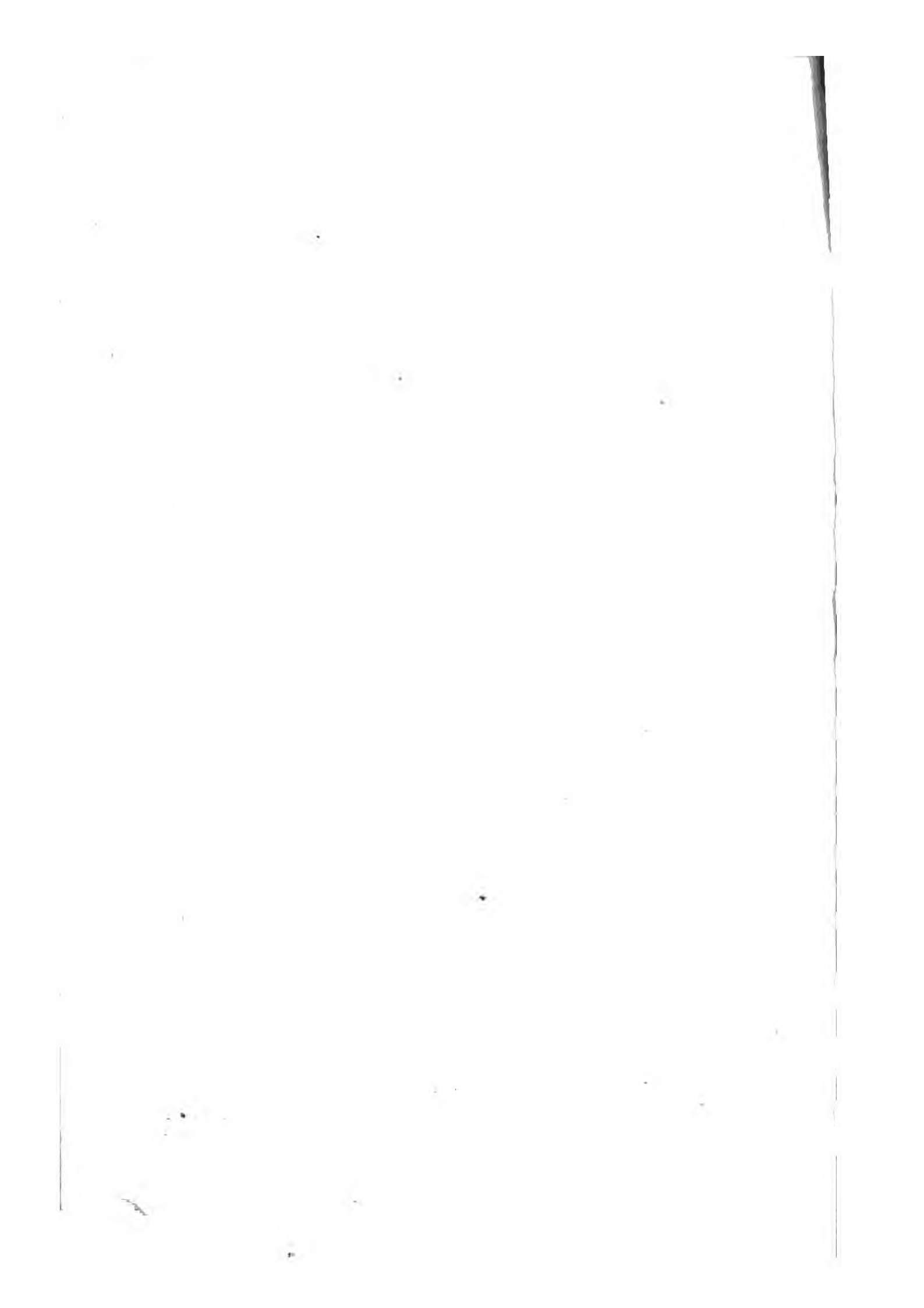
J'ai ralenti mes pas ;

Mais il priait trop bas ;
Dieu seul pouvait l'entendre.
Ah ! si Notre-Dame d'Amour
Voulait parler un jour !

Ne sait-il de victoire
Qu'en suivant son drapeau ?
Que sert-il d'être beau
Pour n'aimer que la gloire ?
Est-ce bien là, Dame d'Amour,
Son vœu de l'autre jour ?

Un charme m'environne....
Vous qui priez pour nous,
Pourquoi sur vos genoux
Posa-t-il ma couronne ?
Faudra-t-il pas, Dame d'Amour,
Qu'il me la rende un jour ?

LA VALLÉE.



LA VALLÉE.

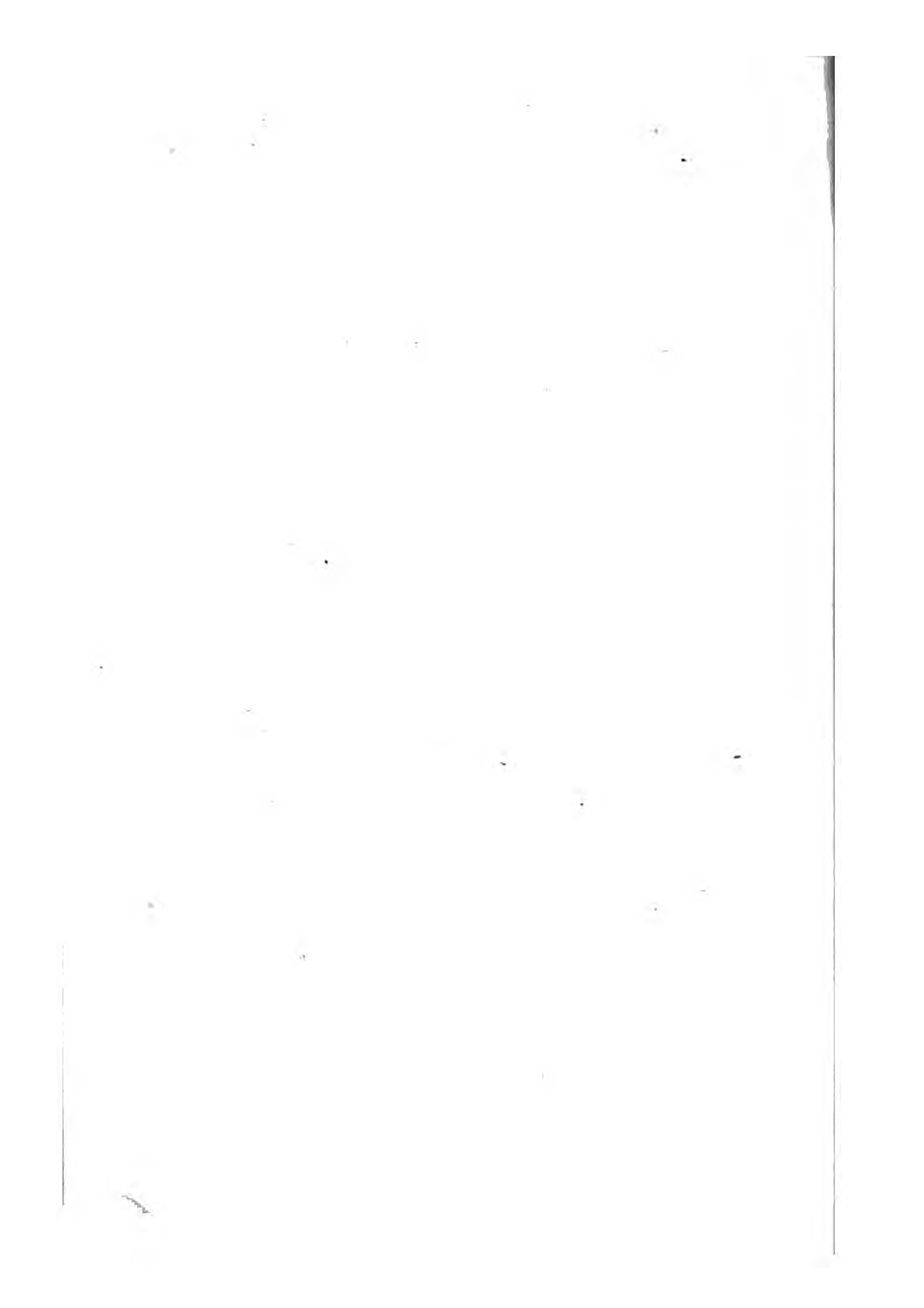


NON! je ne verrai plus de si belle vallée,
Que celle où sur tes pas je descendis un jour ;
Où l'eau , parmi les fleurs lentement écoulee ,
Trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour .
J'étais bien ! tout parlait à mon ame ravie .
Ah ! les derniers rayons du jour et de la vie
Répandront sur mes yeux leur mourante langueur ,
Avant que ce tableau s'efface de mon cœur .

Et, pourtant, ce n'est pas cette belle verdure,

Ces ruisseaux murmurans sous les jeunes roseaux ,
Ni cette ombre des bois , cette ombre où la nature
Mélait son harmonie au doux chant des oiseaux ;
Non , ce n'est pas du ciel la lumière enchantée ,
Ni l'onde éblouissante , où ma vue arrêtée
Ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or ,
Qui fait en y rêvant que je tressaille encor :
C'était toi , mon amour , mon avenir , mon ame !
C'était toi , qui m'aimais ; toi , qui semblais heureux !
C'était ton regard pur qui répandait sa flamme
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux .
Le veux-tu ? retournons sous ces paisibles ombres ,
Loin d'un monde orageux , loin de nos cités sombres ;
Viens ! cachés dans les fleurs , nos destins , nos amours ,
Comme les deux ruisseaux se confondront toujours !

LA FIANCÉE DU MARIN.



LA FIANCÉE DU MARIN.



RISTESSE amère

Ne peut crier :

Pourtant, ma mère,

Je veux prier.

Là-haut peut-être

On m'entendra :

Qui m'a fait naître

Me soutiendra.

Jame qui m'aime
Va me quitter ;
Cette nuit même
Doit l'emporter.

Le temps est sombre,
Et sur les flots
Voyez-vous l'ombre,
Des matelots ?

Dans leur nacelle
Il s'engagea ;
C'est encor celle
Qui naufragea !

On tend la voile ;
O désespoir !
Pas une étoile

Pour l'entrevoir.

A la chapelle,
Avant le jour,
Un vœu m'appelle,
Un vœu d'amour.

Il doit m'attendre ;
J'y porte encor
Un baiser tendre,
Un anneau d'or.

Don de mon père,
C'est le dernier :
Qu'il soit prospère
Au marinier !

C'est le symbole

De mon lien ;
Pour mon idole
Je n'ai plus rien.

Mais j'entends Jame
Qui crie « Adieu ! »
Et ma pauvre ame
S'en va vers Dieu !



REGARDE-LE.



REGARDE-LE.



REGARDE-LE , mais pas long-temps :
Un regard suffira , sois sûre ,
Pour lui pardonner la blessure
Qui fit languir mes doux printemps.
Regarde-le , mais pas long-temps !

S'il parle , écoute un peu sa voix :
Je ne veux pas trop t'y contraindre ;
Je sais combien elle est à craindre ,

Ne l'entendît-on qu'une fois :
S'il parle , écoute un peu sa voix !

Tu ne haïras plus son nom ,
Ce nom mêlé dans ma prière ;
Tu l'écouteras tout entière ,
Sans courroux , sans reproche : oh ! non ,
Tu ne haïras plus son nom.

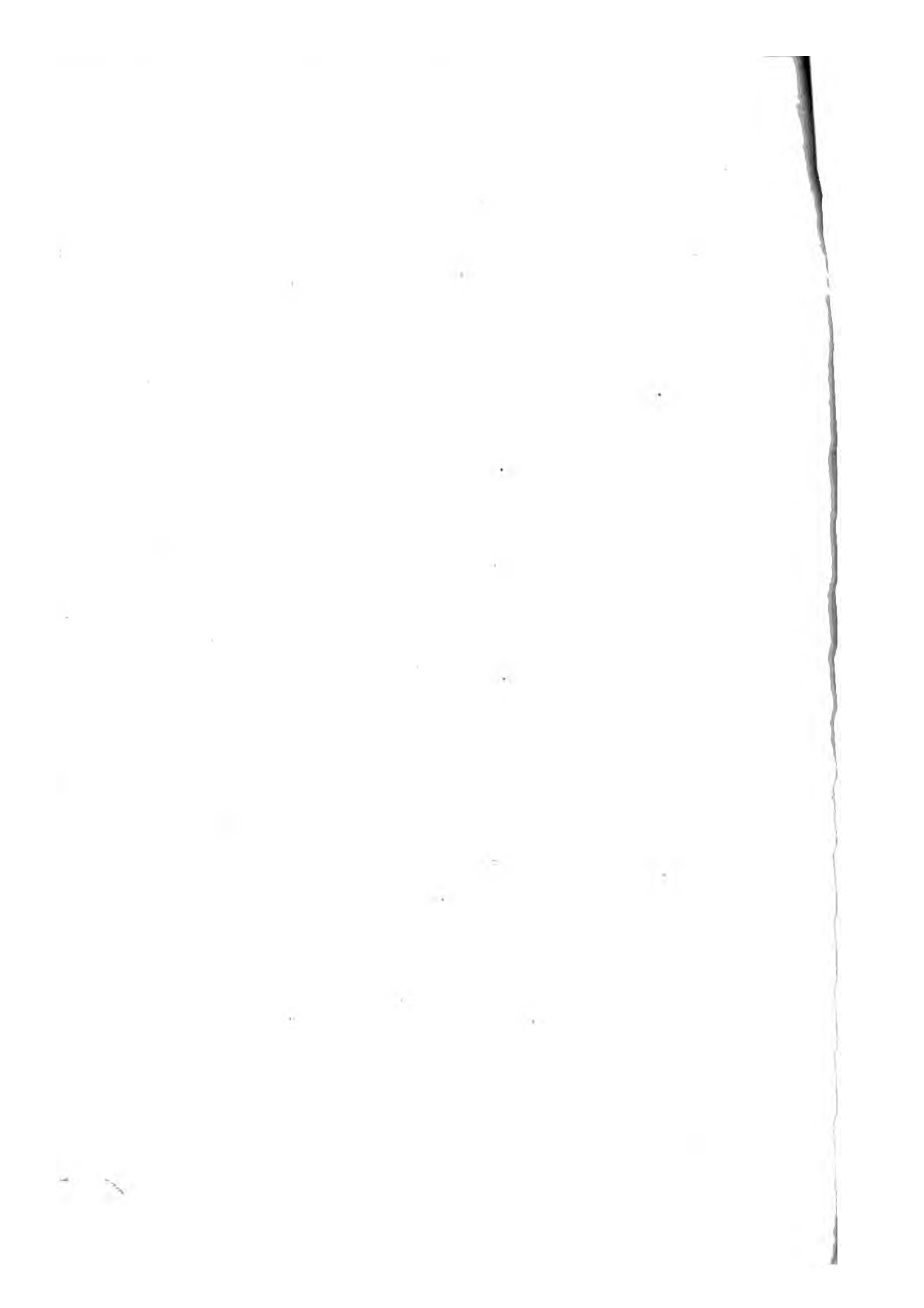
Au fond du cœur tu m'entendras ,
Quand je dis : J'ai cessé de vivre ;
Quand je refuse de te suivre ;
Enfin , quand tu le connaîtras ,
Au fond du cœur tu m'entendras !

Tais-toi , s'il demande à me voir :
J'ai pu fuir sa volage ivresse ;
Mais me cacher à sa tendresse ,

Dieu n'en donne pas le pouvoir :
Tais-toi s'il demande à me voir.

Si je l'accusais devant toi,
Appelle un moment son image.
Avec le feu de son langage,
Défends-le par pitié pour moi,
Si je l'accusais devant toi !

JE L'AI VU.



JE L'AI VU.



MA sœur, il ne faut me blâmer
Si ma tristesse est sans colère :
Je ne peux me sauver d'aimer,
Et celui qui m'aima ne doit plus me déplaire.
Laissez d'un retour imprévu
Laissez-moi goûter tous les charmes.
Hélas ! j'ai retrouvé des larmes ;
Mais je l'ai vu !

Si vous saviez quel doux transport

Se répand dans l'ame agitée ,
Quand celui qui fit notre sort
Ranime , en s'y montrant , une fête attristée !
Que je l'aime ! il est revenu.
Je ne sens plus sa froide absence :
Lui n'a pas senti ma présence ;
Mais je l'ai vu !

Ma sœur , quel plaisir douloureux
Le bonheur perdu laisse encore !
Quel charme de revoir heureux
L'objet , l'unique objet qu'on pleure et qu'on adore !
Ce sourire si bien connu
Nous rappelle tant d'espérance !
Il réveille aussi la souffrance ;
Mais je l'ai vu !


Peut-être est-il quelques beaux jours

Cachés dans ma mélancolie ;
Peut-être il sait aimer toujours ;
Et moi , je ne saurai jamais comme on oublie.
Enfin , si d'un trait plus aigu
L'insensé frappait ma tendresse ,
Pleurez sur sa faible maîtresse.....
Mais je l'ai vu !



LE CALVAIRE.

LE CALVAIRE.

UISQUE tu vas, Angélique,
Au calvaire des Roseaux,
Rapporte-moi, pour relique,
Une froide fleur des eaux.
On ne dort pas sous la haire :
La nuit on m'entend gémir ;
Et les fleurs du vieux Calvaire,
On me l'a dit, font dormir.

Pauvre Angélique, à ton âge,

Quand on part seule , et nu pied ,
Pour un long pèlerinage ,
N'y va-t-on que par pitié?...
Sur la sauvage bruyère ,
Colombe , qui vas gémir ,
Offre à Dieu quelque prière
Pour que je puisse dormir.

Mais quel philtre , quel breuvage
Endort , au feu des éclairs ,
Le ramier dans l'esclavage ,
Quand l'été brûle les airs ?
Daigne la foudre descendre
Sur l'oiseau né pour gémir ;
Car peut-être sous la cendre
On le laissera dormir !

Ah ! si j'osais , ma compagne ,

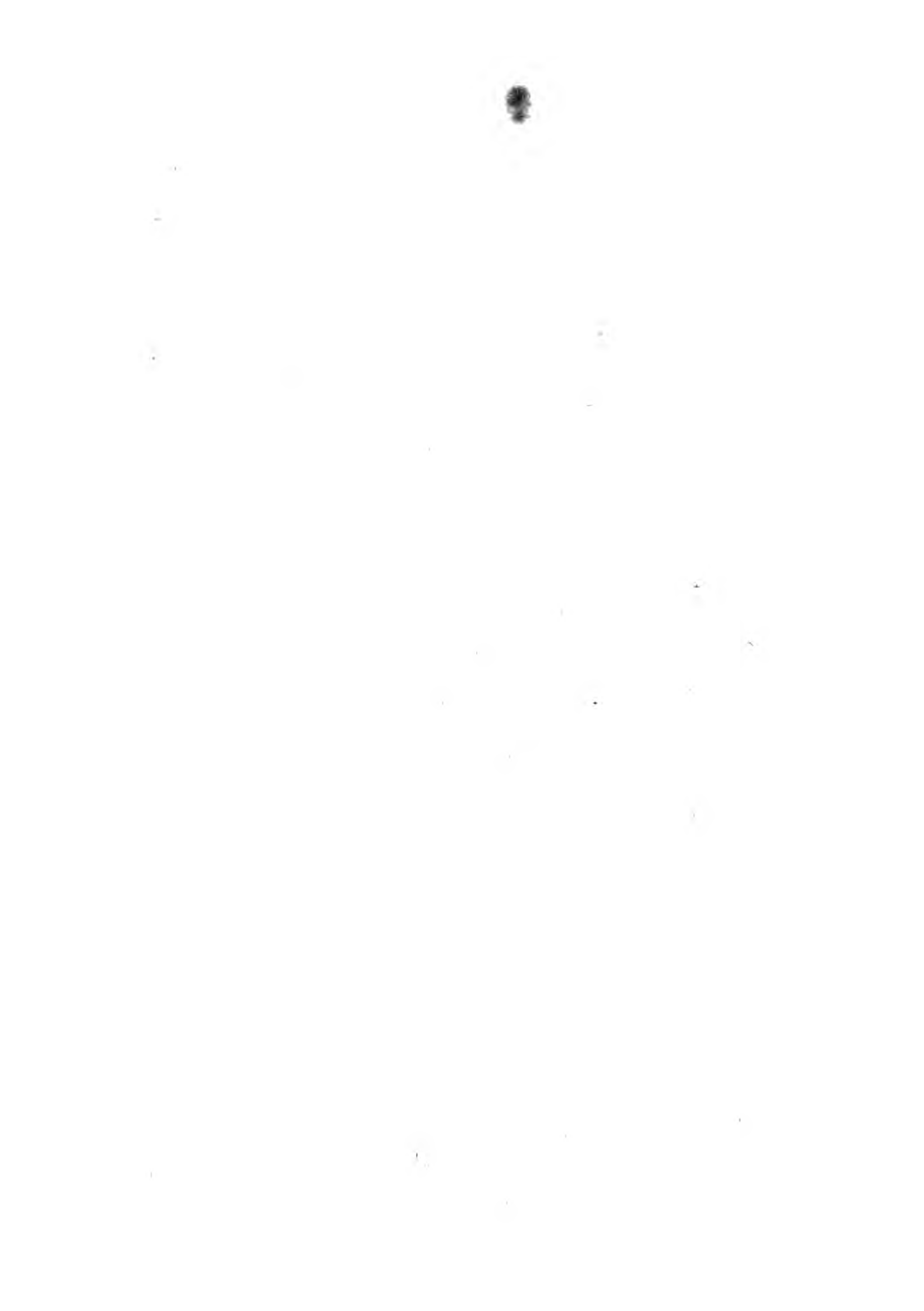
Me dérober sur tes pas ,
Dans l'air vif de la montagne ,
J'oublierais..... parlons plus bas !
Ici, l'on meurt de ses peines,
Mais il n'en faut pas gémir.
Enfant, tu n'as pas de chaînes ;
Tu fuis..... mais tu peux dormir !

Crois-tu qu'un grand sacrifice
Puisse être agréable à Dieu ?
Eh bien ! qu'il me soit propice ,
Je le joins à notre adieu.
Porte au Calvaire une image
Dont chaque trait fait gémir ;
Car c'est elle , quel dommage !
Qui m'empêche de dormir.

Tu jetteras dans l'eau sainte

Ce nœud défait, cette fleur,
Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur.
Va-t'en ! je n'ai plus à rendre
Qu'une ame ardente à souffrir ;
Béni soit qui doit t'apprendre
Que Dieu daigna l'endormir !

L'ANGE ET LE RAMEAU.



L'ANGE ET LE RAMEAU.



QUE ce rameau béni protège ta demeure !

L'Ange du souvenir me l'a donné pour toi :

Toi qui n'aimes pas que l'on pleure ,

Sois heureux , plus heureux que moi !

Écoute : à ce rameau j'attache une espérance :

L'Ange qui me conduit sait mon cœur comme toi ;

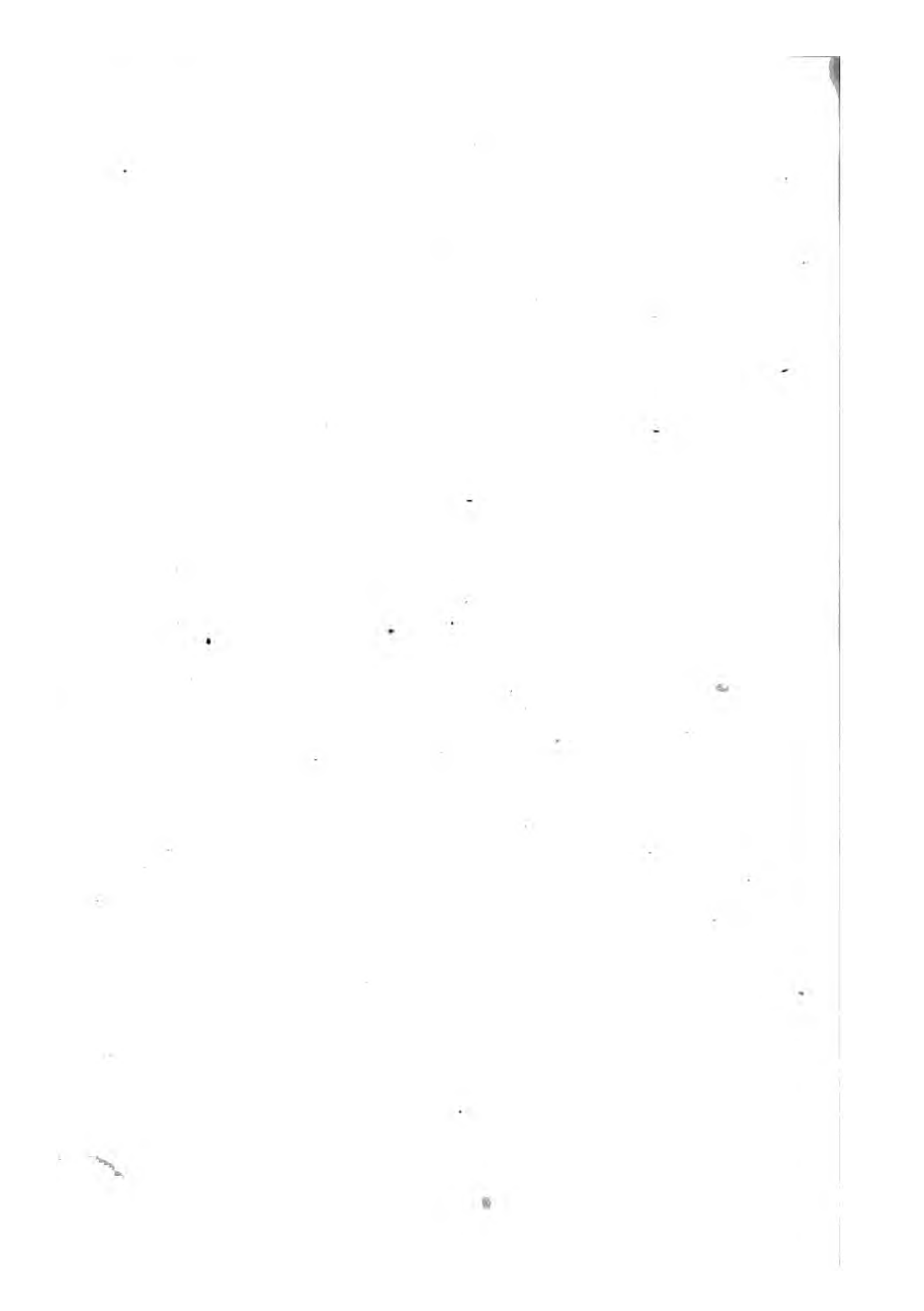
S'il a bien compris ma souffrance ,

Sois heureux , plus heureux que moi !

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire ,
Et je m'y suis assise, et j'ai prié pour toi ;
Je n'ai dit que cette prière :
Sois heureux, plus heureux que moi !

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage ;
Mais l'Ange me rappelle et veut m'ôter à toi.
Adieu..... Donne-moi du courage :
Sois heureux, plus heureux que moi !

LE BON ERMITE.



LE BON ERMITE.



ERMITE, votre chapelle
S'ouvre-t-elle au malheureux ?
Hélas ! elle me rappelle
Un temps cher et douloureux !
C'est moi... de votre colère
Les éclats sont superflus ;
Un autre que vous m'éclaire :
Mon père, il ne m'aime plus !

Cette jeune infortunée

Que vous maudîtes un jour,
Qui, devant vous prosternée,
Osa défendre l'amour,
C'est moi, faible pénitente
Dans tous mes vœux confondus.
Que votre ame soit contente;
Mon père, il ne m'aime plus!

Ne dites plus, ô mon père,
Que le ciel va me punir;
L'amour, comme vous sévère,
A daigné le prévenir:
Ce guide ingrat que j'adore
Fuit mes pas qu'il a perdus.
Qui peut me punir encore?
Mon père, il ne m'aime plus!

Le monde n'a point d'asyle

Qui soit doux au repentir :
Hé bien ! rendez-moi facile
Un chemin pour en sortir.
Me faudra-t-il , dans l'orage ,
Traîner mes jours abattus ?
Je n'en ai pas le courage :
Mon père , il ne m'aime plus !

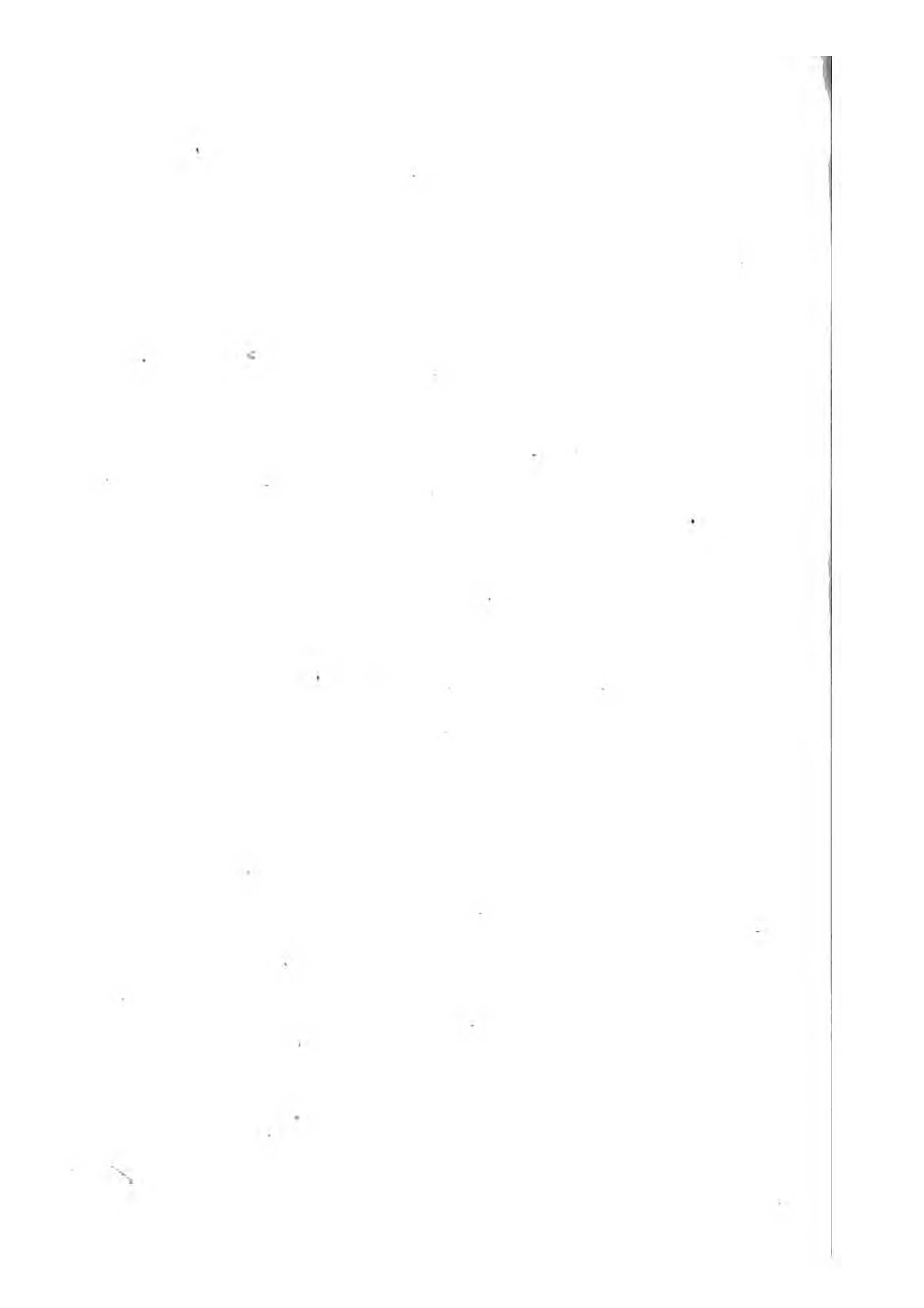
De cette croix où je pleure
N'exilez pas mes aveux ,
Et vous saurez tout à l'heure ,
Ermite , ce que je veux :
Quelques pleurs , un peu de cendre ,
Sur ma tombe répandus...
Ah ! qu'il m'est doux d'y descendre :
Mon père , il ne m'aime plus ! »

A peine une faible aurore

Passait sur les jeunes fleurs ,
Que le bon ermite encore
Versait la cendre et les pleurs.
Long-temps cet objet trop tendre ,
Troubla ses songes confus ;
Et, triste, il croyait entendre :
« Mon père, il ne m'aime plus ! »



PÉLERINAGE.



PÉLERINAGE.



POUR aller en Galice
Expier mes amours ,
Demain , sous un cilice ,
J'éteindrai mes beaux jours.

Ma fidèle servante,
Ceignez-moi mon manteau ;
Sa couleur représente
La cendre du tombeau.

Adieu ma chevelure,
Tes nœuds sont trop pesans ;
Je rends à la nature,
D'inutiles présens.

La joie évanouie
Laisse comme un remord ;
Et, seule dans ma vie,
Je suis triste à la mort.

Ma patronne m'appelle ;
Et, lasse de souffrir,
Je m'en vais auprès d'elle
Achever de mourir.

Sous mes pieds nus, sans doute,
Le chemin sera dur ;
Et je vois sur ma route

La demeure d'Arthur.

Penché sur sa fenêtre,
Dira-t-il : « Elle a froid ? »
Et , sans me reconnaître ,
Priera-t-il Dieu pour moi ?

A mon pèlerinage ,
Dieu , prêtez votre appui ;
Et placez un nuage
Entre mon ame et lui !





L'ESPOIR.



L'ESPOIR.

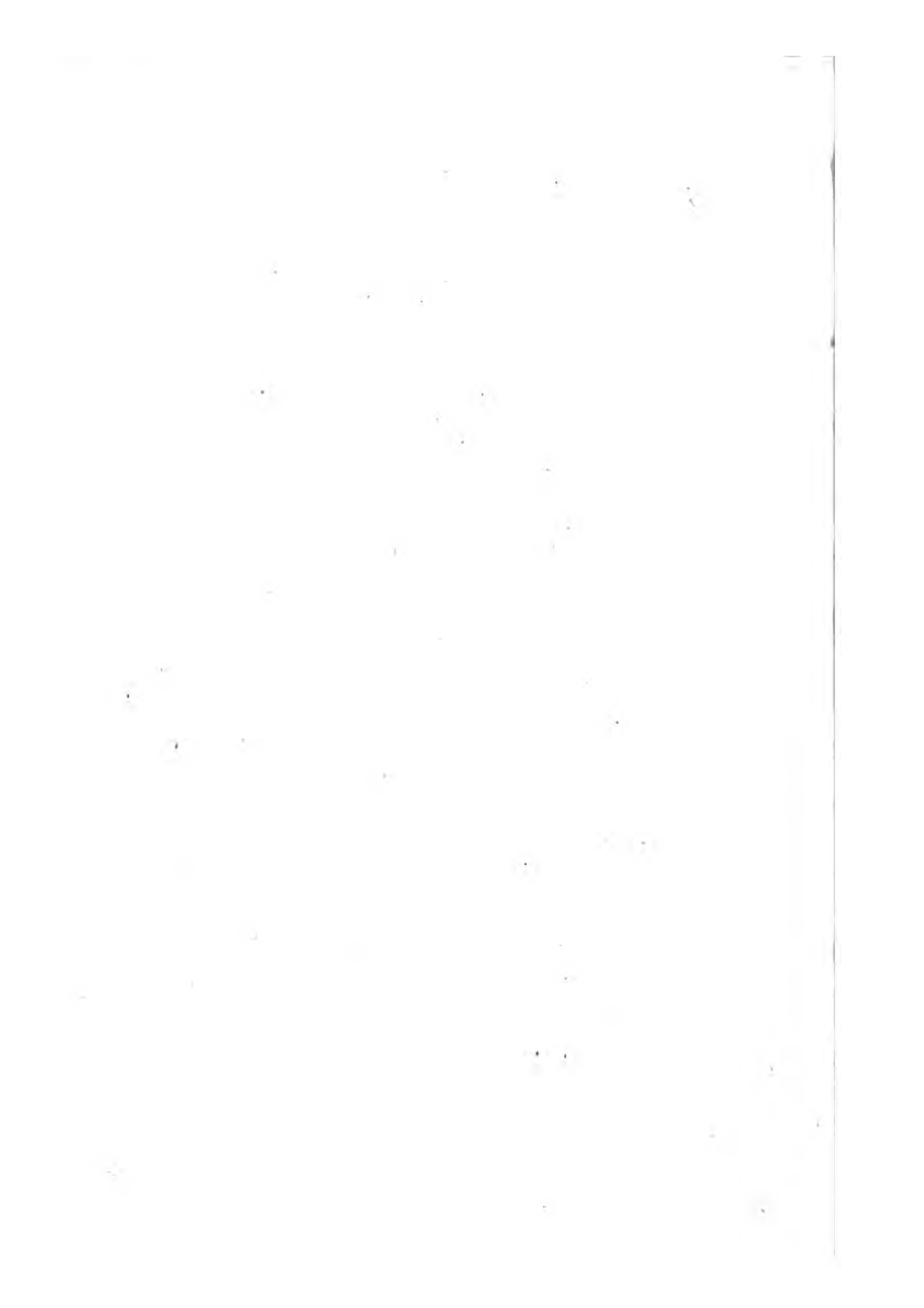


Je voudrais aimer autrement ;
Hélas ! je voudrais être heureuse !
Pour moi l'amour est un tourment ;
La tendresse m'est douloureuse.
Ah ! que je voudrais être heureuse !
Que je voudrais être autrement !

Vous dites que je changerai ;
Comme vous je le crois possible.

Mon cœur ne sera plus sensible ;
Je l'espère , car je mourrai.
Oui ! si la mort peut l'impossible ,
Vous dites vrai , je changerai !

LA NOVICE.



LA NOVICE.

IMITÉ DE MOORE.



UNE jeune et blanche novice,
A l'ombre des bosquets cloîtrés
Rêvant à son pur sacrifice,
Promenait ses vœux timorés ;
Et sur des agnus consacrés
Chantait des cantiques sacrés.

« Ici nous vivons, disait-elle,

Mortes aux terrestres douleurs ,
Et les anges sous leur tutèle
Nous gardent des tendres malheurs ;
Nos soupirs , sur l'encens des fleurs ,
S'en vont aux cieus avec nos pleurs.

« Amour ! laisse en paix ma cellule !
Sœur Isaure dit qu'autrefois
Une sainte jeune et crédule
Te prit pour un Ange , à ta voix ;
Et que l'ange , au pied de la croix ,
Te ressemble , sans ton carquois. »

L'Amour alors prêta l'oreille ;
Il dormait , sur l'aile du vent.
Un soupir l'offense et l'éveille ;
Hélas ! qu'il s'éveille souvent !
Comme un ange ami du couvent ,

Il apparut tendre et fervent.

Ses yeux bleus, rians et perfides,
Amortis par la piété,
Lancèrent des flammes timides
Au cœur de la jeune beauté.
« Dieu ! dit-elle, à votre clarté,
Je vois un ange en vérité ! »

Cet ange aux mystiques paupières
Est un Dieu cruel et moqueur ;
Tes pleurs, ton encens, tes prières,
Ne guériront pas ta langueur :
Tu ne fuiras plus ton vainqueur,
Jeune sainte ; il est dans ton cœur.

Ses yeux illuminent ton ame,
Ses soupirs répondent aux tiens ;

Les autels brûlent de sa flamme ,
Et tes feux ne sont plus chrétiens ;
Grand dieu ! ses trompeurs entretiens ,
Séduiraient les anges gardiens !



L'AMOUR.



L'AMOUR.



Eous demandez si l'amour rend heureuse ;
Il le promet, croyez-le, fût-ce un jour.
Ah ! pour un jour d'existence amoureuse,
Qui ne mourrait ? la vie est dans l'amour.

Quand je vivais tendre et craintive amante,
Avec ses feux je peignais ses douleurs :
Sur son portrait j'ai versé tant de pleurs,
Que cette image en paraît moins charmante.

Si le sourire , l'éclair inattendu ,

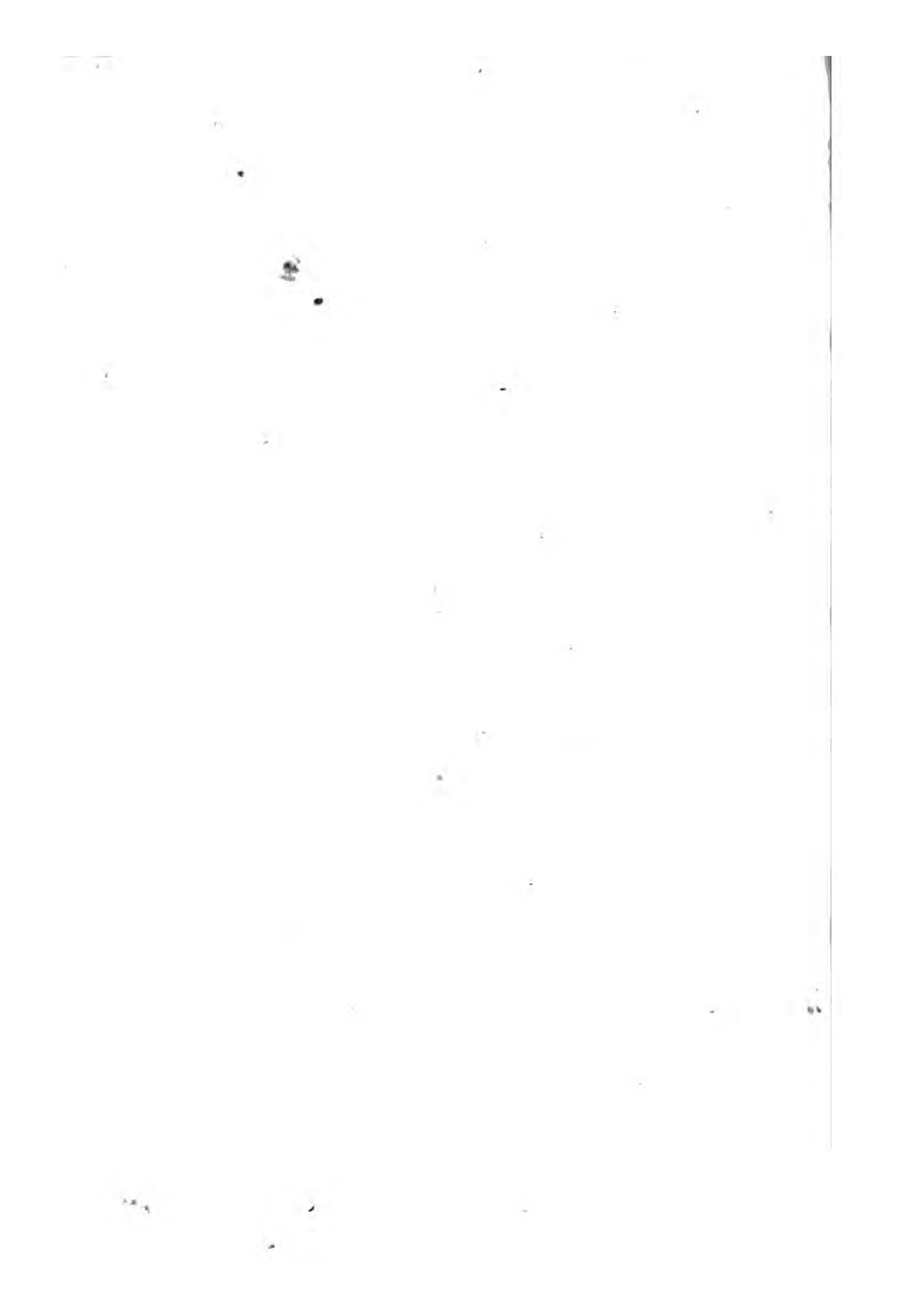
Brille parfois au milieu de mes larmes,
C'était l'amour; c'était lui, mais sans armes;
C'était le ciel... qu'avec lui j'ai perdu.

Sans lui, le cœur est un foyer sans flamme;
Il brûle tout ce doux empoisonneur.
J'ai dit bien vrai comme il déchire une ame:
Demandez donc s'il donne le bonheur!

Vous le saurez : oui, quoi qu'il en puisse être,
De gré, de force, amour sera le maître;
Et, dans sa fièvre alors lente à guérir,
Vous souffrirez, ou vous ferez souffrir.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse;
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour;
Souvent enfin la mort est dans l'amour;
Et cependant... oui, l'amour rend heureuse!

L'ÉGLANTINE.



L'ÉGLANTINE.



ÉGLANTINE ! humble fleur comme moi solitaire,
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre ma main :
Sans en être arrachée orne un moment la terre ;
Et comme un doux rayon console mon chemin.

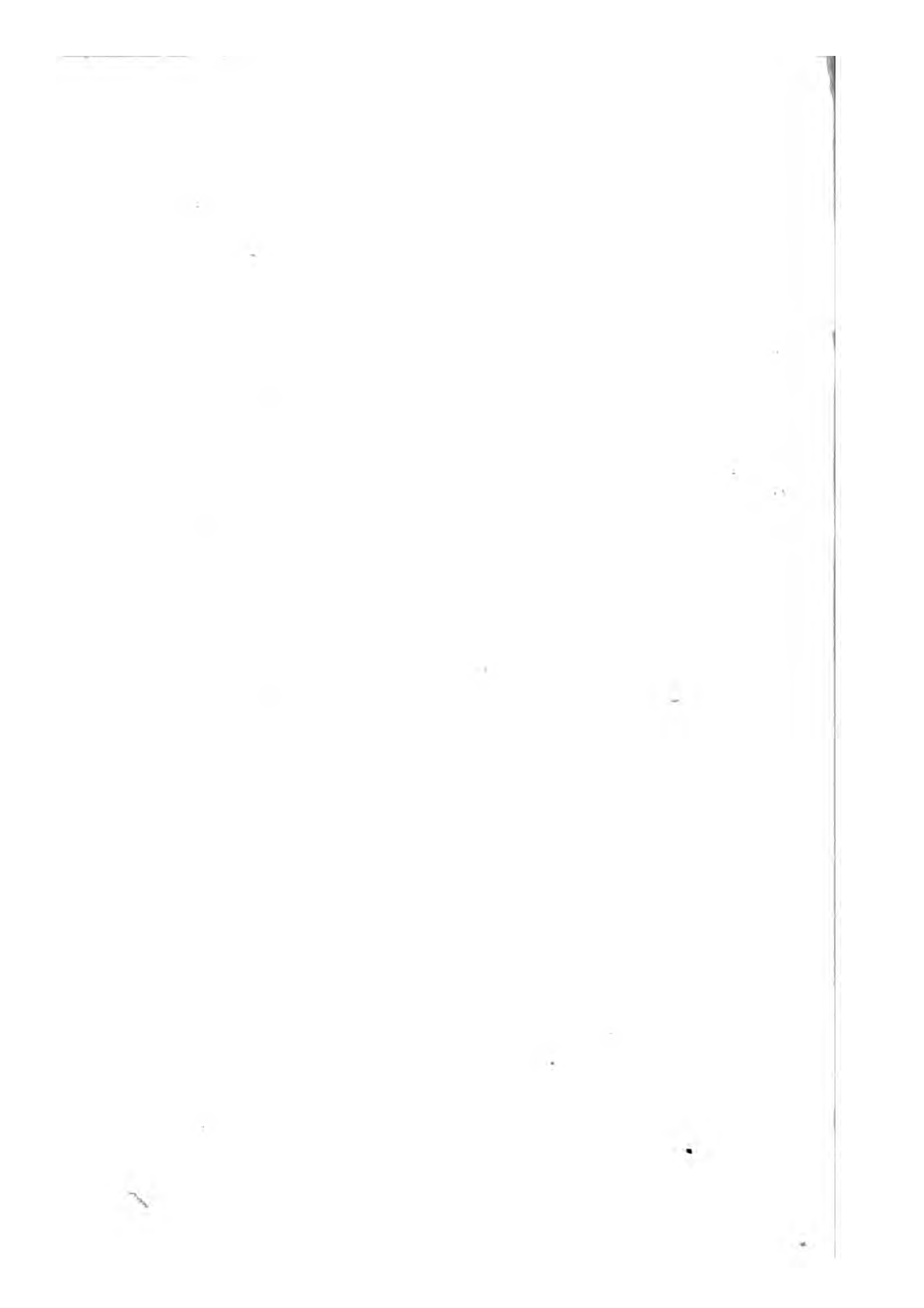
Quand les tièdes zéphyr s'endorment sous l'ombrage,
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlans,
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,
Par ton souffle, vers toi, guide mes pas tremblans.

Mais ton front, humecté par le froid crépuscule,
Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;
Tes parfums sont enclos dans leur blanche cellule,
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs.

Rose, console-toi ! Le jour qui va paraître
Rouvrira ton calice à ses feux ranimé ;
Ta mourante auréole, il la fera renaître ;
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi, dans l'ombre
Je me cache et je cède à l'abandon du jour ;
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre :
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour.

LE PRISONNIER DE GUERRE.



LE PRISONNIER

DE GUERRE.



Tu t'en vas? Reste encore :
Je te perds pour long-temps !
Et tu vois que l'aurore
Luit depuis peu d'instans.
Tantôt sur le rivage
Je marcherai sans toi :
J'y reste en esclavage,

III.

Pauvre de moi !

Nous avons vu la vie
Sous les mêmes couleurs ;
Elle a pu faire envie,
Car elle eut bien des fleurs.
La guerre était la gloire,
J'y courus avec toi :
J'ai payé la victoire,
Pauvre de moi !

Sur combien de blessures
A-t-on rivé nos fers !
Ils en font de plus sûres,
Dans leurs prisons d'enfers.
J'ai raillé ma souffrance,
Enchaîné près de toi ;
Mais tu pars pour la France,

Pauvre de moi !

Ma plaie envenimée
Arrête ici mes pas ;
Mortelle et renfermée,
Elle s'aigrit tout bas.
Sur un ponton de guerre
Faut-il languir sans toi ?
Je te suivais naguère,
Pauvre de moi !

Si ma blonde Angeline,
En te voyant passer,
Inquiète s'incline,
Timide à t'embrasser ;
A cet ange modeste,
Qui m'attend avec toi,
Ne dis pas où je reste,

Pauvre de moi !

Au foyer de ton père
Si le mien va s'asseoir,
Mon nom sera, j'espère,
Dans vos récits du soir,
Quand ses yeux pleins de larmes
S'attacheront sur toi,
Fais-lui bénir nos armes,
Pauvre de moi !

RÉPONDS-MOI.

RÉPONDZ-MOI.



AI-JE vu chez mon père,
Dans l'âge où tout est beau,
Comme je dois, j'espère,
Te voir près du tombeau?
Sur les bords de ma vie,
Vins-tu voir après moi?
Oui, quelqu'un m'a suivie,
Et je crois que c'est toi!

Quand tout semble un hommage

A nos yeux entr'ouverts ,
Ai-je vu ton image
Peinte sur l'univers ?
Et toi, sous une flamme
Dont le ciel t'éclairait,
Dans le fond de ton ame
Cachais-tu mon portrait ?

Aimais-tu l'humble école
Où j'allais autrefois ?
L'ange, qui la console,
Parlait-il dans ta voix ?
Et, quand j'appris à lire
Ma prière à genoux,
Vins-tu m'aider à dire :
« Mon Dieu, bénissez-nous ! »

A l'étroite fenêtre,

Où riait un jasmin,
Quand je n'osais paraître,
Élevais-tu ta main ?
Oui ! la même ombre encore
Glissait dans le soleil,
Et jusqu'à l'autre aurore
Passait sur mon sommeil !

Dans l'enclos plein d'ombrage,
Où j'avais frais et peur,
Plaçais-tu ton courage
Entre l'ombre et mon cœur ?
Pour causer sans médire,
Y venais-tu t'asseoir,
Et, sans pouvoir sourire,
Nous disions-nous : « Bonsoir ! »

T'ai-je aimé la première,

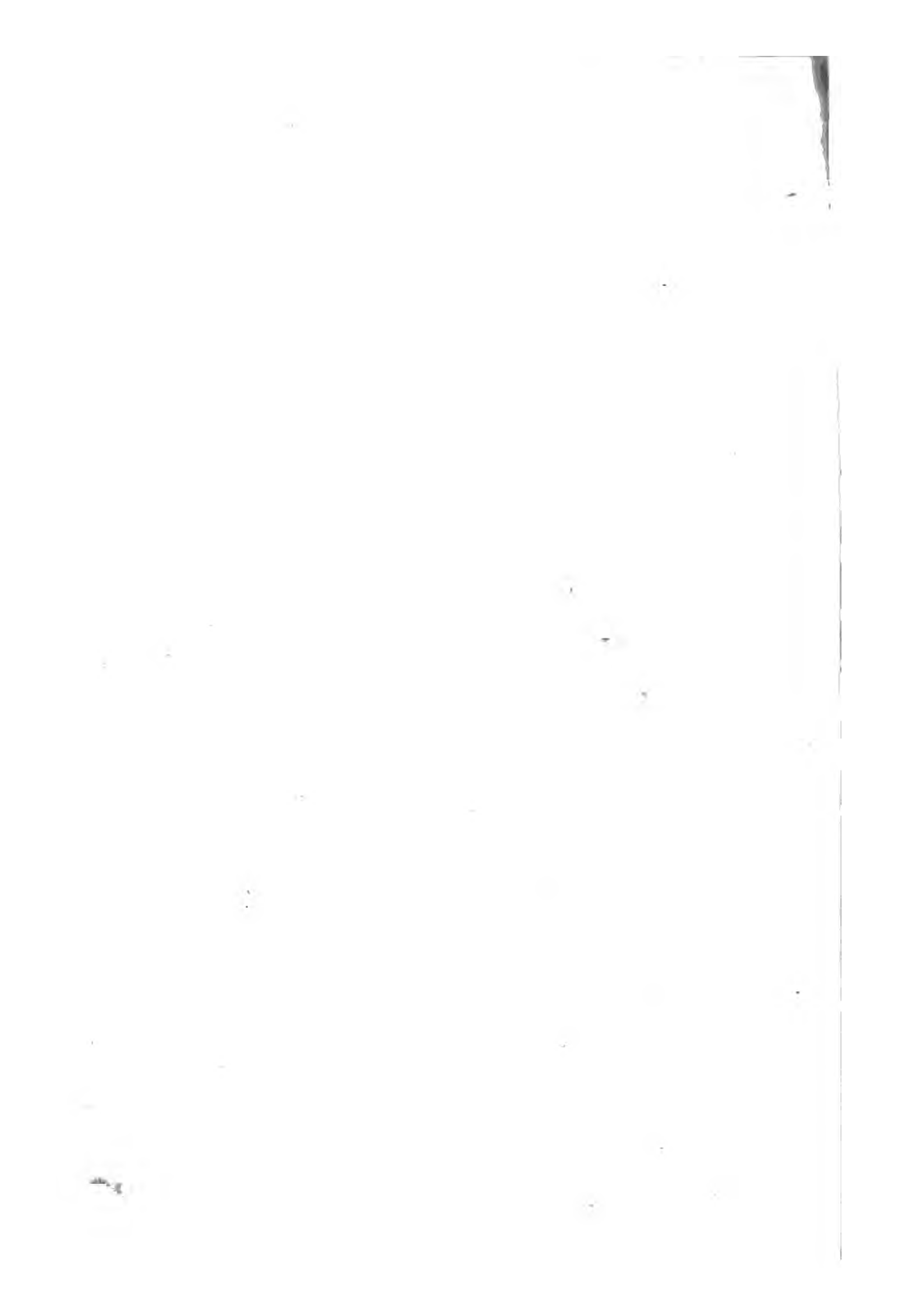
Lorsque ta main s'ouvrait
Au pauvre sans chaumière,
Dont la flûte pleurait ?
Le demandeur d'aumône
A-t-il béni nos jours ?
Et devant sa Madone
Avons-nous dit : « Toujours ! »

T'ai-je conté mes peines,
Quand je crus en avoir ?
Un jour... triste à nos plaines,
M'as-tu dit : « Au revoir ! »
Pour un âge plus tendre
M'as-tu promis des fleurs ?
Sais-tu qu'à les attendre
J'ai versé bien des pleurs ?

Sais-tu que le ciel même

T'ouvrit notre maison?
Et que ton nom que j'aime
Se trouve dans mon nom?
Mais à ma confidence
N'as-tu pas répondu?
Oui ! jusqu'en ton silence,
Je t'ai tout entendu !

LE
DERNIER RENDEZ-VOUS.



LE
DERNIER RENDEZ-VOUS.



MON seul amour ! embrasse-moi.
Si la Mort me veut avant toi,
Je bénis Dieu ; tu m'as aimée !
Ce doux hymen eut peu d'instans :
Tu vois ; les fleurs n'ont qu'un printemps,
Et la rose meurt embaumée.
Mais quand, sous tes pieds renfermée,
Tu viendras me parler tout bas,
Crains-tu que je n'entende pas ?

Je t'entendrai, mon seul amour !
Triste dans mon dernier séjour,
Si le courage t'abandonne ;
Et la nuit, sans te commander,
J'irai doucement te gronder,
Puis te dire : « Dieu nous pardonne ! »
Et, d'une voix que le ciel donne,
Je te peindrai les cieux tout bas :
Crains-tu de ne m'entendre pas ?

J'irai seule, en quittant tes yeux,
T'attendre à la porte des Cieux,
Et prier pour ta délivrance.
Oh ! dussé-je y rester long-temps,
Je veux y couler mes instans
A t'adoucir quelque souffrance ;
Puis, un jour, avec l'Espérance,
Je viendrai délier tes pas :

Crains-tu que je ne vienne pas ?

Je viendrai, car tu dois mourir,
Sans être las de me chérir ;
Et comme deux ramiers fidèles,
Séparés par de sombres jours,
Pour monter où l'on vit toujours,
Nous entrelacerons nos ailes !
Là, nos heures sont éternelles :
Quand Dieu nous l'a promis tout bas,
Crois-tu que je n'écoutais pas ?





TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

MÉLANGES.

I 7 Première heure de l'année.....	5
Les Deux ramiers.....	11
Les Cloches du soir.....	17
Au sommeil.....	21
Le Bouquet sous la croix.....	27
L'Absence.....	31
Le Présage.....	35
Le Message.....	41
Élégie.....	45
Élégie.....	49
Le pauvre Pierre.....	57
Le Pressentiment.....	87
Le Regard.....	91

Aux enfans qui ne sont plus.....	95
L'Idiot.....	105
Regret.....	115
Le Retour chez Délie.....	119
Élégie.....	151
Élégie.....	159
La Vallée de la Scarpe.....	145
A mes Sœurs.....	157
Un Jour de deuil.....	165
Le petit Oiseleur.....	177
Un Bruit d'autrefois.....	189
La première captivité de Béranger.....	195
Le Mendiant.....	205
Le Derviche et le Ruisseau.....	209
Le Ver luisant.....	215
Le Papillon malade.....	221
Le Sage et les Dormeurs.....	229
Le Petit Ambitieux.....	235
Le Billet.....	241
L'Exil.....	245
Le petit Peureux.....	251
Les deux Peupliers.....	257
L'Exilée.....	261
Prière.....	267

ROMANCES.

L'Oraison.....	275
----------------	-----

TABLE.

381

Son Retour.....	279
La Piqûre.....	285
La jeune Châtelaine.....	287
Notre-Dame d'Amour.....	795
La Vallée.....	297
La Fiancée du Marin.....	501
Regarde-le.....	507
Je l'ai vu.....	515
Le Calvaire.....	519
L'Ange et le Rameau.....	525
Le bon Ermite.....	529
Pèlerinage.....	555
L'Espoir.....	541
La Novice.....	545
L'Amour.....	551
L'Églantine.....	555
Le Prisonnier de guerre.....	559
Réponds-moi.....	565
Le dernier Rendez-Vous.....	575

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Les Amazones

17. 6. 94

3 vols.

[ZAH]

933413

